







LA
DESTRUCTION
DE LA LIGUE.

par Mercier
v. A. Barbier
Préface de XXXI p. et 1 à 126

LA

DESTRUCTION

DE LA LIGUE,

OU LA

RÉDUCTION

DE PARIS,

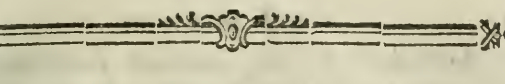
PIECE NATIONALE

EN QUATRE ACTES.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXII.



PRÉFACE.

C'EST à la Poéſie dramatique qu'il appartient d'animer l'hiſtoire languiſſante & froide dans ſes narrations; de retracer avec préciſion & vérité les événements les plus faits pour inſtruire les ſiecles futurs, en leur expoſant les tableaux des calamités paſſées; calamités toujours prêtes à renaître, & que les hommes ne pourront éviter qu'en rejettant les opinions abſurdes de leurs ancêtres, & en gémiſſant ſur leur aveuglement & leur frénéſie. C'eſt un miroir immortel, où l'homme apperçoit combien il lui importe de diſſiper l'erreur, toujours ſi funeſte, & toujours ſi prompte à dominer la plus nombreuſe portion du genre-humain.

On a voulu peindre dans ce Drame, l'époque la plus déſaſtreuſe & la plus extraordinaire de nos annales. Jamais le fanatiſme, dans aucun ſiecle, ne leva une tête plus hideuſe & plus triomphante. La foule des événements, le caractere des perſonnages, les combats opiniâtres de la politique & de la ſuperſtition, les talents, les erreurs, le courage & les crimes, tout fait tableau; & ce tableau n'eſt pas indifférent à tracer. Il expoſera, dans un jour évident, par quel ſingulier haſard eſt monté ſur le trône de France, le pere de la dynaſtie régnante.

On aimera, je crois, à contempler de quel orage fut agité & battu le tronc nud & dépouillé, qui, reverdiſſant depuis, a étendu

ses branches & ses superbes rameaux sur plusieurs trônes de l'Europe : haute fortune qu'elle ne contemple aujourd'hui qu'avec des yeux jaloux. Mais à quoi tenoit-il alors que la France ne prît une autre forme & une toute autre combinaison? Tous les esprits étoient ardents & fiers à l'excès, avoient une volonté forte & déterminée. Tous les bras étoient vigoureux & armés ; la force, l'opiniâtreté, l'enthousiasme, tout annonçoit la vie du corps politique. Pourquoi cette force immense ne fut-elle pas dirigée, dans ce siecle de barbarie, par des idées saines & des principes restaurateurs de la liberté? Pourquoi un peuple a-t-il épuisé sa constance pour des chimeres, au-lieu de conquérir des avantages réels, & qui étoient alors en sa puissance?

Ainsi, par une opposition fatale & trop bien marquée dans l'histoire, le courage & les lumieres ne se rencontrent jamais ensemble. L'intrépidité soutenue appartient à tel siecle, & ce n'est qu'une force aveugle qui se meut au hasard. Les idées politiques & justes naissent dans un autre siecle, & les bras sont énervés, amollis, les ames foibles, dégradées, sans vigueur & sans caractere.

Les temps de nos guerres civiles sont ceux où, malgré le fanatisme, le Philosophe aime à reconnoître du moins les ames fortes, hardies, passionnées ; & il regrette alors que ces rares vertus de l'homme n'ayent pas été appliquées avec plus de discernement à des causes vraiment grandes, patriotiques, & dignes de sa valeur.

Ainſi le fanatiſme de ce ſiecle doit être doublement en horreur aux Philoſophes, en ce qu'il a corrompu ce qu'il y a ſouvent ſur la terre de plus utile à un peuple opprimé & généreux ; la guerre civile. Nos voiſins ſont ſortis triomphants avec la liberté, de ces mêmes guerres où s'agitoient leurs nobles courages. L'Angleterre, la Hollande, la Suiſſe, &c. ont racheté de leur ſang les droits de l'humanité ; & nous, après tant d'efforts, de combats, lorſque ces mêmes convulſions révéloient la force des individus & le tempérament robuſte de l'Etat, las, affaiſſés, retombant ſur nous-mêmes, nous avons ployé ſous le joug de Richelieu, vingt-deux ans, après tant d'exemples de fermeté & de conſtance. On s'étoit égorgé pendant trente-cinq ans pour des illuſions ; & la nation, ayant l'épée au poing, ne ſut ni connoître ni raiſonner ſes vrais intérêts politiques.

Remontons à l'origine de cette ligue fameuſe qui pouvoit régénérer l'Etat, & ne fit que le troubler ; qui fut d'abord inſtituée par les plus ſages motifs, & dégénéra par le fanatiſme des Prêtres ; qui eut de grands hommes & de véritables patriotes pour appui, & qui enſuite ſe perdit honteuſement dans l'abſurdité des querelles théologiques. Tâchons de découvrir ce que les Hiſtoriens timides, prévenus ou adulateurs, ont craint d'expoſer. A un certain éloignement, les vraies cauſes des événements diſparoiſſent, & l'on ne voit plus que les couleurs prédominantes qu'il a plu à certaines plumes trompées ou vénales de donner aux objets.

Appuyons-nous sur les faits ; cherchons surtout quelle étoit alors la disposition d'esprit des peuples : elle laisse une empreinte visible, & la vérité nue a une énergie qui lui est personnelle.

L'administration paternelle de Louis XII fut malheureusement de courte durée. Malgré plusieurs fautes politiques, il laissa le Royaume riche, bien cultivé ; & la culture est le gage le plus assuré de l'heureuse population. Et jettant les yeux sur son successeur, ce bon Roi, dont on doit bénir la mémoire, & qui se connoissoit en hommes, s'écrioit, en soupirant : *Oh! nous travaillons en vain ; ce gros garçon nous gâtera tout.* Il ne prophétisa que trop bien. François Ier. n'eut aucune des qualités nécessaires pour gouverner un Etat. Il en eut même de funestes. Une bravoure déplacée, un esprit dissipateur, une présomption orgueilleuse, du goût pour une domination arbitraire, un faste prodigue, une avidité coupable séparerent dès-lors les intérêts du Prince de ceux de ses peuples. Son amour pour les arts naissants tenoit plutôt à la passion du luxe qu'à celle de l'humanité. Ce ne sont pas, en effet, les tableaux, les statues, les palais, la musique, les vers & les chansons, jouissances particulieres des exacteurs & des déprédateurs publics, qui établissent le bonheur d'une nation. Les Ecrivains eux-mêmes se sont trompés trop fréquemment à ces marques équivoques.

Mais la postérité de François Ier. n'occupa le trône que pour en être l'opprobre. Quatre regnes détestables & successifs, mar-

qués par tout ce que le crime & le vice ont de honteux & de funeste, écraserent le Royaume; & dans l'espace de quarante-deux ans, ce ne fut qu'un enchaînement de violences, de cruautés & de perfidies. La mollesse de Henri II & son abnégation devant la Duchesse de Valentinois & ses favoris; la puérile foiblesse de François II aux genoux des Princes de Guise & de leurs créatures; la férocité & la démence de Charles IX (1); les débauches infames de Henri III, ses viles superstitions, ses profusions immenses; tous ces Rois pervers dégraderent la majesté royale, la nation Françoise & l'humanité. Ils offrent à la main équitable de l'histoire une physionomie propre à y graver la honte; car elle doit une flétrissure particuliere à ces grands ennemis de la patrie, qui la déchirerent du haut de leur trône.

Catherine de Médicis avoit, pour étendre son autorité, d'un côté le poison, & de l'autre une troupe de filles galantes pour corrom-

---

(1) Le massacre de la St. Barthelemi fut le crime du trône; & ce crime fut médité pendant sept années, entre les deux Cours de Charles IX & de Philippe II. Charles IX a signé le massacre de la St. Barthelemi, dans l'âge où les plus mauvais Rois ont eu des vertus & de la sensibilité. Il a tiré sur ses propres sujets, & de coupables Historiens ont voulu l'excuser sur son âge, & le plaindre. Ce qui prouve qu'il n'étoit que barbare, & non superstitieux, c'est qu'il avoit donné des ordres exprès pour sauver les jours d'*Ambroise Paré*, son premier Chirurgien. Sa raison étoit, qu'il ne falloit pas ôter la vie à un homme qui pouvoit lui conserver la sienne.

pre, énerver les Princes de la Cour, & attirer à elle tous les ſecrets. Elle cherchoit la pierre philoſophale avec ſes ſorciers & ſes ſouffleurs ; & non moins avide de fouler le peuple avec ſes traitants Italiens, elle envoyoit le Roi faire enregiſtrer au Parlement les édits que cette infame troupe avoit fabriqués. Le Roi alloit, avec une ſorte d'intrépidité, affronter la haine & le mépris des peuples.

Les hommes ſont bien patients ; mais à la fin, quand ils ſont trop outragés, ils ſe réveillent de leur léthargie, deviennent furieux, & réagiſſent contre un pouvoir tyrannique. Les déſaſtres publics prouvent toujours que le Gouvernement eſt très-mauvais. Tous les ordres de l'Etat, également mécontents, ſe ſouleverent preſqu'à la fois. Voilà ce qui donna de la force & du caractere à la ligue naiſſante ; & je crois découvrir ſa véritable origine dans l'extrême malheur des peuples. Différents prétextes échaufferent ſans doute les eſprits ; mais tous parurent ſe réunir contre le trône. Les vrais motifs des guerres civiles ne furent pas la *défenſe du Catholiciſme*. Il faut lire, dans les écrits du temps, de quelle haine juſte & violente on étoit animé contre les enfants de Catherine de Médicis, & les plaintes aiguës qu'on jettoit de toutes parts. Le peuple apperçut alors le Duc de Guiſe, brave, généreux, magnanime, populaire, gémiſſant ſur ſon oppreſſion, le conſolant, le ſoulageant ; on le vit comme le protecteur de la nation & le réclamateur de ſes droits oubliés.

Il y avoit le parti des *politiques*, qui, pour être le moins nombreux, n'en avoit pas moins d'influence ſur les eſprits. Tous les Proteſtants non fanatiques, tous ceux qui penſoient, furent de ce parti, qui tendoit réellement à la réforme des vexations émanées du trône. Le Duc d'Alençon ſe mit à la tête; le Roi de Navarre & le Prince de Condé, réputés Catholiques, ſe rangerent ſous le même étendard; pluſieurs hommes vertueux, diſtingués par leurs lumieres, embraſſerent ce parti, & notamment le ſage & brave Lanoue, qui, d'après des conſeils mûrement peſés, fit recommencer la guerre civile. De quelque maniere enfin que l'on enviſage la ligue dans ſes commencements, on ne peut la conſidérer que comme un combat entre la tyrannie & la liberté.

La preuve la plus authentique, c'eſt qu'en un inſtant tout devint ſoldat en France, d'un bout du Royaume à l'autre. Payſans, bourgeois, artiſans, tous ſe jetterent avec ardeur dans cette guerre civile; ce qui démontre que les hommes étoient parvenus à ce degré d'impatience de leurs maux, où, las de ſouffrir, ils tranchent leurs liens avec le glaive. On les vit échanger leur vie contre le ſeul eſpoir du ſoulagement (1).

Quand vous verrez la tyrannie, l'anarchie

---

(1) Tandis que le peuple ſe ſoulevoit en France, les Religionnaires des Pays-Bas, partiſans généreux des droits de l'homme, commencerent les attroupements. On les appella d'abord des *gueux*; & ces gueux braverent Philippe II, & fonderent la République de Hollande.

n'eſt pas éloignée. Nous ferons quelques réflexions ſur la guerre civile. C'eſt la plus affreuſe de toutes, ſans doute ; mais c'eſt la ſeule, peut-être, qui ſoit utile, & quelquefois néceſſaire. Quand un État eſt parvenu à un certain degré de dépravation & d'infortune, il eſt agité de mille maux intérieurs. La paix, qui eſt le plus grand bien, lui eſt échappée, & cette paix ne peut plus être malheureuſement que l'ouvrage de la guerre civile. Il faut alors la conquérir les armes à la main, pour rétablir l'équilibre. La nation qui ſommeilloit dans une inaction molle, ſentiment habituel de l'eſclave, ne reprendra ſa grandeur qu'en repaſſant par ces épreuves terribles, mais propres à la régénérer. Ce n'eſt qu'en tirant l'épée, que le citoyen pourra jouir encore du privilege des loix; privilege que le deſpote voudroit enſévelir dans un éternel ſilence.

Deux nations voiſines & égales en force, qui ſe font la guerre, ne gagnent, après de longues ſecouſſes, qu'un épuiſement mutuel. Elles ſe choquent d'une maniere toujours funeſte ; elles ſont dans l'impuiſſance de ſe fondre l'une dans l'autre, & la guerre conſéquemment ne fait qu'accroître & irriter leurs bleſſures. L'Auteur de *l'Eſprit des Loix* dit que la vie des Etats eſt comme celle des hommes. Deux nations armées ſe font donc des maux irréparables, & le ſang eſt verſé dans d'inutiles batailles. Mais la guerre civile eſt une eſpece de fievre qui éloigne une dangereuſe ſtupeur, & raffermit ſouvent le principe de vie. Les intérêts de

cette guerre font toujours connus. Chaque esprit les discute; & après les attentats tyranniques, elle devient même inévitable, parce qu'elle rentre alors évidemment dans le cas de la défense naturelle, & que chacun est appellé à soutenir ses droits. Une criminelle neutralité devient même impossible aux citoyens. L'ambition, la folie, la vaine gloire des conventions de famille, des traités obscurs ou bizarres, des intérêts presque toujours étrangers aux peuples, font les autres guerres. La guerre civile dérive de la nécessité & du juste rigide; le droit incontestable étant violé, la guerre réparatrice devient légitime, parce qu'il n'y a plus d'autres moyens pour la partie lésée. Cette guerre que j'appellerois (1) sacrée, est vraiment entreprise pour le salut de l'Etat. Quant aux suites, rarement sont-elles funestes à ce même Etat. Les nations sortent redoutables de ces débats intestins. Les lumieres politiques sont plus répandues, les bras plus fermes & plus exercés. La fureur & la violence de cette guerre la rendent même de courte durée; elle ne connoît pas ces temporisations cruelles, dictées par des chefs tranquilles au fond de leurs cabinets; elle ne connoît pas ces reprises qui éternisent les combats & font couler goutte à goutte le sang des hommes. Le sang coule à propos & élancé de veines généreuses; la querelle est promptement vuidée; l'Etat tombe, ou est réparé.

(1) *Si le Ciel la permet, c'est pour la liberté.*

Voyez l'hiſtoire : preſque toutes les guerres civiles, en élevant les ames, en fortifiant les courages, en répandant la vertu belliqueuſe dans tous les eſprits, en les échauffant pour la patrie, ont amené la liberté républicaine ; les loix étouffées renaiſſent parmi le bruit des armes. Chaque individu ſtipule hautement pour ſes propres intérêts, & la nation armée pour la grande cauſe du rétabliſſement de ſes droits, leve une tête floriſſante, & en impoſe à ſes voiſins lorſqu'on la croit enſevelie ſous ſes ruines.

C'eſt ce qui eſt arrivé dans l'Empire Romain, en Angleterre, en Hollande, & dans tous les Etats qui jouiſſent aujourd'hui de quelque liberté ; c'eſt ce que nous ne tarderons pas à voir en Amérique, où ſe jettent les fondements d'une république nouvelle & vaſte, qui deviendra l'aſyle du genre humain, foulé dans l'ancien monde (1). Toutes ces ſecouſſes politiques ont produit par-tout des changements heureux. Mais par une exception fatale, la France n'a point recueilli le fruit de ſes longues diſcordes. C'étoit le moment pour elle, après tant

(1) On ne prononce point ici ſur la légitimité ou l'illégitimité de l'inſurrection des colonies Anglo-Américaines. C'eſt encore un problême politique, & des plus difficiles à réſoudre. La victoire décidera la queſtion beaucoup mieux que tous les raiſonnements. C'eſt dans cinquante années qu'on ſera dans le véritable point de vue pour connoître & apprécier les avantages de cette guerre civile, ſi déraiſonnable dans ſon origine, mais qui doit s'abſoudre elle-même, pour perdre à jamais les couleurs d'une révolte coupable ou du moins précipitée.

d'inſtabilité, de prendre une forme permanente : elle étoit dans une criſe où tout annonçoit la vigueur & la forme ; mais les perſonnages de la guerre civile, & même les corps aſſemblés, en s'agitant de tant de manieres, ne ſurent point faire un ſeul pas vers la liberté. Indifférents, ou plutôt aveugles ſur leurs intérêts, les peuples ne ſurent ni les connoître, ni les étudier, ni même les deviner par inſtinct; inſtinct qui a appartenu aux nations les plus groſſieres, capables des plus grandes choſes dans des temps encore plus ténébreux. J'ai cherché vainement, dans les écrits de ce temps-là, ſi je ne rencontrerois pas quelque trait qui tendît à indiquer ces circonſtances comme favorables pour opérer une révolution ſalutaire. L'éclipſe de l'eſprit humain à cet égard eſt totale & profonde ; tous ces Ecrivains ſe débattent entre des mots vuides de ſens, oublient les privileges eſſentiels de l'homme ; ne parlent que de *la meſſe*, & ne tremblent que pour elle.

Ces fameux états tenus à Blois, ces aſſemblées nationales, devant leſquelles s'anéantit la majeſté royale, & qui, dans leur ſolemnelle convocation, auroient pu rétablir le Royaume, en réprimant les abus les plus dominants, perdirent le temps en déplorables diſputes. Au-lieu de défendre les droits du peuple, ils s'occuperent de la Tranſubſtantiation & du Concile de Trente. Il s'agiſſoit de la cauſe la plus noble, la plus importante, ſans doute, de réparer les maux antiques faits à la patrie. Ces idées furent à

peine apperçues ou indiquées ; le misérable esprit de controverse gâta tout. Ils agiterent qu'il ne falloit qu'une Religion, puisqu'il n'y avoit au Ciel qu'un Dieu. Ils parlerent néanmoins, comme par hasard, *de punir les traitants & les mignons, de supprimer tous les impôts arbitraires;* mais plus coupables que s'ils n'en eussent point parlé, ils abandonnerent ces grands objets si intéressants à examiner & à débattre. En lisant leurs cahiers, on croiroit être assis sur les bancs de la Sorbonne, & y entendre le jargon des ergoteurs, au-lieu du langage des hommes d'Etat.

Le fier Duc de Guise, l'idole de Paris, & qui avoit mérité cette idolâtrie par ses qualités héroïques & populaires, plein d'audace & de courage, touchant du pied les degrés du trône, mit à profit cette haine universelle contre Henri III, & fondée sur les plus grands motifs qu'une nation puisse avoir ; mais il méprisa trop son Roi. Il n'apperçut ni sa haute fortune, ni toute la faveur du peuple ; il perdit l'occasion de régner sur la nation, qui déja l'adoroit. Guise, content d'avoir avili le trône par la supériorité de son génie, temporisa ou dédaigna de s'y asseoir. Il emporta dans le tombeau, aux yeux du peuple, le nom d'un héros magnanime. On crut qu'il n'avoit pas voulu acheter une couronne par un crime qui lui auroit été si facile, & dont il auroit été absous par la voix publique, & peut-être même par la voix de la postérité (1).

Le

(1) On a donné à Cromwel le nom d'usurpateur ; il

Le foible Henri III (1) pendant ce temps, ſe montrant en public *avec des petits chiens qu'il portoit pendus à ſon cou dans un panier*, dépenſant des ſommes immenſes pour des *ſinges*, des *perroquets*, *des moines* & des *mignons*, déja *tondu* dans l'opinion publique & enfermé dans un couvent d'après le vœu général, non moins ridicule qu'odieux, répondit à ſon adverſaire, en le faiſant aſſaſſiner. Il n'imagina pas d'autres moyens pour retenir la couronne qui chanceloit ſur ſa tête : mais ce fut pour lui un crime de plus, qui ne fit qu'augmenter l'exécration publique. Il parut avoir frappé ſon Souverain : dès-lors le cri univerſel dirigea contre lui le couteau dont bientôt un Jacobin lui ou-

---

il s'élança d'un gradin bien plus bas que celui où étoit Guiſe : mais n'a-t-on pas porté à la Cour de France & publiquement le deuil de l'uſurpateur ?

(1) On dévoroit d'avance le trône de Henri III, qui, quoique jeune, n'avoit point d'enfants, & qui n'avoit plus de frere. Catherine de Médicis croyoit facilement en exclure le Roi de Navarre & le Prince de Condé, pour cauſe de proteſtantiſme. Elle vouloit donner la couronne au Duc de Lorraine, ſon gendre. Le Duc de Guiſe, de ſon côté, ſongeoit à reléguer le Roi dans un couvent, & à régner à ſa place. Il auroit mis en-avant le Cardinal de Bourbon ; il auroit appuyé ſur le droit de proximité ; puis renverſant d'un coup de pied le fantôme, il ſe ſeroit montré aux yeux du peuple, diſpoſé déja, par l'amour qu'il avoit ſu lui inſpirer, à le recevoir. Henri III, de ſon côté, regardant le Royaume comme un patrimoine, comme une ferme qu'il pouvoit démembrer à ſa volonté, n'étoit pas éloigné de le partager en faveur de ſes mignons; & Joyeuſe & d'Epernon devoient y avoir la meilleure part. Henri III appelloit Joyeuſe & d'Epernon, ſes enfants.

vrit le flanc; & la France entiere, dans l'ivresse de la joie & de la vengeance, applaudit au régicide (1).

Quelle leçon pour les Rois prévaricateurs! Les enfants de Catherine de Médicis, comme frappés de la malédiction des peuples, descendirent tous au tombeau avant le temps, & sans lignée. La mort moissonna dans leur jeune âge, & Charles IX, & Henri III, & les Ducs d'Alençon & d'Anjou, & toute cette race de mauvais & d'indignes Princes, qui n'eurent d'activité que pour le mal. La nation se regarda bientôt comme délivrée d'un fléau qui préparoit sa ruine entiere. Tout retentissoit de cris d'allegresse; c'étoit peut-être le moment, pendant cet *interregne*, de rétablir les droits de la nation. Elle étoit remise à elle-même; elle ne connoissoit pas alors les vertus héroïques de Henri IV, qui étoit pour elle dans le plus grand éloignement. On avoit détesté la Maison de Valois; on n'aimoit guere plus la Maison de Bourbon; on la regardoit, disent tous les historiens, *comme une branche égarée, perdue &*

---

(1) La mort des Guises inspira au peuple une telle douleur, elle fut si générale, si profonde, que celui qui lit l'histoire ne peut s'empêcher de dire : Le peuple regardoit ces deux freres comme le soutien de ses droits & de sa liberté, & l'on crioit tout haut : *Dieu éteigne la race des Valois!* Jamais peuple ne jetta un cri plus unanime. Ce régicide fut regardé, non-seulement en France, mais encore en Italie, comme une action vertueuse; & l'on compara le parricide, les uns à Judith & à Eléazar, les autres aux plus grands hommes de l'antiquité.

bâtarde. Tous les vœux étoient pour les Guises, qui étoient populaires & montroient du génie. Henri IV n'étoit aux yeux du peuple qu'un Proteſtant qui renchériroit bientôt ſur les attentats d'un Roi Catholique, & qui de plus détruiroit *la meſſe* dans Paris. Le ſang des Guiſes exiſtoit encore; on le faiſoit remonter juſqu'à Charlemagne; & ce ſang verſé ſous ſes yeux & pour ſa cauſe, ſembloit devoir lui devenir encore plus cher. Mayenne avoit à venger ſes deux freres tués à Blois. Seul reſte de cette Maiſon formidable, il ne figura point pour un chef de parti d'une maniere ferme & décidée. En vain ſa mere lui redemandoit ſes fils maſſacrés; en vain la veuve du Duc & ſa ſœur crioient vengeance; en vain la nation ceſſoit d'être royaliſte. Calme, irréſolu, modéré, il ſembloit redouter d'être élu Roi. N'ayant rien de commun avec le ſang bouillant de ſes freres, il n'étoit pas né pour ſe trouver dans cette grande criſe de l'Etat.

Mayenne, avec plus de fermeté & d'audace, auroit pu mettre la couronne ſur ſa tête. Les Ducs, les Comtes, &c. la Nobleſſe enfin étoit toute prête à ſe vendre. En donnant des Gouvernements, en prodiguant les places les plus éminentes aux plus ambitieux, en pouſſant le Roi de Navarre à toute outrance, il eſt probable qu'il auroit réuſſi. Le jeune Duc de Guiſe, ſon neveu, enfermé pour lors, n'auroit pas nui à ſes deſſeins; mais Mayenne, d'ailleurs habile Capitaine, n'avoit point d'activité, & il ne connut pas le prix des moments.

La nation dans cette forte épreuve, pleine du ſentiment de ſes maux & douée du plus grand reſſort, égara ſon courage, & ne ſut point établir ni même propoſer une forme de gouvernement qui éloignât les déſaſtres paſſés, dont le peuple avoit fait une ſi longue & ſi cruelle expérience; elle ne ſongea point à oppoſer une juſte réſiſtance à ce pouvoir énorme qui depuis Louis XII avoit foulé & avili l'Etat. Déplorable aveuglement du ſiecle! fatale erreur! La France ayant à choiſir, à nommer ſon Monarque, ne conçut aucune idée politique. Armée, forte, vigoureuſe, couverte d'acier, elle ſe jetta dans le dédale épineux des diſputes théologiques; & s'enfonçant dans ces routes tortueuſes, elle oublia le fer qu'elle tenoit, & l'époque la plus heureuſe & la plus rare pour dreſſer un contrat ſocial.

Henri IV tira l'épée pour régner. Mais ce qui le juſtifie, c'eſt que la force alors répondoit à la force, & qu'il oppoſoit le glaive au glaive. Le ſuccès du prétendant étoit plus que douteux. Ses droits, quoique légitimes, pouvoient être annullés par la volonté des peuples, par leur opiniâtre réſiſtance, ou par le cours des événements. L'aſcendant terrible de la Religion, les anathêmes multipliés, & qui invitoient les poignards du fanatiſme, pouvoient encore à leur défaut l'éloigner à jamais du trône. Il eût alors accepté bien volontiers toutes les conditions qu'on lui eût impoſées. Il avoit de l'héroïſme; il eût commandé avec joie à une nation libre : elle pouvoit, en lui mettant la

couronne ſur la tête, lui dicter un contrat généreux, qu'il eût ſigné avec nobleſſe. Mais que lui enjoignit-on? Ce qui étoit le plus indifférent pour le gouvernement d'un Etat, de *ſe faire Catholique & d'entendre tous les jours la meſſe.* Ce fut l'unique condition qu'on lui impoſa; & l'on crut alors avoir gagné un point de légiſlation important, un gage éternel de la félicité publique. Les Grands, plus habiles & plus lâches, vendirent à *beaux deniers comptants* leur ſervile obéiſſance, & ne ſongerent qu'à dreſſer des traités particuliers. Henri IV promit tout ce qu'on voulut (1), s'engagea à payer les ſommes les plus fortes; & chaque homme en place dans cette anarchie tumultueuſe, ne ſuivant que des intérêts petits & ſordides, parut méconnoître ou plutôt mépriſer l'intérêt général.

Qu'arriva-t-il? Le deſpotiſme de Richelieu, contre la nature éternelle des choſes, ſortit du ſein de ces guerres civiles. Il en ſortit pour punir ce même peuple qui avoit eu le courage de s'armer, de mourir, & qui en combattant valeureuſement pour des opinions ſtériles, n'avoit pas ſu compoſer un raiſonnement utile (2). Vingt-deux an-

(1) Les négociations entrepriſes à Rome pour obtenir du Pape l'abſolution de Henri, ſont vraiment incroyables; & l'on a peine à imaginer l'inflexibilité du Pape & la néceſſité où ſe trouvoit un Roi de France de cette abſolution.

(2) Richelieu ne ſut que ſacrifier. Henri IV, ou un autre grand homme, auroit fait ſubſiſter enſemble les

nées après, Richelieu devoit régner; ce Richelieu qui brisa la tête de ces mêmes Grands qui s'étoient vendus, eux & leur postérité. Ce Cardinal, avec l'audace d'un Prêtre qui n'a ni patrie ni enfants, osa détruire tous les poids intermédiaires; & Louis XIV, dont il applanit la trop superbe route, entra ensuite en bottes & le fouet à la main au milieu des dépositaires, des organes & des gardiens de nos loix, (qui, en l'absence des Etats-généraux, les suppléoient nécessairement). Il leur défendit jusqu'à des *remontrances;* & depuis, quand ce corps de magistrature, vains simulacres de nos antiques libertés, & frappés du mépris royal, vinrent représenter humblement aux genoux du Monarque ses vexations, ses injustices, ses erreurs, ses profusions, &c. le Monarque répondit théologiquement, en les chassant de son palais : *Je ne dois aucun compte à la nation, je ne tiens ma couronne que de Dieu.*

Arrêtons-nous, & considérons présentement dans le peuple qui souffrit tant & qui ne gagna rien; examinons la force des préjugés de ce siecle, la lenteur des vraies connoissances, ce qu'occasionne l'abâtardissement des esprits, & combien il est nécessaire qu'ils soient éclairés par les lumieres de la

---

deux Religions, en permettant à une troisieme & à plusieurs de s'établir. Mais Richelieu calcula quelle moitié de l'Etat il écraseroit, pour la subordonner à l'autre; & l'ascendant de son cruel caractere fut pris pour du génie : génie funeste, qui ne sut qu'opter entre les attentats.

bienfaiſante philoſophie qui s'oppoſe de tout ſon pouvoir aux ſervitudes nationales. Tandis que, privé d'une utile clarté, ce peuple faiſoit des prodiges de valeur qu'il auroit pu mieux employer, le Cardinal Granvelle, appuyé de ce Philippe II, ennemi farouche de toute liberté civile, politique & religieuſe, vouloit le ſurcharger encore du fardeau de l'Inquiſition, & il y tendoit les mains, ſouffrant de la famine & plongé dans les horreurs de la guerre. Et à quoi ſe bornoient les réclamations de ce peuple vaillant; à ce cri général & inconcevable, *comment recevoir un hérétique dans le trône de Saint-Louis?*

Quelle étoit donc cette horreur invincible pour le Proteſtantiſme? Le Catholiciſme avoit-il jamais établi les moindres libertés de ce peuple? Au contraire, c'étoit un nouveau joug ultramontain & honteux, ajouté à tant d'autres. Le peuple ne ſongea ni au pacte ſocial, ni à ſes privileges, ni à ſes franchiſes. *Pour être Roi de France*, diſoit-on alors, *il eſt plus néceſſaire d'être Catholique que d'être homme.* Tous les adhérents de Henri étoient traités de *criminels de leſe-Majeſté divine & humaine;* termes devenus depuis ſi familiers aux fanatiques de toutes les ſectes.

Henri monta ſur le trône après s'être battu en vrai ſoldat. Paris lui ouvrit ſes portes, renonçant tout-à-coup à ſon ardente opiniâtreté, & ſatisfait d'avoir défendu courageuſement la Tranſubſtantiation. La France devint ſa conquête; il en acheta des parties démembrées par la cupidité des Grands qui les retinrent quelques années, & qui ne rou-

girent pas enſuite de les lui vendre, pour ainſi dire, une ſeconde fois. On ne voit pas ſans ſurpriſe que leurs deſcendants ayent oſé appeller *fidélité*, *amour*, ce qui n'étoit alors qu'une avarice déguiſée ſous les dehors les moins trompeurs. Voyez les Mémoires du temps. Le bon Henri ſe trouva dans l'impuiſſance d'acquitter ſes promeſſes, tant on lui avoit impoſé de conditions pécuniaires & onéreuſes. Il avoit déja payé trente-deux millions à cette Nobleſſe vénale & intéreſſée, qui lui avoit fait acheter ſa reſpectueuſe ſoumiſſion.

Henri eut beſoin, ſans doute, des qualités d'un négociateur pour concilier les François, les Allemands, les Anglois, les Hollandois qui ſervoient dans ſon armée. Il avoit à étouffer l'envie & la jalouſie de ces Grands qui ſe façonnoient déja à l'art du courtiſan. Etablir l'union parmi tant de ſujets de diſcorde, devenoit un ouvrage qui exigeoit une adreſſe peu commune; il l'eut. Il pardonna, il oublia les injures paſſées; il fut un bon Roi ſur le trône, parce qu'il avoit eſſuyé la mauvaiſe fortune, & qu'il avoit reçu la meilleure éducation, celle des revers. Il avoit ſouvent manqué du néceſſaire; il ſongea dans la ſuite à ceux qui en manquoient. Il fut trois ans priſonnier d'Etat; il ne convertit point ſon autorité en deſpotiſme. Il avoit haſardé ſa vie dans les batailles; il ſut être clément après la victoire. Il avoit vu plus d'une fois le poignard levé ſur ſon ſein; il reſpecta le ſang des hommes.

S'il changea de Religion, ce fut plus par

politique que par conviction. Nous avons des témoignages non équivoques de ſa façon de penſer. En butte aux poignards des Catholiques, outragé par les Papes, qui, connoiſſant bien leur ſiecle, lançoient du haut du Vatican ces foudres qui retentiſſoient alors dans toute l'Europe, décrié par ces frénétiques déclamateurs ſi éloquents pour le peuple, laſſé de leurs violences & de leurs perfidies, il écrivoit à Coriſande d'Andouin: *Tous ces aſſaſſins, tous ces empoiſonneurs ſont tous Papiſtes, & vous êtes de cette Religion! J'aimerois mieux me faire Turc.* Il expoſa les raiſons politiques de ſon changement à Eliſabeth, Reine d'Angleterre: il mandoit à Gabrielle d'Eſtrées, en parlant de ſon abjuration: *C'eſt demain que je fais le ſaut périlleux.*

Il eſt probable qu'en perſévérant à n'embraſſer d'autre ſyſtême que celui des combats, Henri IV auroit pu monter ſur le trône ſans faire abjuration. Les Proteſtants alors euſſent redoublé de zele, d'attachement & de courage; ils ne ſe feroient pas refroidis; & les Catholiques, frappés bientôt de ſon héroïque conſtance, auroient eu un reſpect qu'ils n'eurent pas; car ils attribuerent à l'intérêt le changement de Henri IV. Cet intérêt étoit trop fort en effet, pour qu'il ne laiſſât pas dans les eſprits quelques doutes ſur la ſincérité de cette converſion. Ajoutons que ce Prince vaillant auroit pu rendre par ſa fermeté un éternel ſervice à la France, en l'affranchiſſant du joug de Rome; joug qu'il pouvoit briſer avec l'épée de la victoire;

joug méprisable & non moins funeste, qui depuis alluma dans ce Royaume tant de querelles absurdes & théologiques, l'opprobre de la raison, & la cause des plus longues & des plus inconcevables fureurs. La révocation de l'édit de Nantes, dont les fatales suites sont inappréciables, la persécution des Réformés, les débats du Jansénisme & du Molinisme prolongés jusqu'à nos jours; ces erreurs pitoyables & cruelles font gémir sur la nation Françoise, qui, avilie & perdue dans ces questions ridicules, parut oublier tout le reste à la face de l'Europe qui n'est point encore revenue de son long étonnement. La Religion Protestante, étouffant dans l'origine ces guerres honteuses & déshonorantes, auroit conduit le Royaume à un degré de liberté, de population & de force qui a passé chez nos voisins, devenus puissants par nos méprises.

On a beaucoup loué Henri IV, & l'admiration a été jusqu'à l'idolâtrie; mais cette idolâtrie, née seulement depuis un demi-siecle, étoit fille du ressentiment qui vouloit créer une forte opposition avec le caractere des Rois vivants. Il est toujours bon à une nation d'établir un fantôme qu'elle pare de toutes les vertus qu'elle voudroit inspirer à ses Monarques; c'est une convention adroite, utile & dès-lors respectable. D'ailleurs, ce modele de la royauté sert de satyre indirecte pour toutes malversations; & les éloges publics, prodigués au Roi défunt, deviennent de véritables leçons qui peuvent toucher l'esprit distrait des Monarques, & leur faire

comprendre le vœu général. Gardons-nous donc d'affoiblir une opinion faite pour en impofer à fes fucceffeurs, & leur donner le feul frein qu'ils puiffent recevoir aujourd'hui. Ils feront toujours affez grands, s'ils imitent Henri IV dans plufieurs de fes héroïques qualités.

C'eft donc pour faire voir aux hommes *combien des idées religieufes mal entendues entraînent d'erreurs politiques, & nuifent à la félicité nationale*, qu'on a entrepris ce Drame, tableau fidele des actions & des préjugés de nos ancêtres braves & trompés.

Ah! qu'il eft infenfé, ce zele abominable, jaloux d'un culte unique, attaquant les réfractaires par le fer & le feu, femant la divifion dans l'Etat & la difcorde dans les familles! & quelle piété facrilege que celle qui foule aux pieds l'humanité, & fait un crime même de la compaffion! L'homme le plus anti-philofophe pourra-t-il regarder jamais comme Religieux François Ier., qui faifoit brûler les Proteftants à Paris, tandis qu'il les foutenoit, les foudoyoit en Allemagne, & fignoit des traités avec eux? Mais les inconféquences monftrueufes font les moindres traits qui caractérifent le fanatifme.

Qu'elle foit donc préfentée fous fes véritables traits, cette vile & méprifable fuperftition! C'eft le feul moyen de préferver l'homme des erreurs multipliées où il eft toujours prêt à retomber par cette pente qu'il a à faire parler le Ciel, & à mêler les paffions les plus atroces, telles que la haine,

l'ambition & la vengeance, au ſublime & pur intérêt de la Religion, calme & compatiſſante par ſon auguſte nature.

Il y avoit un monſtre qui dominoit la race humaine, a dit Lucrece il y a près de deux mille ans. *L'humanité dégradée ſe courboit devant ſon ſceptre ſtupide; il répandoit la terreur qui ne convient qu'aux eſclaves; il ſembloit cacher ſa tête, & tonner du haut des régions de l'empyrée; mais il parut un homme qui, ſans effroi, oſa porter la vue ſur ce monſtre, & qui reconnut que c'étoit un vain fantôme. Cet homme étoit Epicure.*

Malgré Epicure, le monſtre a reparu triomphant dans pluſieurs ſiecles. Il ſe plait dans les ténebres épaiſſes de la barbarie; il redoute la moindre clarté, qu'il voudroit étouffer; il eſt à craindre qu'il ne domine encore quelques parties de l'Europe. Ne le voit-on pas en ce moment relever ſa tête hideuſe en Eſpagne, & tenter d'y rétablir le trône infernal de la ſainte Inquiſition? N'a-t-il pas enchaîné tout récemment dans les cachots, & couvert d'une chemiſe enſouffrée, le vertueux Olavidès, pour avoir fait du bien aux hommes, pour avoir tenté d'apporter à ſon pays des idées utiles & ſaines? N'a-t-il pas contredit en Pologne les principes de la liberté civile & religieuſe? Le glaive nud doit veiller dans la main du Philoſophe, toujours en ſentinelle pour épier les approches & les tentatives du monſtre, pour le pourſuivre, le percer, lui faire ſentir dans ſes entrailles déchirées le fer qu'il redoute & qu'il mord en écumant de rage. Point

de repos, point de trêve; l'étendue des maux paſſés, les longues plaies non encore cicatriſées, faites à l'humanité, l'influence que des idées mépriſables & même mépriſées ont eue & ont encore ſur pluſieurs Souverains de l'Europe; l'eſpece de joug qu'ils portent en tremblant, & qu'ils n'oſent ſecouer, par une ſuite de l'ancien vertige dont le monſtre a frappé la terre entiere : tout doit engager l'Ecrivain à ſoutenir la maſſue en l'air, à la faire tomber à coups redoublés ſur le fanatiſme, qui de nos jours encore ne prend le langage du Ciel que pour tromper ou opprimer les hommes.

Mais en le peignant ſous ſes horribles couleurs, en montrant dans un jour éclatant combien il a éloigné l'homme de ſa véritable dignité & de ſes plus chers intérêts, on n'a point prétendu faire rejaillir ſur le culte incorruptible que tout homme doit à l'Être ſuprême, le mépris & le dédain que la raiſon attache aux opinions dogmatiques. On ne ſe conſoleroit pas d'avoir porté quelqu'atteinte à la morale évangélique, à la Religion épurée faite pour parler à tous les eſprits droits & à tous les cœurs ſenſibles. La beauté de cette Religion débarraſſée des ombres qui défiguroient ſa face majeſtueuſe, fera d'autant plus de progrès qu'elle ſera mieux connue, & ſa ſimplicité ſera toujours le caractere de ſa véritable grandeur. C'eſt à la philoſophie qu'il appartient de la reſtituer dans ſon origine pure & ſacrée. La philoſophie expoſera ſes avantages réels; le premier eſt de reſpecter les cauſes premieres, de ne point

vouloir inutilement lever le voile qui les couvre, de démêler l'intention de la Divinité dans les principes évidents de la morale, d'adorer au-lieu de murmurer. La Religion apporte aux hommes l'idée de la vertu dans l'image du grand Être : elle crée au-lieu de détruire; elle admire au-lieu d'expliquer; elle éleve l'ame en écartant les chimeres du hasard; elle console le foible & soutient le juste, en leur montrant l'égalité des êtres & leur future perfection; elle annonce enfin à l'univers les réparations d'un malheur passager, en lui dévoilant un Dieu vivant dans l'éternité. Les systêmes anti-religieux se repoussent & se contredisent; la Religion unit les adorateurs de l'Être suprême, qui n'ont plus qu'une même pensée & une même espérance. La nature, sous l'aspect de la Religion, est considérée comme un systême clair & simple, où l'ordre des choses a une base, où l'enchaînement & le but se manifestent, où l'inquiétude & l'agitation des esprits cessent, où l'ame appuyée sur l'espérance, voit une clarté qui la guide à travers les incertitudes qui fatiguent les autres hommes; & tandis que toutes les opinions qui contredisent la connoissance & l'adoration de l'Être suprême, soulevées comme les flots d'une mer en furie, se précipitent dans un abyme qui les dérobe à nos regards, le systême de la Religion épurée, dont Socrate fut l'apôtre & le martyr, dont Marc-Aurele fut le pontife sur le trône du monde, dont Jean-Jacques Rousseau fut l'apologiste de nos jours, auguste & tou-

jours égal, s'avance à travers les ſiecles, conquiert une multitude de ſages proſélytes, parce qu'il a pour inébranlables appuis la foi qui convient à la foibleſſe & à l'ignorance humaine, la charité qui unit les mortels & fait qu'ils ſe pardonnent, & l'eſpoir qui fortifie & agrandit le cœur de l'homme.



PERSONNAGES.

HENRI IV.
SULLY.
BIRON.
MONTMORENCY.
LANGLOIS, *Quartenier, Officier de ville.*

HILAIRE pere, *Bourgeois notable de Paris.*
Madame HILAIRE, *ſa femme.*
HILAIRE fils.
Madame HILAIRE, *mere d'Hilaire pere.*

VARADE, *Recteur des Jéſuites, Ligueur.*
GUINCESTRE, *Curé de St. Barthelemi, Lig.*
AUBRY, *Curé de St. André-des-Arcs, Ligueur.*

TURIAF, *Ligueur.*
HALFRENAS, *Ligueur.*
MONTALIO, *Ligueur.*
BUSSI-LE-CLERC, *Gouverneur de la Baſtille.*

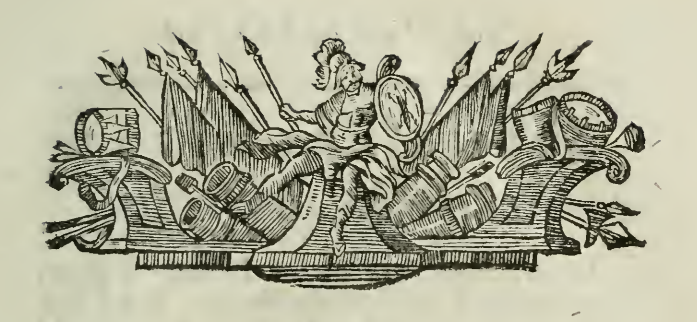
ANROUX, *Ligueur ſubalterne.*
LOUCHARD, *Ligueur ſubalterne.*
LIGUEURS SUBALTERNES.
SATELLITES.

LANCY, *Officier ſervant dans l'armée du Roi.*
Mlle. LANCY, *ſa fille.*
UN OFFICIER *ami de Lancy.*

SUISSES *à la ſolde de la Ville.*
SATELLITES *de la Ligue.*

L'action ſe paſſe à Paris les 21 & 22 Mars 1594.

LA



LA

DESTRUCTION

DE LA LIGUE,

OU LA

RÉDUCTION DE PARIS,

PIECE NATIONALE

EN QUATRE ACTES.

ACTE I.

(Le Théâtre repréſente une ſalle meublée dans le coſtume du temps : on y voit deux portes. L'une eſt fermée, l'autre eſt entr'ouverte. Cette derniere donne dans une autre chambre qu'on entrevoit. Ce logement fait partie de la maiſon d'Hilaire.)

SCENE PREMIERE.

HILAIRE pere, HILAIRE fils.

Hilaire pere s'avance par la porte à demi-ouverte ; il est suivi de son fils. Il lui fait signe de ne pas faire du bruit. Ils marchent doucement ; leurs pas sont tremblants. Ils vont visiter en silence si la porte est bien fermée. Le pere prend son fils par la main, la serre avec tendresse, le regarde les larmes aux yeux, & lui dit d'une voix altérée & foible :)

HILAIRE pere.

NE faisons point de bruit, mon fils.... Si l'on frappe, taisons-nous, & gardons-nous bien d'ouvrir... Une foule de malheureux, pressés par la famine, abandonnés au désespoir, errent de tous côtés. Les uns cherchent à ravir le pain de force ; les autres vous déchirent l'ame par leurs gémissements lamentables : & ce n'est qu'aux siens, dans ces moments extrêmes, que l'on doit quelque pitié.... Si nous allions heurter à quelques portes, elles seroient de fer... O mon cher fils! comment te trouves-tu?.. Tu me parois bien pâle... Prends, prends ce qui nous reste.... à ton âge on supporte moins le besoin. Ne me désobéis pas, quand je t'ordonne de vivre.

HILAIRE fils.

Ce n'est pas le besoin qui me tourmente, mon pere, mais l'ordre que vous me donnez de pren-

dre sur votre part : portez à ma mere, & laissez-moi... C'est vous, hélas! que mon œil voit dépérir chaque jour : & vous voulez que je vive?

HILAIRE pere.

N'augmente point nos douleurs... Si tu veux les appaiser, cede à ce que j'exige...

HILAIRE fils.

O jour épouvantable ! Nous nous disputons tous trois à qui prendra le moins de nourriture! Vous unissez votre autorité à celle de ma mere; je vis, & vous mourez... Vous avez beau me le déguiser, je ne le vois que trop... Mon pere, je ne vous suis plus qu'à charge en cette maison...

HILAIRE pere.

Toi, à charge, mon fils, toi?

HILAIRE fils.

Je dévore ce qui vous appartient, la subsistance de mon pere, de ma mere, & de celle encore qui vous a donné le jour... Ah! je serois dénaturé si je restois plus long-temps. Laissez-moi errer par la ville, y chercher des aliments... J'en trouverai.

HILAIRE pere, *se jettant dans les bras de son fils.*

Non, mon fils, non, tu n'en trouveras point, & tu te précipiteras au-devant de la mort.

HILAIRE fils.

Et elle nous dévorera ici lentement...

HILAIRE pere.

Nous avons l'espérance... Notre fidele serviteur nous rapportera ce qu'il aura trouvé... Ne franchis point cette porte. Au-delà sont la rage & le désespoir; reste avec nous, ta présence du moins nous console. (*On entend un coup de marteau*). On frappe; silence, mon fils. Ce n'est pas notre domestique, je n'entends point son signal...

Retenons nos pas ; que tout ſoit muet & annonce une maiſon déſerte.

HILAIRE fils, *prêtant une oreille attentive.*

On redouble... Chaque coup me perce l'ame & me trouble d'effroi.

(*Au-dehors de la porte une voix s'écrie :*)

Ouvrez, par miſéricorde ; ouvrez, au nom de Dieu : ouvrez, je vous en conjure !

HILAIRE fils, *ſe dégageant des bras de ſon pere, & voulant courir à la porte.*

C'eſt ſa voix... c'eſt elle... Ah, mon pere !

HILAIRE pere, *le retenant.*

Paix, paix, mon fils... Que veux-tu faire ?

HILAIRE fils.

Elle eſt là qui nous implore. C'eſt elle que je viens d'entendre... Lancy !.. La laiſſerons-nous expirer de beſoin à cette porte ?

HILAIRE pere.

Quoi, la fille de ce traître ?

HILAIRE fils.

C'étoit votre ami.

HILAIRE pere.

Il ne l'eſt plus depuis qu'il ſert le Béarnois. Son bras aide à l'homme qui nous aſſiege, nous affame...

HILAIRE fils.

Sa fille eſt innocente ; victime & non complice, elle ſouffre de ces horribles calamités... Vous la trouviez autrefois ſi noble, ſi intéreſſante. N'eſt-elle plus votre filleule chérie ? Et puis, eſt-ce, dans ces cruelles extrêmités, un moment pour la haine ?

HILAIRE pere.

Je ne la hais point, mon fils ; mais que puis-je pour elle ? Dois-je livrer à une étrangere notre dernier morceau ?

HILAIRE fils.

Etrangere !... Elle ſouffre... Qu'elle partage avec nous. La Providence nous en récompenſera... Ne ſongez point à moi, mon pere; je lui livre ma part...

HILAIRE pere.

Imprudent ! tu ne ſais pas tout ce qu'il m'en coûte. Non, tu dois vivre, parce que ta vie eſt la nôtre.

HILAIRE fils, *avec un cri douloureux.*

Sa vie eſt auſſi la mienne.... Elle périroit-là, lorſque j'aurois !... Non, non ; tous les tourments de la faim ne m'obligeroient point...(*On frappe encore, & la même voix ſe fait entendre*). Hilaire, Hilaire ! mon parrain, me laiſſerez-vous donc mourir ſur le ſeuil de votre porte?... Ouvrez, au nom de Dieu... ouvrez... je vous en ſupplie...

HILAIRE fils, *ſe débarraſſant de ſon pere, qui ne le retient que foiblement, court vers la porte qu'il ouvre avec la plus grande action.*

Vous allez entrer, chere Lancy.... Venez, venez au milieu de nous.

SCENE II.

HILAIRE pere, HILAIRE fils, Mlle. LANCY.

HILAIRE fils, *prenant dans ſes bras Mlle. Lancy, & la ſoutenant dans ſa foibleſſe.*

La voici, mon pere, la voici. Rejettez-la, repouſſez-la. Ah ! ſi vous aimez votre fils, regardez-la plutôt comme votre fille.

(Il la fait asseoir ; elle veut se jetter aux genoux de son parrain qui l'en empêche, la soutient & la fait asseoir.)

Mlle. LANCY *voulant se jetter une seconde fois à ses pieds.*

Mon cher parrain, ayez pitié de moi...

HILAIRE pere, *prévenant son attitude.*

Pauvre fille ! Non, tu n'es point coupable comme ton pere... Dans quel état te revois-je !... Comme le malheur nous a tous changés !

Mlle. LANCY, *prête à se trouver mal, & portant la main sur son cœur.*

Hélas ! hélas ! le besoin... *(Hilaire fils, à ces mots, leve les bras & les yeux précipitamment au ciel, & court par la porte entr'ouverte.)*

HILAIRE pere.

Il va t'apporter le seul pain qui nous reste... Dans quel moment viens-tu ! Nous sommes tous réduits, comme toi, à la plus horrible disette.

Mlle. LANCY.

Que j'expire avant vous... Vous êtes le seul parent qui me reste en cette ville : près de vous, je me rassure contre la terreur de mourir... Je n'ai vu autour de moi que des mourants. Tout ce qui m'approchoit n'est plus.... Faut-il donc que je meure aussi !...

HILAIRE fils, *revenant, la respiration agitée, & donnant à Lancy un morceau de gros pain noir.*

Tenez, prenez... Lancy ! hélas !...

Mlle. LANCY.

C'est me rendre à la vie. Il y a trois jours que je n'ai mangé... *(Elle mange avidement. Hilaire soupire, se détourne & s'éloigne ; son fils va à lui, le presse dans ses bras, comme pour le remercier de ce qu'il a fait pour Lancy. Ils parlent bas.)*

HILAIRE pere.

O Dieu ! quand l'expiation de nos crimes aura-t-elle mis fin à cette punition céleste ?

HILAIRE fils.

Prenez soin d'elle, mon pere, & laissez-moi sortir. J'irai, conduit par mon courage, & je rapporterai quelques aliments. Il ne faut plus compter sur notre domestique; il devroit être de retour... Son zele ne nous aura servi de rien; l'infortuné aura succombé sans doute au milieu de la rage d'une multitude affamée... Je suis plus jeune, plus adroit, plus robuste; je serai plus heureux dans mes recherches... Ne me retenez plus; demeurez avec ma mere, & regardez Lancy comme de la famille...

HILAIRE pere.

Tu veux t'exposer ! Je t'accompagne, mon fils; je ne t'abandonnerai point seul à ta fougue imprudente... Eh bien, nous unirons nos forces; & soutenus l'un par l'autre...

HILAIRE fils.

Ah, voici ma mere ! (*A part impatiemment.*) Elle va retarder ma sortie...

SCENE III.

Les Acteurs précédents, Mad. HILAIRE.

Mad. HILAIRE *allant à Mlle.* LANCY.

J'ACCOURS : j'ai entendu sa voix. Vous avez bien fait d'ouvrir à cette chere enfant. Je l'ai toujours aimée; & tant que j'aurai quelque crédit, elle ne sera jamais regardée ici comme étrangere.

Mlle. Lancy.

Ah ! ma chere marraine... je renais.

Mad. Hilaire.

Tu as donc ſongé à nous au milieu de cette calamité générale ?... Quand ceſſera-t-elle ? Hélas ! nous y ſommes plongés comme toi. (*Après un ſilence.*) Je vois tes yeux abattus, tes joues ſillonnées par les larmes... Tu viens ſeule, hélas !... ton ſilence... je l'entends... il ne faut point te demander ce qu'eſt devenue ma pauvre amie.

Mlle. Lancy.

Ma chere tante n'eſt plus, & j'ai été bien près de la ſuivre ; je le deſirois... Il a plu au Ciel de vous rendre ſenſible à mes prieres... Ma tante m'a toujours ſervi de mere ; votre nom fut toujours dans ſa bouche, malgré les débats qui nous ſéparoient... Elle m'a dit, en mourant, de venir vous trouver ; que ſûrement vous auriez pitié de moi... Ses derniers vœux du moins ont été exaucés.

Mad. Hilaire.

Guerre malheureuſe ! tu as briſé les liens les plus chers ; le parent repouſſe ſon parent, l'ami ſon ami... Que de déſaſtres effroyables, ſans ceux, hélas ! qui ſe préparent !

Mlle. Lancy.

Vous avez du moins pour conſolation un époux, un fils, une mere ; & moi, je ne ſais quel eſt le deſtin de mon pere ; aucune nouvelle n'a ſoulagé ma douleur inquiete... Il a cru devoir ſoutenir la cauſe de Henri... Eſt-il mort en combattant pour lui ? Cruel devoir ! il eſt forcé d'obéir à ſes ſerments. Combien ſon cœur doit ſouffrir ſur le ſort de ſa fille, de ſes concitoyens, de ſes amis !

Hilaire pere.

De ſes amis ?... Porteroit-il l'audace juſqu'à s'en croire encore dans cette ville ? Conſerve ton

quelques droits ſur le cœur de ſes concitoyens, en les aſſiégeant pour ſervir la cauſe d'un Prince hérétique, que l'Egliſe rejette de ſon ſein, & qui conſéquemment n'a plus aucun droit au trône ?

Mlle. LANCY.

Ah, mon parrain ! qu'il y auroit de choſes à dire là-deſſus !...

HILAIRE pere.

Je conſens à vous diſtinguer de lui, ma fille, à cauſe de votre ſexe, & ſur-tout de votre âge. Je ne vous enveloppe point dans la haine que je lui voue ; car il s'eſt élevé entre nous deux une barriere éternelle. Eh ! qui l'eût dit, que nos ames différeroient un jour à ce point ? (*Mlle. Lancy & Hilaire ſe regardent douloureuſement.*) Qu'il ſerve un uſurpateur ; qu'il écraſe les murs qui l'ont vu naître ; qu'il aide à faire un monceau de cadavres de tous les malheureux habitants de cette ville : je mourrai du moins ſans lui pardonner. Oui, j'aime mieux expirer ici dans les angoiſſes de la famine, que de vivre comme lui au rang des réprouvés de la ſecte de Henri.

Mlle. LANCY.

Ah ! connoiſſez-le mieux, mon parrain, & ne l'outragez pas.

HILAIRE fils, *à voix baſſe.*

O chere Lancy ! pardonne...

Mad. HILAIRE, *à ſon époux.*

Ménagez du moins vos termes en préſence de ſa fille infortunée, & ne l'obligez pas à condamner ſon pere... Eh ! s'il faut le dire, nous ſommes tous aſſez à plaindre, ſans aggraver encore nos malheurs par le ſentiment pénible de la haine. Cette funeſte guerre, qui, depuis ſi long-temps, arme les François, fait plus que répandre le ſang ; elle diviſe ceux qui s'aimoient, ceux qui vivoient

ſous le même toît dans une tranquille union... Tandis que le carnage enſanglante les remparts de la ville, on ſe diſpute avec acharnement dans l'intérieur des maiſons. Et que produiſent ces inimitiés particulieres? De nouvelles atrocités... Si Henri a des droits à la couronne, pourquoi les lui ravir, ſous prétexte de l'éclairer? Qu'on ſoit juſte d'abord à ſon égard; il le ſera ſans doute envers Rome & l'Egliſe. On tourne le fer contre lui, & l'on voudroit qu'il ſe laiſſât percer le flanc! Au-lieu de couvrir la face du Royaume de tant de meurtres, n'eût-il pas mieux valu le laiſſer régner?... Vous frémiſſez, mon cher époux?

HILAIRE pere.

Oui, je frémis de vos paroles inconſidérées... Ce n'eſt pas d'aujourd'hui...

Mad. HILAIRE.

Je puis me tromper; mais quoi, après tout, au milieu de ces diſſentions éternelles, Dieu eſt-il plus adoré, la Religion mieux ſervie, la charité plus obſervée? Allez, il faut que cette guerre ſoit impie, puiſque le Ciel nous en punit ſi cruellement. Malheur à qui a pu l'entreprendre! malheur à qui la continue! malheur à qui...

HILAIRE fils, *arrêtant ſa mere.*

Au nom de la tendreſſe que vous avez pour moi, ma mere, laiſſez là ces diſputes interminables, & ne les renouvellez pas. Vous le ſavez, elles irritent mon pere & ne le changent point. On ne les entend jamais ſans de nouveaux ſujets de douleur & de larmes... N'avons-nous pas aſſez de ſoupirs à donner à notre fatale ſituation, ſans agiter encore ces triſtes querelles? Conſervons l'amitié, la paix, la concorde, puiſque tout le reſte nous eſt ravi... Nous diſputons! & la famine nous dévore; nous diſputons! & nous oublions les

moyens de subsister. Ici je ne fais que languir; ne me retenez plus...

HILAIRE pere.

Et les périls qui vont t'environner....

HILAIRE fils.

Attendrons-nous ici une mort affreuse & lente? Voici le moment de tout hasarder.

HILAIRE pere.

Nous ne nous quitterons point.

Mlle. LANCY, *les arrêtant.*

Ah! gardez-vous de sortir. Tous ceux qui errent dans les rues, portent la rage dans le regard comme dans le cœur; on prodigue l'or, sans pouvoir rencontrer le plus grossier aliment. On n'entend que les cris d'une foule féroce qui se dispute la chair des animaux immondes. On les dévore sans horreur; & je n'ai entendu, en traversant la ville, que des plaintes lugubres qui perçoient à travers les murailles.

Mad. HILAIRE, *à son époux & à son fils.*

Songez sur-tout qu'il est défendu, sous peine de la vie, de gémir de la mortalité, ou de parler de paix. Quiconque ne proféreroit que ces mots, *il faut se rendre*, seroit saisi sur le champ & précipité à l'instant même au fond de la riviere.... (1) Tremblez de dire un seul mot sur les calamités publiques.

Mlle. LANCY.

Cela est bien vrai.... Des soldats de la ligue courent en troupes menaçantes, écartent tout ce qui

---

(1) Il y avoit des arrêts qui défendoient, *sous peine de la vie*, de parler de paix. On occupoit le peuple de sermons, de processions, de saluts; les Parisiens souffroient une espece de mort lente, & les maisons des *Jésuites* & des *Capucins* regorgeoient de bled.

s'aſſemble, & le mouſquet repouſſe dans l'enceinte des maiſons les malheureux, pâles & défigurés, qui implorent quelque ſecours. Chacun eſt barricadé; il n'y a d'ouvert que les temples, où les ſermons des Miniſtres des autels promettent la manne du Ciel à ceux qui ſoupirent après du pain.

HILAIRE pere.

Les chants conſolateurs de l'Égliſe, en dérobant aux vrais fideles l'image des maux préſents qui ne doivent être que paſſagers, affermiſſent la foi, ſoutiennent le courage, préſervent nos autels; & Dieu qui voit notre conſtance, fera que d'un moment à l'autre la ville ſera miraculeuſement délivrée.... Oui, la manne tombera plutôt que....

HILAIRE fils.

Cet eſpoir trompa long-temps notre profonde miſere; & la famine, malgré l'attente des plus prochains ſecours, n'en marche pas moins tête levée dans cette Capitale, & moiſſonne ſous nos yeux....

HILAIRE pere, *l'interrompant.*

Va, mon cher fils, crois-moi, c'eſt en redoublant la ferveur des prieres, c'eſt en les uniſſant en chœur dans les proceſſions publiques, que les vœux d'un peuple entier monteront juſqu'au Ciel, & lui feront une ſainte violence.

HILAIRE fils.

Et moi, oſerai-je expoſer ma penſée? Ces proceſſions religieuſes & militaires, où le crucifix & les bannieres ſont mêlés aux arquebuſes & aux hallebardes, où les ſabres & les ſurplis ſe touchent, où les habits pontificaux ſont ſurchargés de cuiraſſes, où le ſommet des mîtres marche de niveau avec la pointe des mouſquets, où enfin le plain-chant des pſeaumes eſt accompagné par de bruſques & fréquentes décharges qui expoſent la vie

des ſpectateurs; toutes ces pieuſes & nouvelles cérémonies ſont faites ſans doute pour exalter l'imagination du peuple: mais je crains qu'elles n'y ayent déja produit une impreſſion trop profonde, propre à le rendre opiniâtre, &, pour tout dire, amoureux de ſes malheurs.

HILAIRE pere.

Ils vont finir, mon fils, ſi le peuple acheve conſtamment ce qu'il a commencé pour l'intérêt de l'Egliſe & de l'Etat.

HILAIRE fils.

Ils vont finir, dites-vous? Et les aſſiégeants, toujours maîtres des environs, ne ſont pas repouſſés, & l'échelle du vainqueur eſt encore aux pieds de nos murailles. On ne peut s'échapper dans la campagne, ni faire entrer des proviſions dans la ville. La contagion menace de mêler bientôt ſes horreurs à celles de la famine... Ah! mon pere, votre œil ſe courrouce & s'enflamme.... Je n'en dirai pas davantage....

HILAIRE pere.

Tu feras bien, mon fils: car tes diſcours m'affligent; & la famine qui tue les corps, me paroît cent fois moins hideuſe que l'héréſie qui tue les ames. Ces calamité, te dis-je, ſeront paſſageres; & notre ſainte Religion attaquée, mais triomphante, comme l'ont prédit les Prophetes, ſera raffermie ſur de nouveaux fondements.

HILAIRE fils.

Adieu, ma mere, c'eſt votre ſubſiſtance que nous allons chercher.

Mad. HILAIRE.

Que la prudence vous guide; ne vous écarrez pas trop au loin, & craignez de tomber dans les corps-de-gardes avancés.

HILAIRE pere.

Nous ne tenterons point d'aller jusques-là.

HILAIRE fils, *à Mlle. Lancy.*

Adieu, chere Lancy. Quel temps pour s'aimer! Que sont devenus les jours où nos peres, alors amis, nous destinoient l'un à l'autre! La guerre civile a tout détruit... Heureux ceux qui ne sont plus!... J'avançois avec tant de joie dans la carriere de la vie; je touchois au terme desiré... Mais la guerre, la famine, tous les fléaux réunis, n'ont pu dessécher ni tarir au fond de mon cœur le sentiment inaltérable qui y est caché. (*Avec attendrissement.*) Adieu, Lancy. (*On entend un certain bruit*)

Mad. HILAIRE.

Arrêtez... on vient... ils sont plusieurs... prêtons l'oreille.

HILAIRE pere, *avec exclamation.*

Ah, bénis soient les Ministres du Seigneur!.... Quoi! tu ne reconnois pas leurs voix?... Eh! ce sont nos défenseurs, nos amis, nos consolateurs... C'est le Ciel qui les envoye. Je ne sors qu'après les avoir entendus... Reste, mon fils, reste... Ils nous apportent sans doute d'heureuses nouvelles; car ils ne viennent jamais ici sans nous prêter le courage & les lumieres qui les animent & les guident.

Mad. HILAIRE.

Oui, toujours des espérances, & rien de plus... Que vont-ils aujourd'hui nous annoncer?

(*Hilaire pere va leur ouvrir la porte, les reçoit & les salue affectueusement.*)



SCENE IV.

Les Acteurs précédents, VARADE, GUINCESTRE, AUBRY.

GUINCESTRE, *entrant sur la scene.*

SALUT au bon fidele Hilaire, vrai Catholique, zélé pour la Religion, charitable ennemi des huguenots, & que le Ciel, conséquemment, ne laissera point ici-bas, sans ouvrir sur lui les trésors infinis de ses miséricordes.

VARADE.

Mais, quoi ! vous semblez tous bien émus. Pourquoi vos visages sont-ils altérés à ce point ?... Qu'avez-vous donc ?

AUBRY.

Vous étiez tous deux prêts à sortir ; c'étoit sans doute pour aller dans les temples, invoquer la foudre sur la tête du relaps hérétique... Allez, mes amis, le tonnerre ne tardera pas à tomber sur lui.

HILAIRE pere.

Le besoin nous tourmente ; notre famille est nombreuse, notre domestique nous manque, & j'allois, avec mon fils, chercher les moyens de trouver quelque nourriture, afin de ne pas voir quelqu'un des nôtres augmenter demain la foule des moribonds ou celle des morts.

AUBRY.

Quant à ceux qui meurent, mes bons amis, il ne faut pas les pleurer : félicitez-les plutôt de leur heureuse fin. Leurs ames s'envolent droit au Ciel, puisqu'ils expirent dans les bienheureux sentiments

de la bonne cauſe... Vous pouvez ſortir ; mais n'affichez point de regrets ſur tout ce qui s'eſt paſſé : tous ces événements étoient arrêtés dans les décrets de la Providence, & doivent tourner au profit de la Religion.

GUINCESTRE, *du ton d'un inſpiré.*

Il vaut mieux cent fois mourir en martyr, que de vivre en hommes tiedes. Ce ſiege ſera une choſe mémorable dans les faſtes de l'Egliſe. Louange éternelle à tous les fideles qui ont eu la foi & la conſtance ! Ils ſeront tous comptés parmi les Saints du martyrologe, ces héroïques défenſeurs de la Catholicité !

VARADE.

O mes enfants ! quelle gloire pour l'Egliſe, de triompher d'un hérétique comme Henri ! Nous aurons bientôt un Roi Catholique ; & ſavez-vous que notre ſalut éternel dépendoit de notre réſiſtance ? Tout le Royaume étoit excommunié, s'il eût ſouffert à ſa tête le Navarrois ; mais le ſaint Pere porte la France dans ſon ſein, & du milieu de Rome il a veillé à la ſauver du plus épouvantable, du plus affreux déſaſtre, du danger d'être Proteſtante... Qu'il ſera beau, dans quelques jours, d'avoir réſiſté à l'ennemi de nos autels, & d'avoir ſauvé la Foi des vrais croyants !

HILAIRE pere, *à ſa famille..*

Oh, que j'ai de joie à les entendre ! Comme ils rempliſſent mon ame de conſolations pures, de force & d'eſpérance ! Oui, l'Egliſe triomphera, & nous avec elle.

Mad. HILAIRE.

Mais, Meſſieurs, arriveront-ils enfin ces ſecours déſirés, & ſi long-temps attendus ?... Pendant ce temps, les Royaliſtes ſont toujours les maîtres ; ils ſont dans l'abondance, & nous gémiſſons dans

la

la famine. Le Légat, le Duc de Mayenne, les Seize, les Prédicateurs, du haut de leurs chaires, nous promettent conſtamment des merveilles; & rien n'avance, que la douleur & la mortalité. Il faut que vous ſoyez les premiers abuſés; car chaque fois que vous venez nous viſiter, vous nous apportez des nouvelles que vous croyez vraies; & non-ſeulement elles ne ſe vérifient point, mais c'eſt toujours le contraire qui arrive, & qui trompe notre mutuelle attente.

VARADE.

L'armée qui vient délivrer la ville, marche à grands pas; on l'apperçoit déja, quoique dans le lointain, du haut des tours. On voit briller des lances.... C'en eſt fait, le bled, la farine, les tonneaux de vin, les vivres de toute eſpece vont entrer à grands flots par les portes, avec la foule victorieuſe des ſoldats. Vous ſerez bien récompenſés de votre conſtance; car le pain & la viande ſeront pour rien. Alors on ne verra de tous côtés que fêtes, plaiſirs, divertiſſements, où l'on ſe réjouira (en honnêtes Chrétiens s'entend). Après demain, toute la ville ſera illuminée, & l'on chantera, en actions de graces, un beau *Te Deum* dans l'Egliſe Cathédrale... Sur ma parole, je vous y ferai bien placer... Le ſoir, double rang de lampions ſur vos fenêtres.

Mad. HILAIRE.

Nous avions déja loué des fenêtres pour voir paſſer le Roi priſonnier, lorſque Mayenne écrivoit à Paris qu'il le tenoit (1), & qu'il ne pouvoit lui échapper qu'en ſautant dans la mer.

---

(1) C'eſt un trait hiſtorique.

AUBRY.

Plût à Dieu qu'il se fût noyé alors! Mais si la foudre ne l'écrase, il sera errant dans le monde, le front marqué du sceau de la réprobation... Encore un peu de courage, & nous touchons à la fin de tout ceci. On a un peu souffert, d'accord; cinquante ou soixante mille hommes sont morts de faim : mais présentement ils tiennent au Ciel pour récompense, la palme glorieuse du martyre, & je regarde comme les plus infortunés ceux qui restent sur terre; car ils n'ont pas, comme eux, l'assurance de la béatitude éternelle.

Mad. HILAIRE.

Ah! Messieurs, je ne dispute point contre vous; mais si l'on avoit pu concilier avec l'intérêt de la foi l'intérêt d'une ville aussi grande, aussi peuplée, éviter de tels désastres, si longs, si terribles, si désolants... Femmes, enfants, vieillards, tous innocents, hélas! ont succombé dans les souffrances!

HILAIRE pere, *bas à sa femme.*

Paix, mon épouse, paix. Vous attirerez sur votre tête l'anathème de l'Eglise & le courroux du Ciel. Il ne nous a préservés jusqu'ici que parce que nous nous sommes montrés soumis & résignés.... Prenez patience.

AUBRY.

Mais nous souffrons comme vous, Madame, & plus encore, j'ose le dire; car, exténués de fatigues & de courses, nous allons porter en tous lieux des consolations à nos freres. Il n'y a que le zele pour la Religion, qui nous prête des forces miraculeuses, & qui nous fasse oublier nos propres besoins. Nous montrons la sérénité de l'ame dans les moments les plus pénibles : & pourquoi? Parce que nous regardons toujours le ciel, & non la terre.

GUINCESTRE.

Allez, l'Ange exterminateur defcendra du haut du ciel avec fon glaive enflammé, plutôt que de laiffer vivre Henri fur le trône de France... je vous l'affure, au nom de Dieu même.

HILAIRE fils, *d'un ton ferme.*

Meffieurs, les plus magnifiques paroles ne nourriffent point; & fi vous n'avez encore pour fecours que de trompeufes efpérances à diftribuer, je crains bien que l'aveugle défefpoir ne s'empare d'un peuple affamé, & qu'il ne fe porte au malheur de reconnoître un Roi Proteftant qui lui donnera du pain.

VARADE, *d'un ton de voix adouci.*

Ecoutez, jeune homme : il vous faudroit plus de réfignation à la volonté célefte; mais puifque le befoin vous domine, & que Dieu, à ce que je vois, ne vous a pas accordé le courage dont il gratifie fes élus chéris, nous aiderons à votre foibleffe... Suivez-moi en fecret, à condition toutefois que vous maudirez de tout votre cœur le Navarrois, que vous le haïrez, comme vous le devez. Je vais vous faire donner d'une certaine nourriture de mon invention, laquelle, une fois prife, foutient fon homme pour trois jours au moins... C'eft de mon invention, vous dis-je...

HILAIRE fils, *avec un cri de joie.*

Eft-il poffible! Vous nous donneriez de quoi nous nourrir?

GUINCESTRE, *avec une certaine dignité.*

Oui, ayez toujours confiance en nous, & ne murmurez point mal-à-propos. Sans votre grande jeuneffe... Mais nous vous pardonnons... Vous pouvez même aller tous de ce pas avec lui, en prenant la précaution de le fuivre de loin, afin de ne point faire de jaloux. Chacun de vous ob-

tiendra ſa portion ; vous en rapporterez même au logis ; & comme la nature humaine eſt fragile, vous vous trouverez ainſi en état d'attendre le grand jour qui ne tardera pas à luire.

Mad. HILAIRE, *s'inclinant.*

Mille actions de graces vous ſoient rendues, généreux bienfaiteurs ! Nous ſommes prêts à vous ſuivre... J'en rapporterai pour ſa mere ; elle a quatre-vingts ans paſſés, Meſſieurs... Elle vient de s'aſſoupir un peu... Je ne craindrai plus ſon réveil !... J'aurai quelque choſe à lui offrir. C'eſt un grand miracle que le Ciel a accompli ſur elle, en nous la conſervant juſqu'à ce jour.

HILAIRE pere, *à ſa famille.*

Vous le voyez, mes enfants, vous le voyez, le Ciel n'abandonne jamais ceux qui eſperent en lui... Vous avez blaſphémé bien à tort ; je vous reprenois à juſte titre. Ah ! croyez-en toujours les Miniſtres infaillibles de l'Egliſe.

HILAIRE fils, *aux trois Prêtres.*

Pardonnez à nos plaintes indiſcretes, à nos murmures... La douleur m'égaroit.

Mlle. LANCY.

Ah ! ſi ce ſecours étoit arrivé hier ſeulement, ma pauvre tante... Ah, Dieu ! j'aurois pu la retirer des bras de la mort... Elle eſt morte, Meſſieurs, en louant votre zele, en vous béniſſant, en priant Dieu pour le ſalut de cette ville qu'elle attendoit de vos prieres efficaces.

AUBRY, *du ton d'un inſpiré.*

Vous voyez que les paroles des mourants ſont éclairées du jour nouveau dans lequel ils vont entrer. La Religion a ſoulevé à ſes yeux le voile de l'avenir ; elle a vu le triomphe prochain de l'Egliſe ; les frémiſſements de l'enfer ne prévaudront point contre ſa baſe inébranlable. Allez... con-

duiſez-les, diſcret Varade; nous vous attendrons où vous ſavez. Le ſcientifique Guinceſtre va reſter avec moi. Nous avons quelques diſpoſitions à prendre pour la fête ſolemnelle qui ſe célébrera. Je veux qu'on s'en ſouvienne long-temps, & que les yeux de tous les fideles ſoient éblouis de ſa pompe & de ſa magnificence.

(*Mlle. Lancy ſe joint à Madame Hilaire qui marche en lui donnant le bras. Hilaire fils prend la main de ſon pere, & ils ſuivent, avec une eſpece de tranſport de joie, Varade qui ſort le premier.*)

SCENE V.

GUINCESTRE, AUBRY.

(*Vers le commencement de cette Scene, on voit Madame Hilaire, la grand'mere, qui, du fond de la chambre, s'avance à pas lents à la porte entr'ouverte, le dos courbé & appuyée ſur une canne. Elle s'arrête, en prêtant l'oreille aux diſcours des deux Curés Ligueurs, qui ne l'apperçoivent point. Cette femme, qui eſt âgée, doit avoir l'air reſpectable.*)

AUBRY, *après un ſilence.*

SAVEZ-VOUS qu'on a aſſez de peine à leur perſuader de ſe laiſſer mourir de faim?

GUINCESTRE.

Le zele s'eſt étrangement refroidi depuis le jour de la Saint-Barthelemi. C'étoit là le bon temps.

AUBRY.

Oui ; l'on faifoit alors du peuple tout ce qu'on vouloit.

GUINCESTRE.

Aujourd'hui l'on rencontre des raifonneurs ; mais en allant ainfi de maifons en maifons ranimer le courage des patients, nous renverferons infailliblement les projets de Henri. La ville, vous le voyez, fe foutient, & bien contre fon attente. Il fe verra forcé de lever le fiege, & nous ferons délivrés à jamais de lui & de fa race.

AUBRY.

Ce diable d'homme-là a de la vigueur au moins. Sa tête reffemble à fon bras. Comme il a ripofté à Sixte-Quint ! Comme il s'eft battu à Arques ! Comme il a négocié à Rome ! Habile dans fes marches, après avoir commandé en Capitaine, il fe bat en foldat. Nous pouvons bien le rendre odieux, mais non méprifable. Ce n'eft point là un Henri III. Entre nous, nous ferions-nous jamais imaginé, au commencement de cette guerre, qu'il en feroit venu tout feul au point où il en eft ?

GUINCESTRE.

Non, par ma foi. De fon côté, il fait faire auffi des miracles ; mais c'eft avec l'épée... Il eft vrai que, pour être aux portes de la Capitale, il n'eft pas encore dedans. Notre parti eft bien plus fort qu'il ne penfe. Nous lui avons affocié toute la populace. Fiere de cet honneur, elle y répond en mourant de bonne grace. Le feu du fanatifme, échappé de l'encenfoir, brûle mieux que jamais. C'eft un vrai plaifir que d'attifer fes flammes, que d'être témoin de leurs rapides progrès : tant que les efprits feront emflammés à ce point, nous n'aurons rien à craindre. Que revient-il à Henri d'être

victorieux, lorſque l'opinion publique eſt ſoulevée contre lui? C'eſt un homme qui s'épuiſe par ſes efforts même, & qui finira par tomber ſur ſes trophées.

AUBRY.

Mais il viſe à ſe faire aimer, parce qu'il ſent bien que la force d'un Monarque eſt nulle tant qu'elle n'eſt pas dans le cœur de ſon peuple. Comment lui enlever ce pouvoir qu'il ſe ménage? car enfin de jour en jour (ne nous le diſſimulons pas,) il devient cher à pluſieurs.

GUINCESTRE.

Il faut renouveller l'accuſation qui nous a ſervi à anéantir ſes qualités héroïques.

AUBRY.

Nous avons les inſinuations des confeſſionnaux ... (1).

GUINCESTRE.

C'eſt là qu'il faut le peindre comme un homme qui détruiroit la derniere meſſe dans Paris, s'il montoit une fois ſur le trône.

AUBRY.

Bien dit... Mais avouez que c'eſt un bon peuple, un peuple bénin, que celui qui ne craint rien tant au monde que de n'avoir plus de meſſes. Préférer la famine à cette privation, & repouſſer des victoires avec un tel prétexte, eſt un prodige non moins étonnant.... Ce qui doit nous inquiéter le plus, c'eſt cette prétendue abjuration de Saint-Denis.

---

(1) Les Confeſſeurs exigeoient des pénitents, qu'ils regardaſſent le décret de la Sorbonne, qui excluoit Henri du trône, comme *un oracle du Saint-Eſprit*, & qu'ils euſſent à s'y conformer *aux dépens de leur vie.*

GUINCESTRE.

Voilà le coup que nous redoutions. Il a été fort habile; mais nous avons de quoi parer à ce tour d'adresse. En présentant cette conversion comme fausse & dissimulée, en la dénonçant comme une nouvelle hypocrisie, un mensonge public fait au Ciel & à la terre, un piege politique pour établir plus sûrement le Protestantisme en France, nous l'arrêterons sur les degrés du trône...

AUBRY.

Mais il faut persuader cela, & tout le monde n'a pas la même chaleur pour nous croire.

GUINCESTRE.

Tu sais que l'on est toujours éloquent pour la multitude, lorsque l'on crie hautement au nom de Dieu & de la Religion; le peuple s'émeut alors comme par enchantement; il ne faut pas d'autre argument que celui-ci: *Le Pape ne reçoit point cette abjuration.* Alors le glaive que Henri tient dans les combats, se brisera contre le glaive de la parole que nous armons du haut des chaires. Les esprits seront terrassés. Dociles à nos impressions, ils n'agiront plus que conformément à nos volontés. Après tout ce qui s'est fait, on peut tout se promettre. Nous dicterons à l'impétueux *Boucher* le texte de quelques sermons. Avec une octave, il fera perdre à Henri le fruit de deux batailles. Il a embrasé les cerveaux à St. Méry; & en sortant de-là, le peuple va quelquefois plus loin qu'on n'auroit su le prévoir... Tout autres que nous seroient épouvantés de tels succès.

AUBRY.

Comme nous nous réjouirons, quand une fois la sainte Ligue aura chassé les Bourbons! Rome nous devra beaucoup, & s'acquittera magnifiquement selon le profit que nous lui aurons fait fai-

re... (1) Aldobrandin n'eſt pas ſi ruſé que Sixte-Quint, & conſentira de bonne grace à partager. Landriano m'a promis pour ma part une place éminente...

GUINCESTRE.

Mon cher Aubry, ſans l'eſpoir d'une fortune élevée & qui nous faſſe dominer le vulgaire, qu'aurions-nous beſoin de nous intéreſſer à ce grand changement? & que nous importeroit au fond, que tel ou tel homme vînt à remplir le trône? Tous les chefs de la Ligue marchent à des intérêts particuliers, & les noms de *patrie & de Religion* ne ſont plus que pour les eſprits crédules du peuple. C'eſt un beau morceau à vendre ou à démembrer, que la Couronne de France. Qu'en penſez-vous?

AUBRY.

Une auſſi belle opération ne s'offre pas toujours.

GUINCESTRE.

Mettre le trône en quatre, fruſtrer Henri de ſon Royaume, ſe partager ſes belles Provinces, s'enrichir de ſes dépouilles, & les diſtribuer en différents lots; les circonſtances ne ſont-elles pas favorables? Ceux qui veulent en profiter, le ſentent bien; & ſans l'imprudente diviſion ſurvenue entr'eux, le partage ſeroit conſommé il y a long-temps.

AUBRY.

C'étoit la ſeule choſe qui pût leur nuire. Ils auroient dû ſe hâter.

---

(1) C'eſt ce même Aubry qui, après la mort de Sixte-Quint, dit publiquement en chaire : *Dieu nous a délivrés d'un méchant Pape; s'il eût vécu plus long-temps, il eût fallu prêcher dans Paris contre le Souverain Pontife.* C'eſt que le Pontife, ſur la fin de ſes jours, avoit refuſé de ſecourir la Ligue.

GUINCESTRE.

Ils n'ont été politiques qu'à demi... Mais tout n'est pas déſeſpéré, s'ils perſiſtent.

AUBRY.

Pour moi, je ne reviens point de ce peuple, qui, dans la diſette, chante des pſeaumes de toutes ſes forces; qui, périſſant d'inanition, vole entendre des ſermons, ranime une voix éteinte pour crier *à l'hérétique* ; qui, dans l'intérieur de ſes maiſons, ſe diſpute avec emportement, l'un pour le Légat, l'autre pour Guiſe; celui-ci pour Mayenne... Il y va de bien bonne foi : & comment eſt-il dupe à ce point?...

GUINCESTRE.

Quand on a bien préparé la machine qui doit monter les cerveaux, ils ſont diſpoſés à l'enthouſiaſme, & l'on doit calculer alors l'extraordinaire & le merveilleux, comme les choſes naturelles & poſſibles. D'ailleurs, ce peuple éternellement étranger à ſes vrais intérêts, ſemble né pour être aſſervi; tant il s'y prête avec facilité. C'eſt un immenſe troupeau, que chacun ſe diſpute pour le tondre à ſon gré; il s'abandonne bénignement aux ciſeaux; ſa toiſon le ſurcharge, & qui l'en débarraſſe eſt toujours bien venu...

AUBRY.

Il eſt vrai qu'il ne connoît guere que la mutinerie, & qu'il a un goût décidé pour la ſuperſtition...

GUINCESTRE.

C'eſt là ce qui l'enchaîne au ſol qu'il broute innocemment. Ayons ſoin de l'entretenir dans ſon imbécillité native. Etouffons l'aurore d'une raiſon qui voudroit percer par intervalles. Qu'il ne penſe jamais que d'après nous. En fondant notre autorité ſur ſon imagination ardente & foible, craintive &

crédule, notre pouvoir régira ſes eſprits, & notre autorité s'élevera ſans peine au-deſſus du pouvoir des Rois...

AUBRY.

Toute ma crainte eſt, qu'enfin ce peuple n'ouvre les yeux; il ne faudroit qu'une lueur rapide & fatale, pour lui faire appercevoir ce tas de menſonges que nous avons fabriqués... S'il alloit raiſonner, que deviendrions-nous?

GUINCESTRE.

Ta crainte eſt juſtement fondée. Il eſt une invention récente, que j'ai toujours jugée très-dangereuſe, & dont les conſéquences n'ont pas encore été apperçues par nos ſublimes Sages.

AUBRY.

Quel eſt cet objet nouveau, deſtructeur de notre antique & formidable pouvoir? Je cherche & n'apperçois pas...

GUINCESTRE.

L'imprimerie... Y êtes-vous?

AUBRY.

Il eſt vrai.

GUINCESTRE.

Je l'ai prédit... cette découverte nous portera malheur. Elle a commencé par nous être utile; elle finira par nous faire ſauter. Tous ces imprimés, forgés par des plumes vénales que nous lâchons contre Henri & ſa ſecte, pourront un jour être anéantis par d'autres à ſa louange, & qui n'étant pas payés, feront bien meilleurs. Il n'y a plus d'actions ſecretes devant cette langue rapide, univerſelle, indeſtructible.... Songez à la ſatyre Ménippée; ſi cela étoit lu, ſi cela étoit entendu généralement...

AUBRY.

La frayeur me ſaiſit... Heureuſement que ſur

mille, il n'y en a qu'un toút au plus qui ſache lire : mais n'importe ; dès ce moment, je vais publier que la lecture conduit néceſſairement à l'héréſie, à l'incrédulité, à la révolte, à tous les crimes....

GUINCESTRE.

J'ai toujours conſeillé de mettre les plus dures entraves aux progrès de l'imprimerie, de renoncer même aux avantages paſſagers qu'elle pouvoit procurer, afin de détourner l'attention de ſes prodigieux effets ; car on pourroit, en donnant une certaine direction aux eſprits, les mener au point diamétralement oppoſé où nous voulons les conduire. Si cette force immenſe eſt une fois tournée contre nous, il ne ſera plus en notre pouvoir de l'arrêter ; elle diſperſera nos opinions, comme un vent impétueux diſſipe un monceau de paille légere.

AUBRY.

Si jamais, comme je l'eſpere, je monte à certaine place, je ne ſerai content que lorſque j'aurai aboli la derniere preſſe...

GUINCESTRE.

Tant que j'en verrai une dans l'Europe, je frémirai dans la crainte que la raiſon humaine ne rallume ſubitement ſon flambeau.

AUBRY.

On ne ſonge point aſſez à ce que vous venez de dire, & il faudroit à nos chefs la ſupériorité de votre coup d'œil.

GUINCESTRE.

N'augmentons point cependant nos allarmes. Ce n'eſt, pour le moment actuel, qu'un danger imaginaire. L'état où la France eſt réduite, ne laiſſe rien à craindre de ſitôt. Elle eſt trop malade pour vouloir faire l'eſprit fort. Le petit peuple ſur-

tout ne s'en relevera de long-temps. Il eſt tellement impregné d'une ſalutaire & profonde ignorance, que, dans mille ans d'ici, la chaîne des préjugés dont il eſt garotté ne ſera point encore uſée, & qu'il la traînera à demi-rompue, en baiſant ſes débris, & en regrettant qu'elle ne ſoit pas entiere.

AUBRY.

Gardons toujours la même marche. Tant que nous ſaurons étudier & conduire les caracteres ſelon les rangs, & déguiſer les vrais motifs qui nous font agir, nous retarderons la funeſte époque.

GUINCESTRE.

Conſolons les uns par l'eſpoir de la couronne du martyre; effrayons les autres avec les mots d'anathême & de Rome. Aux moins aveugles, promettons des places qui flattent leur ambition (1); & quant à cette tourbe inſenſible, ſur laquelle il y a peu de priſe, faiſons-lui ſentir le fouet de la terreur, en la précipitant indifféremment dans les cachots ou dans la mort.

AUBRY.

Tu n'excelles pas mal dans ton rôle, toi, & tu poſſedes au ſuprême degré l'art de te contrefaire.

GUINCESTRE.

Et toi, ton maſque eſt excellent! Selon ceux à qui tu parles, on voit ton viſage abſolument changer. Tantôt ta voix eſt menaçante, ton œil enflammé,

---

(1) Les Moines & les Prêtres régnoient non-ſeulement ſur le peuple, mais ſur la nation; & ce qui le prouve, c'eſt que le Duc de Parme, ce grand Général, voulut mourir en *habit de Capucin*, & ordonna qu'on mît l'inſcription ſuivante ſur ſon tombeau:

Hic jacet Frater Alexander Farneſius, Capucinus.

ton geſte roide & dur; tantôt ton regard eſt doux, ta parole humble, careſſante, ton front charitablement baiſſé; & lorſque dans ces temps-ci tu contrefais l'air famélique, exténué, mourant, on diroit que tu vas rendre l'ame, ſur-tout lorſque tu prends la quinte de ta petite toux ſeche...

AUBRY, *prenant l'air en queſtion & touſſant.*

Comme cela, n'eſt-il pas vrai?

GUINCESTRE.

Admirable! en vérité, admirable!... Tu ne te vois pas toi-même... Je te le répete, tu ne ſais pas à quel point tu excelles...

AUBRY, *avec emphaſe.*

Parler au peuple, eſt une ſorte d'éloquence que les plus grands Clercs de ce monde ne connoiſſent pas toujours, & à laquelle ils ſont bien inhabiles, quand les circonſtances les y forcent. Ils n'ont pas la langue qu'il faut alors; car cette langue-là ne s'apprend point dans le cabinet.

GUINCESTRE.

Il n'y a rien de plus plaiſant que de te voir, après t'être bien raſſaſié avec nos proviſions cachées; de te voir, dis-je, prendre tout de ſuite, en ſortant, un viſage ſi alongé, que l'on diroit que tu vas tomber au bout de la rue. Comment fais-tu pour figurer ſi bien tes jambes chancelantes, pour être à la fois ſi pâle & ſi bien portant?

AUBRY, *ſe détournant, apperçoit la mere Hilaire qui étoit reſtée debout à les entendre. Son front eſt indigné; elle eſt appuyée ſur ſa canne. D'un ton embarraſſé & ſourd.*)

Paix, paix, paix! Une femme eſt là qui nous écoute.

GUINCESTRE, *tournant la tête & fronçant myſtérieuſement les ſourcils.*

Elle nous auroit entendus?

AUBRY.

Mais il y a toute apparence.

Mad. HILAIRE grand'-mere, *avec la plus grande indignation.*

Oui, je vous ai entendus, miférables que vous êtes, & je viens d'apprendre à vous connoître. Je vois en vous les fléaux de ma trifte patrie. Allez, il y a long-temps que je foupçonnois confufément les horribles intrigues que votre bouche a dévoilées. J'ai vu naître la Ligue. J'ai vieilli au milieu des défaftres qu'elle a enfantés. Que ceux qui font encore aveugles, n'ont-ils affifté, comme moi, à l'entretien qui vient de démafquer vos ames infernales!

GUINCESTRE.

Bonne femme... prenez garde à ce que vous dites... Bonne femme, fi l'on n'avoit pitié de votre âge...

AUBRY.

Vous oubliez qu'on pourroit vous punir fur la place...

Mad. HILAIRE grand'-mere.

Me punir? Lâches que vous êtes, me punir !... Qui de vous aura le courage de me délivrer des courts moments qui me reftent à vivre?.. Auteurs de la mifere publique, quels maux particuliers vous refte-il encore à faire? La mort eft le feul bienfait qui parte de vos mains, & vous ne l'accordez qu'avec une cruauté lente... Ofez frapper du dernier coup la femme infortunée que vous faites mourir depuis fi long-temps. J'ai perdu cinq enfants dans ces malheureufes guerres que votre génie hypocrite a allumées. Un feul me reftoit, hélas! & je ne le vois plus, ni lui, ni fa femme, ni fon fils... Me voilà près de mes bourreaux. Un crime de plus ne doit pas les intimider. Ils ont

appris à aſſaſſiner les miens : qu'ils m'aſſaſſinent à mon tour. Mon plus grand ſupplice feroit d'enviſager plus long-temps les monſtres qui ont déſolé mon pays, les monſtres ſortis du gouffre des enfers ; & quand, hélas ! ô mon Dieu ! y rentreront-ils pour ne plus perſécuter les humains?

AUBRY, *la menaçant.*

Si je m'en croyois...

GUINCESTRE, *le retenant.*

Retirons-nous... Laiſſons cette vieille femme à elle-même. Que peut-elle avec ſa voix caſſée, expirante?.. Dans une heure, elle ne ſera plus.

AUBRY, *lui jettant un regard furieux.*

Puiſſe-t-elle à l'inſtant même expirer !...

GUINCESTRE, *à la porte.*

Si toutefois elle ne mouroit pas dans le jour... Je m'entends. Viens, Aubry, viens... Sortons.

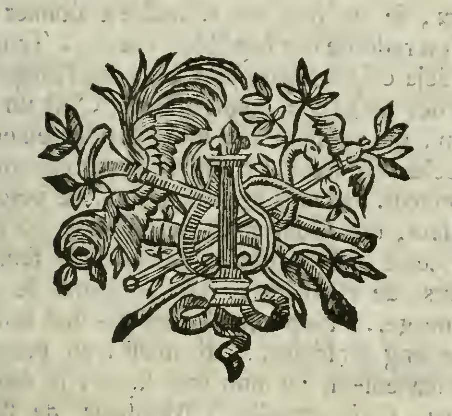
SCENE VI.

Mad. HILAIRE grand-mere, *ſeule.*

O MON Dieu! ayez pitié de la France! En quelles mains je la laiſſe en mourant! L'étranger, le citoyen, c'eſt à qui déchirera ſes entrailles ! Pauvres François, comme vous avez été les victimes de votre crédulité ! Vous étiez faits pour être heureux ; & vous livrant à une folle ſuperſtition, vous n'avez ſu ni reconnoître les impoſteurs, ni repouſſer vos tyrans... Voici la quatre-vingt-troiſieme année que je ſupporte la vie. O mon Dieu ! les quinze dernieres me ſont devenues les plus ameres, par les horreurs que j'ai vu commettre en votre ſaint nom. Les crimes de l'hypocriſie ont aſſez fatigué

fatigué mes yeux; ils ne demandent plus qu'à ſe fermer... Je mange le pain des jeunes & des forts; le pain de mes enfants, moi, rebut inutile & fardeau ſur la terre... Je demande d'aller à vous, ô mon Dieu! Que votre volonté ſoit faite; mais envoyez-moi la mort, la mort, la mort, ô mon Dieu, la mort! C'eſt la grace que j'implore de votre miſéricorde, & je vais l'attendre avec confiance aux pieds de cette croix, où chaque jour de ma vie je vous ai offert l'hommage de mon amour.

(Elle ſort à pas lents, & paſſe dans la chambre voiſine, d'où elle eſt ſortie.)



ACTE II.

Le Théâtre représente le Camp de Henri. Le Roi est dans une tente plus élevée que celles qui sont autour. Des soldats montent la garde aux environs.

SCENE PREMIERE.

HENRI *seul, dans sa tente.*

NON, je ne puis me résoudre à donner l'assaut. J'en redoute les horribles suites... Trop de sang a déja coulé. Épargnons ceux qui reviendront à moi dès qu'ils me connoîtront... C'est un peuple bon, qui se livre à la mort par égarement. Il a été échauffé, séduit, trompé par les ennemis de son bonheur. Sauvons-le, malgré lui, & perdons, s'il le faut, une Couronne, plutôt que de livrer au fer cette cité immense, peuplée de femmes, d'enfants, de vieillards... Ah! je frémis de cette seule image... Non, ce ne sera pas moi qui verserai le sang François... Il m'est trop précieux. Qu'ils deviennent ou non mes sujets, je dois les épargner. (*Il appelle.*) Monsieur de Montmorency!

SCENE II.

HENRI, MONTMORENCY.

MONTMORENCY.

Sire?

HENRI.

Qu'on ne diſpoſe point l'aſſaut que j'avois ordonné.... J'ai changé d'avis.

MONTMORENCY.

Sire, les aſſiégés, rebelles à vos bienfaits, ont fait rejetter le pain par-deſſus les remparts.

HENRI, *vivement.*

Je ſuis ſûr qu'ils en manquent. En vain Mayenne veut me faire croire le contraire par cette feinte; je ne veux pas que le peuple ſoit la victime de cette fauſſe politique. Je ſais que la famine les dévore. Autant que je le pourrai, mon ami, je fournirai des vivres à ces malheureux... Faites dire à tous ceux de mon armée qui ont des parents dans la ville, que je leur permets de leur porter des vivres.

MONTMORENCY.

Sire, pourvu qu'ils ne s'arment point contre vous de vos propres bienfaits...

HENRI.

Quand un peuple immenſe éleve juſqu'à moi ſes lamentables cris, je ne puis endurcir mes entrailles, en me rendant ſourd à ſes plaintes. Que des fanatiques abuſent de l'eſprit crédule de ces infortunés, c'eſt à moi de les ſauver de leur propre délire. Je ſens que je ſuis leur pere, & qu'il

m'eſt impoſſible de ne point partager leurs maux. Allez, & proclamez mes ordres.

SCENE III.

HENRI, SULLY.

HENRI.

EH bien, mon cher Roſni, cauſons en ſecret... Ils ont de la peine à me croire Catholique. Ils s'obſtinent à dire que je ne puis être abſous que par le Pape, & régner conſéquemment que ſous ſa bonne volonté.

SULLY.

Sire, le moyen de rendre vains tous les foudres du Vatican, c'eſt de vaincre : alors vous obtiendrez aiſément votre abſolution. Mais ſi vous n'êtes pas victorieux, vous demeurerez toujours excommunié.

HENRI.

J'aurois déja vaincu : mais j'aime ma ville de Paris ; c'eſt ma fille aînée. Je ſuis jaloux de la maintenir dans ſa ſplendeur. Il auroit fallu la mettre à feu & à ſang. Les Chefs de la Ligue & les Eſpagnols ont ſi peu compaſſion des Pariſiens ! Ces pauvres Pariſiens ! Ils n'en ſont que les tyrans ; mais moi, qui ſuis leur pere & leur Roi, je ne puis voir ces calamités ſans en être touché juſqu'au fond de l'ame, & j'ai tout fait pour y apporter remede, tout juſqu'à apprendre par cœur, & répéter le catéchiſme qu'ils m'ont donné (1).

(1) L'Archevêque de Bourges lui fit réciter pluſieurs fois

SULLY.

Vous avez bien fait, Sire ; on n'appaiſe pas autrement des Théologiens. Allez, l'action la plus agréable à Dieu ſera toujours d'épargner le ſang des hommes, & de mettre fin aux maux qu'ils endurent, ſoit par aveuglement, ſoit par opiniâtreté.

HENRI.

Mais n'y auroit-il pas eu plus d'héroïſme & de fermeté à ſoutenir le Proteſtantiſme, à le faire monter avec moi ſur le trône, & à donner ainſi à mes ſujets une Religion plus ſimple, plus épurée, plus propre à détruire les nombreux & incroyables abus de l'autorité ſacerdotale ?

SULLY.

Si cela eût pu ſe faire ſans haſarder votre couronne, ſans plonger la France dans une guerre interminable, il eût été bien avantageux à l'Etat de recevoir de vous le principe de ſa félicité & de ſa grandeur, & d'anéantir le germe des fatales diſcordes que Rome nous envoye ; mais il s'agit évidemment de ſoumettre d'abord la Capitale, afin de pouſſer les ennemis du centre du Royaume vers la frontiere.

HENRI.

Cette abjuration a coûté beaucoup à mon cœur.

ſon catéchiſme ; on lui impoſa des obligations perſonnelles *d'entendre la Meſſe tous les jours* ; uſage conſtamment ſuivi par ſes ſucceſſeurs ; *d'approcher des Sacrements au moins quatre fois l'an, & de rappeller les Jéſuites.* Ce dernier article eſt remarquable. Henri devoit paſſer pour hypocrite aux yeux du Catholique, pour ingrat aux yeux du Calviniſte, pour avare aux yeux du Courtiſan : il n'eſt rien de tout cela aux yeux du Philoſophe.

SULLY.

Elle étoit néceſſaire..... Il faut entrer dans Paris.

HENRI.

Vous avez été le premier à me conſeiller d'aller à la meſſe, & vous êtes reſté Proteſtant.

SULLY.

Je l'ai dû. Ils haïſſoient votre Religion, & non votre perſonne; il falloit que vous fuſſiez Catholique. Il m'étoit permis, à moi, de demeurer fidele à la loi de mes peres.

HENRI.

Je me ſuis reproché plus d'une fois ma foibleſſe; je ne m'en conſole que par l'idée que ma converſion rétablira la paix. Eh! que ne ſacrifie-t-on pas à ce grand intérêt?

SULLY.

Les eſprits ne ſont pas préparés encore pour un heureux changement... Point de remords, Sire! les Rois doivent dominer les Religions, & ne s'attacher qu'à celle qui, compoſée d'éléments purs, découle du ſein de la Divinité, dont ils ſont ici-bas les images, quand ils ſont éclairés, fermes & bienfaiſants. Ils doivent être au-deſſus de ces pratiques ſuperſtitieuſes qui aviliſſent la raiſon, abâtardiſſent les peuples, leur ôtent leur énergie & leurs vertus. C'eſt à eux de préparer de loin à leurs ſujets un culte raiſonnable, digne de l'homme, & de faire tomber, ſoit par les mépris, ſoit par une ſageſſe attentive, ces querelles miſérables qui ont tant de fois enſanglanté la terre; c'eſt ainſi que, légiſlateurs ſublimes & prévoyants, ils deviennent les bienfaiteurs du genre humain.

HENRI.

Que ne puis-je l'être ſous ce point de vue, & faire avancer mon ſiecle vers la vérité! Mais, né

dans une Religion qui a rendu à la raiſon humaine une partie de ſa liberté, je me trouve forcé de rétrograder, entraîné par la barbarie qui m'environne de toutes parts. Me voilà obligé d'embraſſer un culte chargé d'abſurdités révoltantes. Eh ! que deviendra le bien que je voulois faire aux hommes?

SULLY.

Vous en ferez beaucoup, en paroiſſant céder au torrent contre lequel il n'y avoit point de digues. Il faut aller d'abord au plus preſſé, & terraſſer le fanatiſme qui, ſous vos yeux, égorge vos ſujets. Donnez-lui le ſignal qu'il demande pour appaiſer ſes fureurs. Touchez les autels où il doit tomber vaincu & déſarmé, ôtez-lui ſon poignard & ſes flambeaux... Une meſſe entendue doit enchaîner le monſtre & prévenir l'effuſion du ſang. Entendez la meſſe, & regardez ce peuple, tantôt inſenſé, tantôt furieux, comme un peuple d'enfants qu'il faut conduire par les illuſions qui lui ſont cheres.

HENRI, *avec affection.*

Toi, mon cher Roſni, que rien n'oblige à ce ſacrifice; toi, diſpenſé de t'immoler, reſte fidélement attaché à la Religion réformée. Le poids de ton nom, tes vertus, ta mâle probité te rendent chef d'un parti que je ne puis plus favoriſer trop ouvertement, mais auquel je ſerai toujours attaché de cœur & d'eſprit. Non qu'il ſoit exempt de la fange qu'il a contractée par ſon voiſinage avec le Papiſme; mais il ſecouera le reſte de ſes viles ſuperſtitions, & l'on verra naître bientôt une Religion que la dignité de la raiſon humaine pourra avouer ſous le regard de la Divinité.

SULLY.

Prince! ſi je ſais lire dans l'avenir, & voir la marche de l'eſprit humain, il faut que l'idole de

Rome tombe par degrés. Les abus & les lumieres conduiront un jour la France au Proteſtantiſme; & le Proteſtantiſme lui-même ayant épuré ſon culte, montrera enfin à l'univers les vrais adorateurs de Dieu en eſprit & en vérité. Alors dégagée d'un mêlange ridicule & honteux, la Religion ſortira éclatante & pure, le front élevé vers les cieux. Elle enchaînera ſans effort les eſprits droits & les cœurs vertueux qui chériront ſes attraits chaſtes & nobles, eux qui ſe refuſoient aux idées aviliſſantes & injurieuſes, ſous leſquelles on oſoit repréſenter le Créateur de l'univers & le Pere auguſte des hommes.

HENRI.

Heureux le Prince qui pourra préſider à cette époque; & qui ſera favoriſé dans ce grand changement par les lumieres nationales, autant que j'ai été arrêté par la démence & le fanatiſme!

SULLY.

Un de vos deſcendants, Sire, une de ces ames fortes & généreuſes que la Providence tient en réſerve, chez qui l'amour du bien devient paſſion, qui conçoivent, veulent & exécutent les grandes entrepriſes, briſera le joug de ces tyrans religieux qui rempliſſent les eſprits de chimeres myſtiques, & dont l'opulence oiſive mine les forces de l'Etat: & la France alors, délivrée du principe ſecret de ſa deſtruction, reprendra ſon luſtre & ſon éclat.

HENRI.

Puiſſe-t-il faire ce qu'il ne m'eſt pas permis de tenter au milieu de tant d'eſprits farouches, amoureux de leur ſervitude! Ce Royaume dégradé par ſa fatale union avec Rome, ne reprendra l'aſcendant naturel qu'il devroit avoir ſur tous ſes voiſins, que quand il aura adopté une réforme urgente qui proſcrive, & le tribut immenſe & annuel payé à

la chaire de Saint-Pierre, & le célibat ſcandaleux des Prêtres, & cette armée inutile de cénobites, & toutes ces chaînes arbitraires & bizarres qui attentent également aux privileges de l'homme & du citoyen.

SULLY.

Le temps & la raiſon réaliſeront les mouvements généreux de votre cœur... vos enfants, vous dis-je, ſe ſouvenant de vous, rendront à l'homme la liberté que l'atrocité des ſiecles barbares lui ont ravie; & la puiſſance imaginaire de Rome, réduite à ſa juſte valeur, n'excitera plus que la riſée des ſages.

HENRI.

J'en accepte l'augure, mon cher Roſni; mais mes amis ne diront-ils pas que j'ai cédé à l'intérêt, au deſir de régner?...

SULLY.

Vous auriez été coupable, lorſque le vaiſſeau de l'Etat étoit battu d'une ſi furieuſe tempête, de n'avoir point porté la main au gouvernail. Il n'appartenoit qu'à vous de le ſauver. Reſtaurateur de la France, non, ils ne vous feront pas ce reproche. Ils ſavent qu'un Roi ſe doit, avant tout, au repos de ſon pays; qu'il n'eſt point hypocrite, pour donner le change au fanatiſme... Eh! mon cher maître, n'eſt-ce pas le même Dieu que nous adorons, le Dieu qui nous commande de chérir les hommes, & de leur faire tout le bien qui eſt en notre pouvoir?... C'eſt le même Evangile, c'eſt-à-dire, la même morale que vous reconnoiſſez pour la mettre en pratique... Le reſte, Sire, eſt une vaine diſpute de mots.

HENRI.

Sans doute, mon cher Roſni; & ceux qui adorent le même Dieu, qui ſuivent la morale auguſte

de l'Evangile, devroient bien enfin se réunir, s'embrasser, & se regarder comme freres... Eh! ne le sont-ils pas, puisqu'ils sont d'accord sur les mêmes devoirs, & qu'ils honorent les mêmes vertus?

SULLY.

Un culte aussi raisonnable, aussi simple, aussi pur, choquoit trop l'ambition & l'orgueil des Prêtres Catholiques qui ont surchargé la Religion de monstruosités étrangeres. Ils ont besoin d'égarer l'esprit de l'homme dans la confusion ténébreuse de leurs dogmes & de leurs mysteres.

HENRI.

Comme mes vœux impatients hâtent le jour où la France sera éclairée, où l'esprit de persécution cessera, où, faute de controversistes, tombera l'aliment fantastique de ces débats honteux!... En attendant, soyez bien sûr, mon cher Rosni, que, fidele à mes principes autant que je le pourrai sans rallumer les divisions ni les discordes, j'établirai la tolérance dans mes Etats. Elle seule fait la gloire & la force des Empires.

SULLY.

Vous le devez, Sire, & par humanité, & par sagesse, & par reconnoissance, & même par politique.

HENRI.

Ah, mon cher Rosni! Je ne pense tout haut sur ces matieres qu'avec vous... Qui plus que moi doit détester le fanatisme? Que de fois j'ai vu le couteau levé contre mon sein! J'ai toujours devant les yeux l'infortuné Coligny sanglant & déchiré (1),

(1) Coligny eût été le seul homme propre à établir en France une constitution libre; sa vertu étoit forte, lorsque celle des autres ployoit aux circonstances. Le poignard des massacreurs de la nuit de la St. Barthelemi avoit plongé dans

que ses vertus & sa probité n'ont pu sauver de la férocité des Catholiques... Ils me tueront, mon ami, ils me tueront : mais n'importe, je veux tenir les deux Religions dans ma main, & je n'en protégerai pas moins, jusqu'au dernier soupir, ceux dont je suis obligé de me séparer (1).

SULLY.

Agissez & marchez toujours sous l'œil de Dieu, c'est assez pour ne plus craindre les hommes.

HENRI.

Oui, je me remets tout entier à la Providence. (*Après un silence.*) J'ai besoin, pour rendre mon peuple heureux, d'un homme qui ait vos lumieres & votre fermeté; car il y a bien des malfaiteurs à combattre... Savez-vous quel est le terme de mes souhaits, le but desiré de mes travaux? C'est de faire en sorte, mon ami, que tout cultivateur, jusqu'au moindre paysan, mette tous les dimanches la *poule au pot* (2). Tout dérive de

---

le tombeau le plus généreux défenseur de la liberté des peuples; l'Hospital étoit plus attaché à l'autorité royale qu'au peuple.

(1) Henri IV donna le fameux édit de Nantes, révoqué par la dure intolérance de Louis XIV. L'état des Protestants étoit fixe en France; ils étoient satisfaits & tranquilles, & cet édit étoit tout-à-la-fois l'ouvrage de sa sagesse, de sa reconnoissance, de son attachement & de sa tolérance. Pourquoi faut-il que le fanatisme le plus aveugle ait détruit ce monument de concorde? La plaie profonde faite à la patrie, n'est pas encore fermée de nos jours. Eh, quelle est donc la malheureuse constitution de notre Gouvernement, qu'un seul homme trompé ou orgueilleux puisse faire à la patrie des maux si longs & presqu'irréparables! Comment une volonté erronnée & barbare regne-t-elle encore follement après lui, quand il est descendu au tombeau, chargé des reproches de la saine partie de la nation?

(2) Henri IV, comme le fait le moindre citoyen, vouloit que *tout paysan eût une poule au pot tous les Dimanches.*

là, mon ami; la joie, la santé, la force, la population, les bénédictions envoyées au Ciel, & qui retombent sur la tête des Rois... Allez, j'ai bien vos maximes dans le cœur.

SULLY.

Généreux Prince, ayez constamment le courage de faire le bien; car il est toujours difficile à faire, au milieu de ces hommes avides, de ces courtisans orgueilleux, qui ne voyent qu'eux & jamais le peuple...

HENRI.

Ne me cachez jamais la vérité, mon cher Rosni. Je la desire, je la cherche, & me crois né pour l'entendre.

SULLY.

Sire, je vous prouverai mon dévouement absolu, en ne vous déguisant jamais rien de ce qui pourra intéresser votre gloire ou le bonheur de vos peuples. (*Il sort.*)

Eh bien, voilà tout-à-la-fois le thermometre & le résultat d'une bonne législation. On entasse les raisonnements à perte de vue. Le paysan a-t-il la poule au pot : *l'Etat est bien administré* : ne l'a-t-il pas? *l'Etat est mal gouverné.* Rois, travaillez pour faire entrer la poule au pot : voilà votre vraie gloire! Je ne sais pourquoi M. de Voltaire s'obstine à trouver cette expression triviale, ce que les copistes n'ont pas manqué de répéter. L'Auteur de la Henriade auroit-il voulu que Henri IV eût fait une période poétique? *La poule au pot*, voilà l'expression simple & vraie, telle que le cœur l'a dictée. J'ai voulu la consacrer comme une des plus belles qui soient sorties d'une bouche royale. Charles IX ne savoit que les noms des chiens de chasse & des oiseaux de proie.



SCENE IV.

HENRI, *seul.*

VOILA l'homme qui m'aidera à porter le fardeau de la royauté; il ne flatte pas, il est sévere; tant mieux. Il aura le courage de me représenter mes fautes; il n'y a qu'un ami qui puisse se charger d'un tel emploi. Graces à Dieu, j'en ai trouvé un... Dans quelle situation je me trouve! Obligé tout-à la-fois de tirer l'épée & de feindre aux pieds des autels, il faut conquérir & sauver en même-temps mon Royaume! Quel siecle! Le sacerdoce combat la royauté; le fanatisme tient son poignard suspendu sur ma tête, & paroît ne pas vouloir manquer son coup. Un Pape m'ordonne d'un ton absolu de descendre du trône. Mayenne, les Seize, le rusé Philippe (1), les décrets de la Sorbonne, ont armé mon peuple contre moi. Quelle foule d'ennemis à dompter! La foiblesse n'est point mon partage. Mais que d'obstacles à vaincre! que de partis à concilier! que de factions à combattre! Répondons à la rébellion par le courage, à la férocité par la constance, au fanatisme par la clémence. Je lasserai peut-être les farouches ennemis de la tranquillité publique. J'armerai du moins contr'eux les vertus faites pour amollir les ames les plus dures...

(1) Quel fléau pour le monde que Philippe II! Falloit-il que sa domination cruelle & sa politique destructive s'étendissent non-seulement sur l'Europe entiere, mais encore sur les quatre parties du monde!

SCENE V.

HENRI, BIRON.

HENRI.

MONSIEUR DE BIRON, vous commanderez cette nuit le poste de la Pointe-Notre Dame : faites charger deux bateaux de farine, que vous conduirez dans la ville. En voici l'ordre écrit & signé de ma main, dont vous ne vous servirez qu'au besoin... Si vous aviez entendu ce qu'on m'a dit de leur misere ! Je vous connois, mon ami ; votre cœur en saigneroit... J'ai été plus d'une fois tenté de lever le siege ; & je ne réponds point, si je ne finis pas bientôt avec Brissac, que je ne décampe. J'aime mieux ne jamais régner, que d'obtenir un trône qui coûteroit si cher à mon cœur.

BIRON.

Sire, je ne puis qu'approuver ces sentiments si rares dans un Roi ; mais cependant que votre Majesté considere que les deux bateaux de farine qu'elle m'ordonne de faire entrer, produiront un effet dangereux pour ses intérêts & pour la ville même. Les assiégés vont croire que ces vivres leur arrivent d'une main amie ; que c'est un bienfait des Espagnols ; qu'il leur en arrivera de plus considérables. Les Ligueurs en profiteront pour accroître l'opiniâtreté du peuple : & qu'en arrivera-t-il ? Le trépas d'un plus grand nombre.

HENRI.

Ils sont dans les tourments de la famine, & vous considérez les cruels droits de la guerre !... Fais

ce que je te dis, mon ami. Je connois le malheur. J'ai vu de près le besoin; & si jamais je regne, je ferai en sorte qu'aucun de mes sujets n'éprouve le mal-aise de la disette.

BIRON.

Mais au moins, Sire, que la longueur du siege ne vous rebute point. Vous avez rapproché les postes; vous avez resserré la ville; vous avez brûlé les moulins. Toute ressource va bientôt leur manquer; ne perdez pas le fruit de tant de victoires... Vous emporterez la ville.

HENRI.

Je sais tout cela; mais ce que tu ne sais ni ne sauras jamais, c'est ce qu'il m'en coûte pour rester ici... L'homme de Brissac ne vient point... Voilà deux heures de retard... Je crains beaucoup... Si cette négociation alloit manquer... Dieu par-dessus tout... Mais je ne puis rien prévoir de tout ce que deviendront mes affaires... O Dieu!... (*Il tombe dans une profonde réflexion.*)

SCENE VI.

HENRI, BIRON.

(*Un homme du commun, conduit par un garde, entre chez Henri; M. de Biron se retire au fond de la tente.*)

HENRI, *vivement.*

Te voilà? Eh bien, la lettre?

LANGLOIS.

Sire, je n'en ai point.

HENRI.

Comment, tu n'en as point?

LANGLOIS.

Je ne ſuis point un ſimple courier, mais un agent de confiance; mes inſtructions ſont verbales.

HENRI.

Eh! pourquoi donc reſter ſi long-temps?

LANGLOIS.

Votre Majeſté ne ſait pas ce qu'il faut de précautions pour entrer & pour ſortir de la ville, & de chez M. le Gouverneur.

HENRI.

Qu'a-t-il dit?

LANGLOIS.

De répondre à votre Majeſté, lorſqu'elle me demanderoit la lettre : *Les Briſſac ont toujours été fideles à leur patrie & à leur Roi.*

HENRI.

J'entends. Reſte là un moment.

(*Le Roi paſſe dans un cabinet & écrit.*)

SCENE VII.

BIRON, LANGLOIS.

BIRON.

Ils ſont donc aux derniers abois dans la ville, puiſqu'ils ont renvoyé les bouches inutiles?

LANGLOIS.

Ah, Monſieur! heureux ceux qui ſont dehors! Il n'y a plus de place dans les cimetieres, ni dans les Egliſes, pour enterrer les morts.

BIRON.

Que me dites-vous!

LANGLOIS.

LANGLOIS.

On peut compter à préſent ſur quinze cents hommes qui expirent chaque jour (1).

BIRON.

Il ne leur reſte donc pas un muid de farine?

LANGLOIS.

Une mere a mangé ſon enfant.

BIRON.

Ciel! Et comment, dans leur déſeſpoir, ces malheureux n'égorgent-ils pas la garniſon?

LANGLOIS.

La garniſon les égorge.

BIRON.

Et les Prêtres ſouffrent de telles horreurs?

LANGLOIS.

Les Prêtres appellent ceux qui meurent, des martyrs.

BIRON.

Et ces infortunés ſe croyent tels?

LANGLOIS.

Ceux qui ſurvivent, parlent de la gloire de les imiter; on promene le Saint Sacrêment dans les rues, pour fortifier les courages. Voilà le pain qui les nourrit. Si un homme tombe dans la foule en expirant de beſoin: *Encore une ame dans le Ciel*, s'écrie le Prêtre, *réjouiſſez-vous-en avec moi. Venez, mes amis; touchons tous ſes vêtements, & prions-le d'intercéder pour nous.*

BIRON.

Pauvre patrie!... L'humanité ſainte a déſerté les autels; où s'eſt-elle réfugiée?

LANGLOIS.

Dans le cœur de Henri.

---

(1) Faits hiſtoriques.

SCENE VIII.

HENRI, BIRON, LANGLOIS.

HENRI, *à Langlois.*

PRENDS cette bourſe & cette lettre. L'argent pour toi, la lettre pour Briſſac.

LANGLOIS.

Je ne prendrai ni l'un ni l'autre.

HENRI.

Pourquoi ?

LANGLOIS.

J'expoſe ma vie pour mon Roi avec plaiſir, même avec joie. Je ne la vendrois pas pour tout l'or du monde. Si vous me renvoyez à M. de Briſſac, j'y retourne, mais ſans lettre.

HENRI.

Sans lettre ?...

LANGLOIS.

Oui, je ſerai arrêté, interrogé, fouillé... Dites-moi ce que que vous voulez qu'il ſache; il le ſaura de vive voix... Songez que, quand j'aurai votre ſecret, j'en ſerai plus maître au milieu des tourments, que la famine n'eſt maîtreſſe des entrailles qu'elle dévore.

HENRI, *après un ſilence.*

Ami, je ſens en ce moment que je ne ſuis pas ſi grand que toi.

LANGLOIS, *s'inclinant.*

Henri ſera toujours le héros de la France; & mon premier devoir eſt de mourir pour elle & pour lui.

HENRI.

Eh bien! dis au Gouverneur que Henri ſavoit bien qu'il auroit toujours lieu de chérir M. de Briſſac autant qu'il l'a conſtamment eſtimé... (*A voix baſſe.*) Ajoute que j'arriverai demain à la porte St. Denis à quatre heures du matin.

LANGLOIS.

A quatre heures du matin?... Cela ſuffit, Sire, je lui rendrai vos propres paroles.

HENRI.

Echappe aux gardes, aux eſpions.

LANGLOIS, *avec une modeſtie & noble fermeté.*

J'échapperai (1).

SCENE IX.

HENRI, BIRON.

HENRI.

Eh bien, mon ami, que dites-vous de cet homme-là?

BIRON.

Sire, je ne ſuis pas encore revenu de mon étonnement; mais il faut qu'il ſoit né quelqu'un.

---

(1) On a voulu conſerver le nom de cet Officier de ville, attaché à la cauſe de Henri. L'hiſtoire ne néglige que trop les noms obſcurs, pour tout atttribuer aux noms connus. C'eſt au Philoſophe à rendre enfin juſtice à qui elle eſt due. Langlois contribua tout autant que Briſſac à l'entrée de Henri, & ſon nom ne doit plus être ſéparé du nom qui a prévalu ſous la plume des Hiſtoriens toujours attentifs à flatter l'homme en place. Langlois paroît même avoir ſervi Henri d'une maniere plus déſintéreſſée & plus noble.

HENRI.

Quelqu'un! C'eſt un François! Vous auſſi vous auriez l'injuſtice commune à tous les Grands, qui ne veulent croire à l'élévation des ſentiments que dans les rangs les plus diſtingués? La générofité, la nobleſſe, la franchiſe appartiennent auſſi aux claſſes inférieures. Je l'ai éprouvé plus d'une fois. J'ai trouvé des ſecours dans la plupart de ceux que l'orgueil dédaigne. Oui, oui, c'eſt le peuple qui eſt franc, qui oblige, & qui aime.... Je vois que vous ne connoiſſez point la nation. Non, mon ami, non, vous ne connoiſſez pas ce bon peuple. Il eſt léger, mais ſincere; il eſt ſur-tout ſenſible, & il m'adoreroit, s'il pouvoit deviner ce que je ſens pour lui... Je vous l'avoue: ſi je n'étois jaloux de ſon amour, de cette affection vive qu'il fait ſi bien témoigner; ſi je n'avois formé le plan de réparer ſes malheurs, de le rendre heureux, ne croyez pas que je tinſſe contre le tourment d'en voir périr un ſi grand nombre: mais il s'agit de prévenir le démembrement du Royaume. Sans ce puiſſant motif, certainement, très-certainement je leverois le ſiege, & m'en irois vivre dans mon petit Royaume de Navarre. Là, je ne voudrois pas de Grands à ma Cour, excepté deux ou trois que vous êtes, & que je me plais à reconnoître comme m'étant vraiment attachés... Le reſte... ah! le reſte... Savez-vous que le plus infortuné des hommes, le plus trompé, le plus ennuyé, feroit le Souverain qui ne feroit environné, qui ne régneroit que ſur de grands Seigneurs? Mais en voilà aſſez là-deſſus... Donnez ordre que les Généraux ſe rendent ici.

SCENE X.

HENRI, *seul.*

Quel est donc le terme fixé par la Providence aux désastres de ce Royaume.... O Dieu! qui lis dans les cœurs, tu vois le mien! Si la couronne affermie sur ma tête peut sauver cet Etat divisé, en proie à l'étranger, & commencer le repos de la France, fais que je regne, ô mon Dieu! que j'anéantisse les projets de la Cour d'Espagne, que j'opere la dissolution entiere de la Ligue! Si, au contraire, la mollesse, l'insensibilité, l'oubli de mes devoirs devoient me saisir sur le trône & corrompre mon cœur, (en ce moment sensible, & voulant le bien,) fais que je n'y monte jamais! Fais y asseoir l'homme le mieux né pour gouverner la nation, & lui rendre son caractere & sa gloire!... C'est le moins indigne de ce rang suprême, qui, aux yeux de ta justice, doit l'occuper.

SCENE XI.

HENRI, LES CHEFS DE L'ARMÉE.

HENRI, *aux Chefs.*

Mes amis, que chacun de vous se rende à son poste.... Vous ferez avancer les troupes pendant la nuit, mais dans le plus grand silence. Mesurez tellement votre marche, que vous ne vous présentiez qu'à quatre heures du matin aux portes de Paris. Une ombre favorable couvrira nos armes. Là,

vous donnerez le ſignal que j'indiquerai. Si les portes s'ouvrent, ſi les barrieres tombent, vous entrerez en ſilence; vous paſſerez dans les rues en ordre de bataille, mais les tambours muets, en vous emparant des places & carrefours... Déſarmez ceux qui réſiſteront; mais épargnez le ſang François! & que ce ſoit plutôt un triomphe pacifique qu'une entrée militaire. Songez que les Pariſiens ſont mes enfants, & faites qu'il n'y ait point d'autres violences commiſes que celles que la plus grande néceſſité pourroit autoriſer.

UN CHEF.

Sire, nos vies ſont à vous, & nous répandrons notre ſang avec joie. Mais nous ſongeons aux périls de l'entrepriſe. Il ne faut qu'une barricade pour couper toute communication. Une main forcenée peut mettre en mouvement tout ce peuple, & cauſer un affreux maſſacre. D'ailleurs, la trahiſon fut de tous temps l'arme favorite de la Ligue. Laiſſez-nous les dangers, Sire; & quand nous aurons établi nos poſtes, votre Majeſté s'avancera au milieu du corps de ſa Nobleſſe.

HENRI.

Mes amis, je dois être le premier à la charge, le dernier à la retraite.... Je combats pour ma gloire & pour ma couronne.

UN AUTRE CHEF.

Votre courage, Sire, nous fait trembler. C'eſt à nous à mourir pour vous; à vous, Sire, de vivre pour régner ſur la France; & nous oſons dire que ce vous eſt un devoir.

HENRI.

Eh bien! le tout entre vos mains... Je veux que les plus déterminés Ligueurs perdent leur férocité en ma préſence. C'eſt au moment que je ſerai maître de la Capitale & que je pourrai me venger d'eux,

qu'ils reconnoîtront que mon cœur eſt porté naturellement à pardonner à ſes ennemis.

UN AUTRE CHEF, *à demi-voix.*

Puiſſe-t-il ne plus ſe trouver de ces monſtres fanatiques, s'élançant de l'ombre des autels, pour ſignaler leurs religieuſes perfidies!

SCENE XII.

ACTEURS PRÉCÉDENTS, UN NOUVEAU CHEF.

LE NOUVEAU CHEF.

SIRE, les Pariſiens échappés ou renvoyés de la ville, & ſauvés de la famine par vos bienfaits, demandent à porter à vos pieds les témoignages de leur amour & de leur reconnoiſſance.

HENRI.

Qu'ils viennent tous à moi! Que ne puis-je les arracher tous à la mort, au prix de mon ſang! Il eſt bien temps que mes ſujets reſpirent après tant de calamités! Seront-elles éternelles, grand Dieu! Puiſſe le feu de la guerre civile s'éteindre pour jamais!



SCENE XIII.

HENRI, LES CHEFS DE SON ARMÉE, FOULE DU PEUPLE.

FOULE DU PEUPLE.

SIRE, ayez pitié de nous, ayez pitié de nous, Sire !...

UNE VOIX QUI DOMINE.

Vous êtes bon; ne nous laissez pas mourir.

UNE AUTRE VOIX.

Oui, vous avez un bon cœur... Faites-nous encore donner du pain; que nous en portions à nos femmes, à nos enfants, qui pleurent, qui languissent, qui périssent...

UNE AUTRE VOIX.

Vous aimez les Parisiens, sauvez-les, sauvez-nous tous !

HENRI.

Mes amis, la ville aura des secours; je lui ai envoyé des vivres, je lui en enverrai encore... la famine cessera.

FOULE DU PEUPLE.

On nous tue dans la ville, & l'on ne nous laisse pas sortir. Nous n'espérons plus qu'en vous, nous n'espérons plus qu'en vous !

UN HOMME DU PEUPLE.

Au moment où je vous parle, Sire, il n'y a personne dans Paris qui n'ait des morts ou des mourants dans sa maison.

UN AUTRE.

Nous serions morts comme eux, si vous n'aviez eu pitié de nous.

UN AUTRE.

Ils mourront tous jusqu'au dernier dans la ville, si vous ne prenez pitié d'eux, comme vous avez pris pitié de nous.

HENRI.

O mes enfants! mes enfants!... je sauverai la ville, & malgré elle.... je vous le promets.

FOULE DU PEUPLE.

Sauvez nos peres, nos meres, nos freres, nos enfants! Ils sont François... Ils vous béniront...

UN HOMME DU PEUPLE.

Ils vont périr si vous ne les secourez... C'est un miracle si nous vivons.

UN AUTRE.

Oui, Sire, ils sont réduits à broyer les os des morts pour en faire du pain.

UN AUTRE, *jettant au Roi un morceau de pain.*

Tenez, Sire, voyez par vous-même, en voici un morceau...

UN AUTRE.

Ne vous a-t-on pas caché, Sire, qu'une malheureuse mere avoit rôti son enfant?...

HENRI, *se cachant le visage.*

Vous m'arrachez les entrailles, mes amis; arrêtez... Toutes ces horreurs vont cesser .. Je suis aussi malheureux que vous l'êtes; je souffre à moi seul tous les maux des habitants de cette ville... Ils finiront...

UN HOMME DU PEUPLE.

Nos maux finiront, dit le bon Roi, nos maux finiront!

HENRI.

Oui, je vous le jure devant Dieu, vous aurez bientôt la paix.

FOULE DU PEUPLE.

Nous aurons la paix, nous aurons la paix, dit le bon Roi.

HENRI.

Oui, allez porter aux vôtres & des consolations & des secours. (*A ses Officiers.*) Que l'on donne du pain à tous ces infortunés ; qu'on leur en donne en abondance ; en abondance, entendez-vous ? & qu'ils le partagent avec tous ceux qui souffrent.

UN HOMME DU PEUPLE.

Vive le bon Roi qui nourrit ses ennemis !

CRI DU PEUPLE.

Il nous donne du pain ! Il est Catholique.

AUTRE CRI DU PEUPLE.

Il nous donne du pain ; il doit régner.

AUTRE CRI DU PEUPLE.

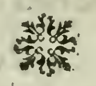
Il n'est point Huguenot ! Prions Dieu pour lui !...

CRI GÉNÉRAL.

Vive le Roi ! vive le Roi ! vive le Roi !

HENRI, *rentrant dans sa tente, & s'essuyant les yeux.*

Que Dieu dispose de moi selon sa volonté ! Il faut dans vingt-quatre heures que la ville soit sauvée, ou que je renonce à la Couronne.



ACTE III.

Le Théâtre repréſente la maiſon d'Hilaire.

SCENE PREMIERE.

LANCY, UN OFFICIER.

Ils ſont enveloppés tous deux d'un large manteau qui les déguiſe. On apperçoit qu'ils ſont chargés de pains. Ils paroiſſent fatigués. Ils entr'ouvrent leurs manteaux en entrant.

LANCY.

QUELLE déſolation répandue dans cette ville!... Encore perſonne ici!... Plus de parents!... plus d'amis! Tous les liens de la tendreſſe & de l'amitié ſont rompus... J'ai parcouru tous les lieux où je pouvois la rencontrer... Vaines recherches! Grand Dieu, n'eſt-elle plus! Voici la vingtieme maiſon que je viſite: & qu'ai-je vu? quel ſpectacle d'horreur! Des couleuvres & des ſerpents engendrés dans les décombres de ces demeures déſertes, & qui rongent les cadavres reſtés ſans ſépulture.... Ceux qui vivent, reſſemblent à des ſpectres. N'avons-nous pas traverſé des rues où des infortunés couchés ſur le ventre, broutoient l'herbe rare, à l'exemple des animaux? Quel courage ou quelle opiniâtreté anime donc ce malheureux peuple?

L'OFFICIER.

Autant nous sommes touchés de compassion sur le sort des assiégés, autant leurs tyrans se montrent insensibles. Le murmure & la plainte leur sont défendus. Ils réservent leurs gémissements pour le silence des ténebres, dans la crainte d'être punis comme réfractaires aux ordres qui défendent de demander la paix.

LANCY.

Ils veulent éterniser la guerre; mais ces Prêtres qui l'ordonnent ne combattent pas... O ma fille! ma fille! où te trouverai-je!... Arriverois-je trop tard!... Mon ami, je vous fatigue, en vous associant à mes dernieres recherches; mais pardonnez à ce cœur paternel; il poursuit les traces de son enfant... Elle n'est pas ici... Dieu! où est-elle?

L'OFFICIER.

Le chemin que nous venons de faire est pénible; je l'ai entrepris sans peine pour un intérêt aussi cher. Mais songez aussi, que si le Roi consent à ce que l'on porte des vivres à ces infortunés, il ne veut pas que l'on s'absente trop longtemps.

LANCY.

Il me faut donc désespérer de pouvoir la secourir! Hélas! elle expire peut-être de besoin dans un coin obscur de cette ville, tandis que j'ai là de quoi lui racheter la vie... La bonté de Henri sera donc infructueuse envers ce que j'ai de plus cher au monde!... Il m'a fallu l'image bien présente de ma fille, pour ne pas jetter tout ce pain à cette foule de moribonds qui achevoient d'expirer en se gorgeant d'une nourriture infecte... O mon ami, quel moment pour mon cœur, si je la retrouvois! Quelle joie de la serrer contre mon sein, de voir son front reprendre ses couleurs, de la contempler renais-

ſante entre mes bras ! Je ne voulois que cet inſtant... Le Ciel me le refuſe, & il faut abandonner cette ville ſans pouvoir du moins embraſſer ſes triſtes reſtes... Mon devoir m'eſt bien dur ; & il n'y a qu'un Roi comme le nôtre pour qui l'on puiſſe faire de tels ſacrifices.

L'OFFICIER, *montrant la chambre voiſine.*

J'ai cru entendre de ce côté quelques gémiſſements étouffés... Parcourons toute cette enceinte, & retirons-nous, ſi nous n'y trouvons pas l'objet de votre tendreſſe allarmée.

LANCY.

Je n'avance qu'en tremblant, je redoute le plus grand des malheurs. Je la demande & frémis de la rencontrer...

(*Ils entrent dans la chambre ; & après un certain intervalle, on voit paroître Hilaire pere, ſuivi de ſa femme & de Mlle. Lancy.*)

SCENE II.

HILAIRE pere, Mad. HILAIRE, Mlle. LANCY.

Mad. HILAIRE, *dans le plus grand déſordre & le plus grand déſeſpoir.*

REVENONS mourir ici, cher époux.... Les barbares ! eſt-ce ainſi qu'ils ſoulagent ! Ah ! qu'ils égorgent plutôt, ils seront moins cruels. Quelle eſt donc cette horrible invention de leur déteſtable génie ?... Dieu ! je me meurs...

HILAIRE pere.

Ma femme ! ils en ont frémi les premiers... Mais la néceſſité les contraint comme nous.

Mad. HILAIRE, *avec force.*

La néceſſité ! Expirons cent fois avant que d'y toucher ! Quel abominable outrage fait à la nature !... Dieu !... J'ai cru entendre crier dans mon ſein... Voilà donc ceux qui ſe diſoient nos amis, nos protecteurs !... Ils appellent des bienfaits !... Ils ont pu !... L'oſeroit-on imaginer !... Horrible mêts que tout mon cœur a repouſſé encore plus que ma bouche, c'eſt ton ſouvenir qui me rend la mort douce & deſirable !

HILAIRE pere.

Vois la main vengereſſe du Ciel appeſantie ſur cette ville, puiſque les Miniſtres des autels ne ſont pas étrangers à de tels déſaſtres.

Mad. HILAIRE.

Eux ? Ah, je commence à voir & à croire !... Allez, ils ont pêtri pour nous cette pâte exécrable, compoſée d'oſſements humains, arrachés aux cimetieres ; mais ils vivent dans l'abondance, en nous contemplant mourir d'un œil dériſoire ou indifférent.

HILAIRE pere.

Plains-les, mais ſans les outrager...

Mad. HILAIRE, *ſe jettant dans les bras de Mlle. Lancy, & la tenant fortement embraſſée.*

Ah ! mon fils, mon fils, où es-tu ! Viens, viens aſſiſter à mes derniers moments !... C'en eſt fait ; je ne puis plus ſoutenir la lumiere... Non, elle m'eſt odieuſe...

HILAIRE pere.

Il s'eſt échappé malgré mes cris, & je n'ai pu voir de quel côté il a tourné ſes pas.

Mad. HILAIRE.

Ainſi il me faudra mourir douloureuſement, & ſans pouvoir l'embraſſer encore une fois... Auroit-il touché de ſes levres... Dieu! je ſuccombe à cette ſeule image...

HILAIRE pere.

Je vais me rejetter dans la foule, le chercher, & vous l'amener... Ici du moins l'on n'entend point les blaſphêmes épouvantables de ceux qui perdent leur ame, en cédant lâchement au déſeſpoir... Et la palme du Ciel qui nous attend, n'eſt-elle rien?...

Mlle. LANCY.

Allez, mon cher parrain, allez. Ramenez-le, ſauvez-le; il ſe perdra ſans vous. Mes maux ſembloient s'adoucir à ſa vue; mais, puiſque nous allons expirer, je vais vous révéler tout l'amour que je lui porte. Il n'y a plus à diſſimuler ſur le bord du cercueil, & c'eſt dans les bras de ſa mere que j'avoue ce ſentiment pur & caché au fond de mon cœur: vous le lui direz, je vous en conjure, c'eſt dans cette idée ſeule que je conſens à quitter la vie...

Mad. HILAIRE.

O ma fille! que le Ciel prolonge tes jours & retranche des miens! J'ai trop vécu... oui, trop long-temps...

Mlle. LANCY.

Mere infortunée, ſouffrez-vous plus que moi?... J'ai un pere que ſon devoir entraîne ſous les drapeaux de Henri. Il donne la mort ou la reçoit; c'eſt à regret qu'il fait couler le ſang des Pariſiens... O déteſtable guerre civile! tu ſépares donc les cœurs les plus faits pour s'aimer!..

HILAIRE pere.

Indignes François, qui ſervez ſous un Prince en-

nemi de la Religion, oppresseurs de vos compatriotes, venez jouir de notre douleur; venez vous féliciter du succès coupable de vos armes! Et toi, cruel Lancy, qui as tiré l'épée contre nous, viens savourer nos tourments; viens contempler ta fille dans les angoisses de la crainte & les approches de la mort!... Je suis plus humain que toi; je me suis souvenu que j'avois élevé son enfance; je lui ai ouvert ma maison, je ne l'ai pas rejettée de mon sein. Que dis-je! je la sépare de toi en ce moment, & je la chéris avec autant de tendresse & d'amour que j'ai de haine pour toi...

(*Il presse dans ses bras son épouse & Mlle. Lancy. On voit Lancy qui sort de la chambre voisine avec l'Officier.*)

SCENE III.

LANCY, HILAIRE pere, Mad. HILAIRE, Mlle. LANCY, L'OFFICIER.

LANCY, *la joie & la surprise sur le visage.*

C'EST elle! mon ami, c'est... la voici... Je suis le plus heureux des peres...

Mlle. LANCY, *se précipitant dans ses bras.*

Mon pere!... je ne croyois plus obtenir du Ciel cette faveur insigne.

HILAIRE pere, *avec une pieuse indignation.*

Est-ce bien toi que je revois en ces lieux?

LANCY, *voulant l'embrasser.*

Ah, mon ami!

HILAIRE pere, *le repoussant.*

Moi, ton ami! Suis-je l'ami d'un traître à sa Religion

ligion & à sa patrie ? d'un homme qui s'est rangé contre nous, qui nous assiege, qui combat ses concitoyens ?... Toi, mon ami ! toi, soldat de Henri !

LANCY.

Je ne suis point traître à ma Religion, ni à mes concitoyens... Avant peu tu en seras convaincu. Respecte le nom d'un héros que tu connois mal. C'est mon Roi légitime ; il doit être le vôtre à tous, & pour votre bonheur.

HILAIRE pere.

Lui, qui nous enferme dans ces murs avec toutes les horreurs de la guerre & de la famine ! lui, auteur de tous les crimes qu'elles entraînent !...

LANCY.

Les vrais auteurs de la guerre civile sont les imposteurs qui la perpétuent, qui ont fasciné vos yeux...

HILAIRE pere.

Tranchons-là. Que t'importe aujourd'hui notre existence, notre infortune ? Sors, & laisse-nous mourir.

LANCY.

Non : vous ne mourrez point... Et toi qui fus mon ami, ton esprit est droit, je le toucherai, je l'espere...

HILAIRE pere, *s'éloignant.*

Oses-tu ?... après...

LANCY.

Oui, j'ose... Dis-moi : quel est le but de cette Ligue contre votre Souverain ? Qu'a-t-elle fait pour l'Etat ? Depuis trente-neuf années de guerre, c'est-à-dire, de désolation, de ruines, de meurtres, d'incendies, de pillages, la France n'offre que plaies sanglantes, & force la pitié de ses ennemis les plus cruels ! Ah ! il faut un Roi comme Henri, pour la sauver du précipice où tout l'entraîne. Tu connois

bien peu ſon ame, ſi tu ne la crois pas ſenſible. Tu n'as point vu couler ſes pleurs, au récit de vos maux; tu ne ſais point comme il les partage, & combien il ſouffre de votre aveuglement. Il ne peut ſe réſoudre à prendre d'aſſaut cette ville rebelle. Il veut la préſerver d'un carnage affreux; & ſa ſenſibilité va plus loin encore, il voudroit pouvoir nourrir la ville en l'aſſiégeant. Il riſque ſa victoire, il haſarde ſon trône, en laiſſant paſſer ſecretement des vivres.

HILAIRE pere.

C'eſt en vain que ta voix inſidieuſe cherche à nous perſuader des bienfaits imaginaires... Regarde autour de toi; où eſt donc le témoignage de cette prétendue clémence? Réponds...

LANCY.

Mon arrivée en ces lieux... Si tu me vois en cette ville, apprends que c'eſt par ſa permiſſion. Cet ami & moi, nous ſommes venus tous deux, chargés de pains pêtris en ſa préſence, arroſés de ſes pleurs, & que je viens de dépoſer chez toi, près de ta mere.

HILAIRE pere.

Quoi! des aliments, & de ſa main!... Nous aurions là des aliments?... Ma mere auroit...

LANCY.

Je l'ai trouvée défaillante, & j'ai eu le bonheur de la rappeller à la vie.

HILAIRE pere, *avec le cri de l'ame.*

Tu m'as rendu ma pauvre mere!... toi!

LANCY.

Oui, allez vivre tous, en béniſſant le Roi qui vous donne la vie! Ce pain a été fait, vous dis-je, ſous ſes yeux, & il y a mêlé ſes larmes. Ce n'eſt pas la ſeule grace qu'il deſtine à ſes enfants. Vous verrez d'autres effets de ſa générosité. Elle embraſſera tous

ceux qui reviendront à lui; il ne veut que le repos de la France & sa félicité... Mais cachez ces provisions à la recherche avide du soldat que vous payez pour vous défendre, & qui erre néanmoins dans la ville qu'il met au pillage, le fer & les flambeaux à la main... Tant que le siege durera, je veillerai à votre subsistance... Hilaire, voilà comme je réponds à tes outrages!

HILAIRE pere.

Je demeure confondu! O mon fils, où es-tu?...

L'OFFICIER, *à voix basse, à Lancy.*

Partons, mon ami, partons: l'heure nous presse.

LANCY.

Un instant, ami...

L'OFFICIER.

Nos drapeaux nous attendent... n'abusons point des bontés du Roi... Dérobez-vous....

LANCY.

Que vous êtes pressant!... Oh! que j'embrasse ma fille...

L'OFFICIER, *à voix basse.*

Songez au poste qui vous est confié... Ce jour va décider peut-être du sort de l'Etat.

LANCY, *à Hilaire pere.*

Toi, que je ne crains point d'appeller mon ami, sûr que tu en rempliras les devoirs, adieu; je te confie ma fille. Sers-lui de pere jusqu'au moment où la paix pourra me rendre à moi-même. Ce moment ne sauroit être éloigné. Puisse la fin de ce malheureux siege me ramener bientôt vers vous!... Puisse ce peuple, inconcevable dans son opiniâtreté, ouvrir les yeux sur cette Ligue funeste, sur ces satellites mercenaires, qui, en déchirant le sein de la patrie, sont parvenus à s'en faire croire les légitimes défenseurs... On vous peint Henri sous des traits bien différents de ce qu'il est en effet. On se garde

bien de vous rendre compte de ses vrais sentiments? & dans cette derniere conférence encore, que n'a-t-il pas dit à vos députés? Avez-vous lu les offres de paix qu'il leur a remises par écrit, afin qu'elles fussent publiées?...

HILAIRE pere.

Non... nous n'avons point vu cet écrit: au contraire, des gens dignes de foi nous ont assuré qu'il vouloit la ville sans aucune condition; qu'il prétendoit nous traiter en vainqueur, en conquérant, & détruire à la fois la messe & nos privileges... Plutôt mourir tous!...

LANCY.

Voilà comme les Seize, les Prêtres & les Espagnols vous trompent; voilà comme l'esprit de fraude devient de jour en jour plus audacieux dans ses mensonges. Je l'ai entendu, moi, leur reprocher les calomnies qu'ils répandoient parmi le peuple; les conjurer de prendre des sentiments humains; leur exposer son respect pour la Religion... Comme il s'attendrissoit en leur peignant le triste état de la patrie; ses belles campagnes dévastées; ses villes florissantes sans communication & sans commerce; l'anarchie à la place des loix; les tribunaux déserts; la police interrompue; les autorités subalternes & les dominations arbitraires dévorant tout & remplaçant la majesté royale! O mon ami! il étoit ému jusqu'aux larmes, en déplorant ces viles erreurs de la superstition qui dénature l'homme. Mais elle a transformé vos ligueurs en tigres cruels: fanatiques, cupides, intéressés au désordre, ils ont soif du pillage & des déprédations; ils se sont vendus à l'étranger, & n'apperçoivent pas même l'esclavage qui va les enchaîner. Allez, un jour viendra que vous regretterez, mais trop tard, d'avoir écouté ces organes d'imposture, ces ministres de désola-

tions... Je ne puis en dire davantage... Adieu, ma fille.

Mlle. LANCY.

Et vous nous abandonnez, vous notre libérateur!... Encore quelques moments... de grace...

LANCY, *avec tendresse.*

Crains, ma fille, crains de faire perdre à ton pere, en un seul jour, trente années d'honneur. Je cede au devoir; cedes-y à ton tour. Epargne-moi tes larmes, ou répands-les sur cette malheureuse cité. Et vous, mes amis, barricadez-vous, & mettez vos provisions à l'abri du soldat féroce. On lui a donné le droit de dévaster, & vous ne pouvez réprimer le désordre affreux qu'il exerce en vos propres murs... Ah! revenez au bon Roi; je vous y exhorte au nom de la paix... Adieu. Puissiez-vous m'entendre! (*Il sort avec l'Officier, & l'on ferme la porte que l'on barricade ensuite.*)

SCENE IV.

HILAIRE pere, Mad. HILAIRE grand'mere, Mad. HILAIRE, Mlle. LANCY.

HILAIRE pere.

O PROVIDENCE! préserve-nous de ce dernier malheur!... La foi seroit perdue... Mais, mon fils ne revient point... Pourquoi ai-je perdu la trace de ses pas!... Nous avons de quoi... (*On voit dans le fond la grand'mere Hilaire qui s'avance, portant des pains dans son tablier. Mad. Hilaire la soutient.*)

Mad. HILAIRE grand'mere.

Mes enfants, venez partager ce bienfait inattendu. C'eſt le Ciel qui vient de nous l'envoyer par les mains du généreux Lancy. Il nous ſauve la vie à tous... Mais je ne vois pas mon petit-fils. Le cher enfant nous manque. Prenez une nourriture dont vous devez avoir tous grand beſoin, & puis vous irez le chercher, de peur que ſon courage imprudent... Je veux le revoir.

HILAIRE pere, *prenant les pains & les diſtribuant.*

Et vous, ma mere, vous qui avez dû ſouffrir plus que nous, prenez.

Mad. HILAIRE grand'mere.

Lancy a pris ſoin de moi... mais je crains d'avoir ſurpaſſé mes forces. Cette nourriture priſe trop précipitamment... Je ſens là (*en mettant la main ſur ſon eſtomac*) un poids... Et toi, ma chere Lancy, ne te laiſſe point abattre...

Mlle. LANCY, *tenant un morceau de pain, & l'arroſant de larmes.*

Non, je ne puis... je ne puis... je ne mangerai point qu'il ne ſoit de retour. Je ne conſentirai à vivre que quand je le reverrai.

Mad. HILAIRE.

Ma mere, ce bienfait nous devient inutile, ſi le Ciel ne nous le ramene pas.

HILAIRE pere, *s'arrêtant.*

Oui, ma main tombe; ma main ne portera aucun aliment à ma bouche, tandis que loin de nous, mon fils ſouffre... Je ne veux plus de ces ſecours, s'il ne les partage... Le cruel! nous quitter au moment où la Providence nous exauce... Ah! ſon intention étoit bonne: il vouloit nous ſoulager... Le Ciel m'a donné un bon fils. Au péril de ſes jours, il ſe précipite dans quelque danger

pour nous rapporter de quoi vivre. Mais qu'entends-je? on monte; qui vient ici? Ce ſont des voix confuſes. (*En étouffant un cri.*) Ah! mon Dieu, mon Dieu! ce ſont les Suiſſes... Qu'allons-nous devenir!...

Mad. HILAIRE.

Les Suiſſes!.... Nous ſommes perdus. (*On entend pluſieurs voix confuſes & terribles qui diſent:*) C'eſt ici, c'eſt ici. — En es-tu bien ſûr? — Je te le dis. — Oui, c'eſt ici; je ne me trompe point. — Entrons. — De force ou de gré.

SCÈNE V.

ACTEURS précédents, SUISSES *armés de ſabres & portant des flambeaux.*

DES VOIX MENAÇANTES.

OUVREZ! ouvrez... ouvrez à l'inſtant même... Ils ſe ſont enfermés, bon ſigne... Allons, à toi... vîte. La hache ici... Briſons, coupons, enfonçons les portes. (*On entend les coups de hache qui briſent les portes.*) Redouble... Allons, bien... Encore. Bon... Dépêche-toi... Nous y voilà... tout va tomber.

HILAIRE pere.

Cachons notre pain.

(*Il le cache & en mange quelques morceaux.*)

Mad. HILAIRE.

J'expire de terreur... Ils briſent les verroux, rompent les barreaux, détachent ſes gonds...

Mad. HILAIRE grand'mere.

Cachez-vous dans ma chambre... Je m'oppoſerai

ſeule à eux... En me voyant, ils auront peut-être pitié de mon âge.

HILAIRE, *errant ſur la ſcene.*

Dois-je m'armer... exciter leur fureur.... ou ſupplier ces barbares?... (*La porte tombe; les Suiſſes entrent, armés de haches, de mouſquets, & portant des flambeaux.*)

Mad. HILAIRE, Mlle. LANCY, *au premier aſpect.*

Mon Dieu!... mon Dieu!... Ciel! miſéricorde!... Quels fronts!

LE PREMIER SUISSE.

Gardez de réſiſter... Votre pain, votre pain, ou la mort.

HILAIRE, *qu'on ſaiſit.*

Barbares, nous en manquons.

AUTRE SUISSE.

C'eſt ce que nous allons voir.

AUTRE SUISSE.

Eſt-ce bien ici?

AUTRE SUISSE.

Oui, oui, te dis-je... Je les ai vus entrer tous deux; ils portoient du pain ſous leurs manteaux; c'étoient deux Officiers... Je les aurois bien attaqués, mais j'étois ſeul alors.

AUTRE SUISSE.

Bon; furetons... Viſitons tous les coins & recoins.

AUTRE SUISSE.

Suivez-moi, vous, dans cette autre chambre... & que rien n'en ſorte. (*Mad. Hilaire grand'-mere eſt à la porte de cette chambre; un Suiſſe la renverſe.*)

Paſſons, paſſons, voyons par-tout.

HILAIRE pere, *relevant ſa mere.*

Inhumains! qui ne reſpectez point la vieilleſſe,

eſt-ce à notre vie que vous en voulez? Je ſuis déſarmé. Satisfaites votre rage.

Mad. HILAIRE.

Lâches brigands! qui déſolez la ville au-lieu de la défendre, eſt-ce pour de pareils attentats qu'on vous a payés? Sont-ce là les ſecours que vous devez aux citoyens?

UN SUISSE.

Voilà de belles raiſons! Il nous faut des vivres, entendez-vous, de gré ou de force.

PLUSIEURS SUISSES, *trouvant du pain dans la chambre voiſine, avec une joie féroce.*

Camarades, en voici... en voilà, camarades!... en voici...

UN AUTRE SUISSE.

Bonne trouvaille, ma foi. (*Voyant les pains qu'on apporte.*) Ah, ah, ah! Bon, bon, bon!... Bonne capture...

Mad. HILAIRE, *à genoux, avec Mlle. Lancy.*

Ah! partagez avec nous au moins; j'ai une mere, j'ai un fils... une mere âgée... ſes cheveux blancs...

UN SUISSE, *le ſabre nud ſur leurs têtes.*

N'en cachez-vous point? (*Il les fouille.*) Par la mort!...

Mad. HILAIRE, Mlle. LANCY, *demi-mortes de peur.*

Vous voyez...

LE MÊME SUISSE.

C'eſt qu'il en faut, pour nous, & pour nos camarades qui ſont à l'autre bout de la ville à faire la même expédition; nous nous rejoindrons, & c'eſt avec eux que nous partagerons...

HILAIRE pere.

Laiſſez-nous un ſeul pain... un ſeul... Regardez cette femme courbée ſous le poids des années...

C'eſt ma mere... Prenez pitié d'elle au moins, reſpectez ſon âge.

PLUSIEURS SUISSES.

Emportons tout. — Vraiment, voilà de belles paroles. — Nous n'en avons pas encore aſſez pour nous & les nôtres.

HILAIRE pere, *ſe relevant.*

Tuez-moi ſur la place, ou rendez-moi un ſeul pain.

UN SUISSE.

Allez, vous êtes bien heureux encore d'en avoir, & nous ne vous laiſſons la vie, que par ce qu'en enfonçant vos portes, nos peines n'ont pas été inutiles; car ſans cela... point de quartier...

HILAIRE pere, *avec la fureur du déſeſpoir.*

J'en aurai, barbares; j'en aurai, ou vous me tuerez... Tuez, tuez-moi... (*Il ſe jette ſur eux pour avoir un pain, les femmes ſe jettent entre lui & les Suiſſes; les Suiſſes le repouſſent & ſourient de ſa foibleſſe.*)

PLUSIEURS SUISSES.

Laiſſe, il peut à peine ſe ſoutenir... Epargne-le, nous ſommes les plus forts. (*Un jeune Suiſſe jette du pain à la jeune Lancy, comme touché de ſon état. Un vieux le ramaſſe, en lui diſant d'un ton dur:*) Que fais-tu?... Eſt-ce ta ſœur... dis? & n'ai-je pas la mienne?

LE JEUNE SUISSE, *gémiſſant.*

Je ne puis rien...

SCENE VI.

HILAIRE pere, les deux Dames HILAIRE, Mlle. LANCY.

Tous quatre ſont accablés & dans des poſtures différentes.

Mad. HILAIRE.

DANS quelle extrêmité plus horrible ſommes-nous retombés !

Mlle. LANCY.

O mon pere ! ne nous aviez-vous donc apporté ce pain, tréſor ſi rare, que pour qu'il nous fût ravi l'inſtant d'après par ces barbares !

HILAIRE pere.

Mon courage eſt abattu... Tant d'adverſités m'accablent enfin... Je n'y réſiſte plus... O nouveau ſpectacle de douleur !... Ma mere... Elle eſt comme anéantie. (*Ils prodiguent tous leurs ſoins à la grand'mere.*)

Mad. HILAIRE grand'mere.

Ah, mon fils ! à peine puis-je parler.... Dieu m'exauce... Je mourrai dans vos bras.

HILAIRE pere.

Si vous mourez, nous vous ſuivrons.

Mad. HILIAIRE grand'mere.

J'ai fini ma carriere ; mais la vôtre doit s'étendre : j'ai quelque choſe d'important à vous dire, & je ne ſais ſi j'en aurai le temps & la force... Il faut que je vous éclaire.... Les moments me ſont précieux.

HILAIRE pere.

De quoi voulez-vous parler, ma mere?

Mad. HILAIRE grand'mere.

Tu auras peine à le croire; ta bonne foi, ta candeur... Mes enfants, j'ai entendu... Ecoutez-moi, mon fils. Ici à cette place même.......

SCENE VII.

ACTEURS précédents, HILAIRE fils.

HILAIRE fils, *dans la douleur.*

Vous me revoyez... hélas! & je ne vous apporte aucun ſecours... Mais...

HILAIRE pere.

Ah, mon fils! d'où viens-tu?

Mlle. LANCY.

Graces, Dieu puiſſant, qui nous l'as rendu.

Mad. HILAIRE.

Pourquoi t'es-tu ſéparé ſi long-temps de nous?

HILAIRE fils.

Ah! ma mere, vous dirai-je ce qui m'eſt arrivé! En aurai-je la force? J'ai couru aux remparts de la ville. J'avois appris que l'on y diſtribuoit des ſecours. O quel étonnement! les aſſiégeants nourriſſoient les aſſiégés, & c'étoit par ordre de Henri. J'ai crié aux ſoldats : „ Mes amis, „ donnez-moi du pain pour une femme de quatre-vingts ans, pour un pere chéri, pour une „ mere tendre, pour une fille céleſte, dont le „ pere eſt parmi vous, pour la fille du généreux „ Lancy... Par pitié, ou par grace, donnez-nous „ du pain, ou envoyez-moi la mort ". En diſant ces

mots, je découvre mon ſein ; un ſoldat eſt ému, il me préſente un pain au bout d'une lance ; je le détache du fer homicide ; je le cache ; je le preſſe ſur mon ſein ; je vole pour vous l'apporter... Des ſoldats féroces, qui errent dans cette ville, ſe jettent ſur moi, le glaive en main, & me dépouillent. J'ai eu beau défendre votre aliment avec la fureur du déſeſpoir ; ils ont dévoré à mes yeux ce pain qui devoit être le ſoutien des jours les plus ſacrés. Ils y ont puiſé de nouvelles forces pour aller ravir la nourriture à l'enfance & à la vieilleſſe... Peu leur importent les cris, les prieres & les larmes, ils ſont prêts à faire couler le ſang ; & c'eſt dans notre ville qui les a appellés, qui les ſoudoie, qu'habitent ces ennemis inteſtins, plus dangereux, plus cruels que ceux qui écraſent nos murailles.

HILAIRE pere.

Ah, mon fils! que me dis-tu? Ils ſont entrés ici de même ; ils ont tout enlevé... Le généreux Lancy nous avoit apporté la vie... C'eſt la mort qui nous reſte.

HILAIRE fils.

Le brave Lancy a paru dans ces lieux ? (*A demi-voix.*) Ah, que ne l'ai-je ſu, & que ne l'ai-je ſuivi !...

HILAIRE pere.

Regarde.... vois ces gonds abattus, ces verroux forcés, cette porte briſée, tout le déſordre de ces lieux..... Notre mere en eſt demi-morte d'effroi.

HILAIRE fils, *d'un ton ferme & décidé.*

C'eſt donc au malheur qu'il appartient de nous éclairer!... Ah, mon pere! j'ai vu le tableau le plus horrible... Mais de quelle horreur précieuſe & ſalutaire il a pénétré mon ame!... Je l'oſerai

dire, on nous trompe, on nous abuſe ; nous ſommes ſéduits...

HILAIRE pere.

Que dis-tu ?

HILAIRE fils.

C'eſt dans un indigne eſclavage que la Ligue prétend nous retenir. Donnerons-nous les mains à notre propre ſervitude? Sortons de cet état de miſere & de lâcheté... Que le ſceptre enfin ſoit remis aux mains du Roi légitime....

HILAIRE pere.

Eſt-ce mon fils qui parle ? Ciel!

HILAIRE fils.

Henri eſt doué de toutes les qualités royales. Il faudroit le choiſir, quand même les loix fondamentales du Royaume ne nous l'auroient pas donné. Allez, tout mon deſir aujourd'hui eſt de le voir entrer triomphant dans cette ville aux acclamations de tout ſon peuple.

HILAIRE pere.

Comme la miſere & l'infortune font changer de langage!.... Tu es dans le délire, mon cher fils...

HILAIRE fils, *impétueuſement.*

Non, c'eſt plutôt... Les Ligueurs, vous dis-je, ſont des barbares & des impoſteurs qui ſe moquent tout bas de notre crédulité... Eh, quels ſecours abominables ont-ils oſé vous offrir, eux qui ſe diſent vos amis ! Répondez....

HILAIRE pere.

Ils ſouffrent comme nous. Réduits à la même extrêmité, que peuvent-ils dans cette effroyable diſette?

HILAIRE fils.

Allez, elle n'exiſte pas pour eux.

HILAIRE pere.

Ne perdons pas du moins la confiance & la foi. Faut-il devenir coupables parce que la faim nous consume? & pour quelques courts moments qui nous restent à vivre, trahirons-nous l'auguste croyance de nos peres, en nous liant aux Huguenots?... Seroit-ce mon fils que j'ai élevé dans mon sein, qui s'égareroit à ce point, qui renieroit le nom Catholique?...

HILAIRE.

Mon pere, je saurai mourir pour la foi de l'Eglise quand il le faudra; j'aime ma Religion, mais j'aime aussi ma patrie : désabusez-vous sur les motifs qui font agir la Ligue. L'ambition ardente & cachée en est l'ame : ce n'est point à la personne de Henri qu'on en veut, c'est à son Royaume. Contemplez l'ouvrage des Ligueurs ; ils aiment mieux voir périr un peuple entier, que d'accepter la paix qui leur est offerte. Ils la redoutent, parce qu'elle finiroit leur tyrannique empire. Ils viennent nous exhorter avec un air hypocrite à supporter la famine, tandis qu'à l'écart ils calculent les avantages qu'ils retirent de notre révolte...

HILAIRE pere.

Notre révolte?... Où suis-je!... Ah, si tu n'étois pas mon fils!

HILAIRE fils.

J'ai vu notre fidele serviteur couché dans la foule des morts. Il a perdu la vie en disputant de quoi nous soulager, & les coups qui l'ont percé pouvoient s'étendre jusqu'au cœur de votre fils... Vous ignorez encore ce qui vient de se passer... Grand Dieu! quels tyrans implacables, quels monstres n'en seroient attendris, & ne consentiroient pas au plus grand, au plus entier sacrifice pour la prompte cessation d'un tel fléau!... Ecoutez & tremblez... Une femme... faut-il donc que ma bouche vous

l'apprenne!... une femme, une mere, dans cette démence inconcevable qu'inſpire le tourment de la faim, a tué ſon enfant, a fait rôtir ſes membres palpitants, a voulu porter à ſa bouche... Mais la nature trahie, outragée, reprenant bientôt tous ſes droits, elle eſt morte de douleur ſur cette affreuſe nourriture...

Mad. HILAIRE, Mlle. LANCY.

O temps! ô jour d'horreur!

HILAIRE pere.

Voilà le crime de l'hérétique : que Dieu l'en puniſſe.

HILAIRE fils, *fortement.*

Voilà le crime de la Ligue... Mes trois freres ont péri dans les factions qu'elle a ſuſcitées; & vous, mon pere, vous qui dans tous les temps en avez ſouffert, vous ne voulez pas reconnoître des agents vendus à l'étranger? Faut-il que toute votre famille périſſe, pour vous ouvrir les yeux?

HILAIRE pere, *avec une douleur concentrée.*

Tes paroles me ſont bien plus cruelles que la faim que j'endure.

HILAIRE fils.

Depuis long-temps, mon pere, je nourriſſois ces idées, & je n'oſois, par reſpect, les exprimer, de peur de heurter vos opinions. Mais le jour de la vérité eſt enfin venu, & je ne crains plus de la produire dans tout ſon éclat. Ils verront, vous dis-je, le trépas du dernier François, plutôt que de renoncer à leurs vues ambitieuſes... Cette Ligue, ſur laquelle vous oſez fonder de ſi grands intérêts, qu'eſt-elle au fond? Une horrible & tumultueuſe confuſion, un amas de diverſes têtes capricieuſes, enfantant chaque jour ordonnances, édits, plans nouveaux, changés à tous moments. Il s'y engendre tant de jalouſies, de haines, de deſſeins oppoſés; les

les prétentions font fi contraires & s'entre-choquent tellement, qu'il fera impoffible de jamais les concilier.

HILAIRE pere.

Arrête... Tu as fucé un mauvais lait, mon fils, & ton égarement fera l'amertume de mes derniers jours... La gloire de nos autels fut toujours attachée à l'éloignement des Huguenots. Ils ont toujours tenté de renverfer l'état politique du Royaume. Reviens de tes erreurs : la jeuneffe n'eft que trop fujette à fe laiffer féduire par d'éblouiffantes nouveautés... Ne vois-tu pas que, dans ces temps orageux, notre Religion n'a été foutenue que par la fainte Ligue? Henri III a déshonoré le trône; il vouloit faire un bûcher immenfe de cette Capitale (1); tu le fais, tu l'as déteflé avec tous les vrais citoyens. Le Navarrois, fon allié, refpectera-t-il le privilege de nos autels? Entrant à main armée, l'hérétique renverfera toutes nos libertés...

HILAIRE fils.

Eh! il fe puniroit lui-même; il détruiroit fon pouvoir. D'ailleurs, il ne peut plus être confidéré, comme hérétique, s'étant foumis à l'Eglife, & ayant fait abjuration publique.

(1) Il paroît prouvé par l'hiftoire, que Henri III, après avoir été *foible*, paffa à l'autre extrémité, & devint *furieux*. A la tête d'une armée de quarante mille hommes, il médita la ruine de la Capitale, comme le foyer de la rébellion; mais lui-même en étoit le principal auteur. Il s'écria, dit-on, en regardant Paris des hauteurs de Saint-Cloud, où il étoit campé : *Encore quelques jours, & on ne verra ni tes maifons, ni tes murailles, mais feulement le lieu où tu auras été.* Le poignard de Clément parut donc aux yeux des Parifiens avoir fauvé la Capitale & le Royaume. Jamais la mort du plus odieux tyran ne fut apprife avec de plus grands tranfports de joie. Henri III avoit donc réellement bleffé & irrité la nation.

HILAIRE pere.

Fauſſe grimace ! Ruſe affectée ! Aſtuce de guerre ! Il foudroie nos murailles, aſſiege nos autels, & ſa converſion paſſeroit pour ſincere !.. Si cette abjuration n'étoit pas un pur acte de politique, il eût donné des preuves d'une ſoumiſſion parfaite au Légat de Rome ; mais il eſt hérérique au fond de l'ame.

HILAIRE fils.

C'eſt à Dieu ſeul qu'il appartient de ſcruter les cœurs, & de juger s'ils ſont ſinceres ou diſſimulés. Pour nous, croyons au ſerment du brave Henri.

HILAIRE pere.

Non, je n'y crois point ; c'eſt un nouveau parjure... Cette abſolution enſuite a été donnée contre tous les regles ; & d'ailleurs, elle n'a pas été ratifiée par le Pape.

HILAIRE fils.

Le Pape ! Et Henri a promis devant Dieu !... Le Souverain Pontife peut bien vouloir l'éprouver ; mais il ne peut s'empêcher de le reconnoître.

HILAIRE pere.

Quand il le reconnoîtra, alors il ſera véritablement Roi de France.

HILAIRE fils.

Ainſi la Couronne de nos Rois ſeroit entre les mains du Saint-Siege ! Il deviendroit juge de leurs penſées les plus ſecretes ; & juſqu'à ce qu'il lui plût de l'éteindre, il attiſeroit le feu de la guerre civile ! La Religion, au-lieu de déſarmer des mains ſanguinaires, affermiroit le glaive qui déchire en tous ſens le ſein de la patrie !.. Suffit-il d'être Ligueur, pour mériter toute croyance ? Le premier fondement de la tranquillité publique, réſide dans un chef qui réuniſſe les divers partis qui ſe choquent ; les déſaſtres, dont nous gémiſſons, auront toujours

le même cours, tant qu'il n'y aura pas un Monarque universellement reconnu dans tout le Royaume... Les qualités de Henri, sa générosité, sa grandeur lui méritent le sceptre. C'en est fait, je me range parmi les Royalistes...

HILAIRE pere.

Arrête, infortuné, arrête !... Tu perds ton ame, & je pleure sur toi...

HILAIRE fils, *en regardant Mlle. Lancy.*

Je veux suivre désormais les drapeaux sous lesquels marche le fidele Lancy; la paix, l'abondance, le bonheur n'entreront dans cette Capitale que lorsque ses portes s'ouvriront devant un Roi populaire. Il ne faut peut-être qu'une voix pour ramener les François à leur Souverain. Eh bien, je crierai : *la paix, la paix avec le bon Roi !* & les voix de plusieurs se joindront à la mienne... Combien il en est qui gémissent en silence, & qui n'attendent que ce signal pour abjurer la Ligue & ses fureurs !

HILAIRE pere, *avec courroux.*

Demeure, jeune insensé, demeure, ou je ne te reconnois plus pour mon fils.

HILAIRE fils, *avec un cri de douleur.*

Mon pere ! Et voilà donc l'ouvrage du fanatisme ! Il nous désunit.

HILAIRE pere.

Recevoir un hérétique dans le trône de Saint-Louis ! quel sacrilege ! quelle profanation !... Ah ! je frémis... Ecarte-toi de moi, enfant dénaturé. Je ne puis te pardonner ce blasphême : sors de ma présence, ou repens-toi...

Mad. HILAIRE grand'mere, *à son fils.*

Hilaire, écoutez : respectez mon petit fils. C'est Dieu qui l'inspire.

HILAIRE pere, *avec emportement.*

Dites l'esprit des ténebres...

Mad. HILAIRE grand'mere, *continuant.*

J'ai recueilli toutes ses paroles, & j'y ai reconnu le vrai portrait de ces traîtres, que je croyois des hommes sinceres, & que je me reproche bien aujourd'hui d'avoir écoutés...

HILAIRE pere.

Qu'entends-je! où suis-je!...

Mad. HILAIRE grand'mere, *à son petit-fils.*

Approche; je te reconnois... Oui, tu as un sens droit, le sens de ton grand-pere. Il détestoit le langage des hypocrites; il a prévu tous les malheurs qui nous accablent; il en accusoit nos Prêtres; il me l'a dit cent fois...

HILAIRE pere.

Et vous aussi, ma mere, vous qui fûtes si pieuse, si résignée... Allez-vous perdre en un instant le mérite d'une vie entiere?.. Qui vous a donc tous pervertis à la fois? Le poison de l'hérésie auroit-il circulé à mon insu dans ma famille?... O Dieu! ce seroit là le dernier coup... Frappe, avant que mes tristes yeux soient témoins...

Mad. HILAIRE grand'mere.

Ecoutez-moi; mon fils... Plein de votre probité, vous ne pouvez ajouter foi à certains crimes, qui n'existent que trop. Ici Guinceſtre, Aubry, ames de la Ligue, ont dévoilé les mysteres d'iniquité qui renferment leurs intrigues, leurs attentats, & tous nos désastres.

HILAIRE pere.

Et qu'avez-vous entendu?

Mad. HILAIRE grand'mere.

Ici, à cette place même, je les ai entendus profaner la Religion qu'ils professent.

HILAIRE pere.

Eux?....

Mad. HILAIRE grand'mere.

Ce sont des monstres, vous dis-je... L'aveu

d'une cabale infernale eſt ſorti de leurs bouches. Ils ne me ſavoient pas ſi près d'eux, les traîtres!

HILAIRE pere.

Ah! que m'annoncez-vous?... Se peut-il!... Non....

Mad. HILAIRE grand'mere.

Leurs complots ſont horribles & ténébreux, te dis-je, & je n'exprimerai qu'imparfaitement juſqu'où ils oſent aller. Ce ſont des fourbes qui ſe ſervent de ce qu'il y a de plus ſacré au monde, pour étayer leur perverſe ambition. Leurs diſcours m'ont fait frémir. Ils annoncent des cœurs attroces & capables de tout enfreindre. Je leur ai peint, dans la première chaleur du reſſentiment, toute l'indignation que leur fourberie abominable m'inſpiroit; & dans leur lâcheté, ils n'ont ſu que menacer.

HILAIRE pere, *avec la plus grande ſurpriſe.*

Vous menacer, ma mere... vous menacer!... Qu'entends-je!...

Mad. HILAIRE grand'mere.

Et non me délivrer d'une vie dont je ſens tout le fardeau.

HILAIRE pere.

En croirai je ce que vous me dites?...

Mad. HILAIRE grand'mere.

Douterois-tu de ce que ta mere te dit? T'a-t-elle jamais trompé? Ouvre les yeux; il en eſt temps encore... Je les ouvre aſſez-tôt pour t'éclairer... La vérité eſt ſur mes levres avec le dernier ſoupir.

HILAIRE pere, *les yeux au Ciel.*

Dieu! guide-moi... Eſt-ce la vérité que j'entends?

Mad. HILAIRE grand'mere.

Dérobez votre tête à la tyrannie; briſez le joug qui vous retient ici; paſſez avec courage dans le

camp de Henri, & rejoignez votre ami de tous les temps, le brave, le généreux Lancy.

Mad. HILAIRE, *à son époux.*

Ah! cher époux, ses paroles ont allumé en moi un courage nouveau. J'apperçois la Ligue sous son vrai jour : adopte nos idées ; rompons l'affreux esclavage où nous captivent depuis trop long-temps des hommes qui n'ont le nom de Dieu à la bouche que pour mieux cacher la cruauté dans leur cœur.

HILAIRE pere.

Quoi! nous aurions été trompés à ce point?

Mad. HILAIRE grand'mere.

Oui, vous l'avez été, mes enfants.... Je vous l'atteste en présence de Dieu, & prête à paroître devant lui.

HILAIRE pere.

Quoi! les mains qui tous les jours touchent les saints autels, ourdiroient ces trames ténébreuses & sanguinaires?...

HILAIRE fils.

Votre candeur antique & respectable, comme l'a dit ma mere, ne vous a jamais permis de croire à la duplicité, à la trahison de ces hommes qui se montrent sous des dehors religieux, & vous avez confondu la Religion & ses Ministres; l'une est sainte, mais les autres sont pervers...

HILAIRE pere.

Quoi! il me faudroit renoncer aux idées les plus consolantes?... Ah! j'en mourrai... Que ne suis-je déja dans la tombe!

HILAIRE fils.

Mon pere, rendez-vous; la paix n'est qu'aux pieds du trône d'un bon Roi. Malgré le poids de l'âge, ma mere trouvera assez de forces pour abandonner une ville remplie de tant d'horreurs. (*A*

ſa grand'mere.) Nous vous porterons dans nos bras....

Mad. HILAIRE grand'mere, *d'une voix affoiblie.*

Vous n'aurez pas cette peine-là, mes enfants. (*Elle chancele.*)

HILAIRE fils, *d'un ton ému.*

Qu'avez-vous ma mere? (*Ils ſe raſſemblent tous trois autour d'elle.*)

Mad. HILAIRE grand'mere.

Ne vous effrayez point... Je lutte depuis trois heures contre mon dernier moment... Tant de coups portés à la fois... Cette nouvelle foibleſſe va peut-être en décider... Embraſſez-moi tous... Je ne vous vois plus... Je vous bénis, mes enfants!... Dieu, j'ai confiance en vous... Eſpérez en lui, mes enfants... attendez ſa volonté derniere... Heureux qui peut quitter ce monde ſans regrets!... Je ſuis tranquille... Il y a déja quelque temps que je ne ſouffre plus... Mes enfants, non!... la mort n'eſt pas ſi terrible qu'on la fait... Je ne me ſuis jamais trouvée ſi bien... Qu'on me laiſſe.

HILAIRE pere, *dans la plus grande douleur.*

Nous vous abandonnerions!... & vous pourriez le croire!

Mad. HILAIRE grand'mere.

Je me ſens bien, vous dis-je... Quittez-moi, je n'ai beſoin de rien. J'éprouve un ſentiment de paix intérieur, qui m'étoit inconnu... Oui, mes enfants, Henri triomphera. Mes yeux qui percent l'avenir dans un jour éclairé & nouveau, ſemblent déja le voir ſur le trône. Il y regne en pere. Il releve la France, il la conſole. Les François ſe ſouviendront long-temps de lui; & ſon nom ſera le premier gage de l'amour qu'on portera à ſes deſcendants... Que vois-je? Ce Philippe II, qui, dans ſa rage ambitieuſe, a verſé ſur la France ce déluge de maux...

Sa race s'éteint (1); & la Providence donne son Empire à un descendant de ce même héros dont il vouloit usurper la couronne... Ainsi la Justice éternelle punit & récompense... Mon fils, donne-moi ta main... Où êtes-vous tous?

HILAIRE pere & fils.

Nous sommes dans vos bras.

Mad. HILAIRE grand'mere, *se soulevant & retombant.*

Mes chers enfants!... Mon Dieu!

HILAIRE pere.

Elle expire. (*Ici se fait un grand silence; les quatre personnages doivent former un tableau pathétique.*)

Mad. HILAIRE.

Ne nous abandonnons pas à la douleur, cher époux. Hâtons-nous d'exécuter ses volontés dernieres. (*A Mlle Lancy.*) Lancy, arrachons-les du triste objet qui les consume... Je crains qu'ils n'y succombent.

HILAIRE, pere, *avec désespoir.*

Laissez-moi expirer à ses pieds... O mon Dieu! (*Il prie.*)

Mad. HILAIRE.

Il te reste une épouse, un fils; supporte la vie pour eux.

HILAIRE pere, *après un long silence, s'éloignant du corps de sa mere.*

Vous l'exigez... Rendons-lui les derniers devoirs, & quittons cette ville. Je me souviendrai de ses dernieres paroles. Elle ne seront pas vaines. Je me rends à vous, mes enfants. Oui, soyons royalistes....

(1) On peindra dans une autre piece de théâtre ce sombre & profond caractere qui apppelle les couleurs dramatiques.

(*Sa famille le presse dans ses bras, avec les témoignages de la reconnoissance. Levant les mains au Ciel & contemplant sa mere.*) Je ne t'entendrai donc plus, ô femme respectable! ô bonne mere!... Tu meurs dans ce calme paisible qui n'appartient qu'à la vertu. Et moi, la douleur, la honte, le regret d'avoir été abusé, toutes les passions tristes, pénibles, agitent mon ame... Je me trouvois si heureux d'avoir encore ma mere, de lui payer mon tribut de respect & d'amour! Je me flattois de l'accompagner de mes soins dans une vieillesse encore plus avancée. Ces longs troubles, cette famine, ces attentats m'ont ravi de ses années celles qui m'étoient les plus cheres, celles où j'aurois pu m'acquitter envers elle de tant de soins prodigués à mon enfance! Ame céleste! le corps que tu as habité n'inspire aucune terreur à ton fils. (*Il se jette sur le corps de sa mere.*) Il fut le temple des vertus douces & courageuses. C'est un dépôt que la terre ne gardera pas long-temps, & que le Ciel doit recevoir. Tu m'as instruit, tu m'as ouvert les yeux; c'est ton dernier bienfait: il vivra dans ma mémoire, & je me trouve pénétré d'une horreur inexprimable, en découvrant l'affreux tableau qui m'est enfin dévoilé.

HILAIRE fils, *avec impétuosité.*

Vous pleurez!... Et moi, témoin de son trépas hâté par ces barbares, je jure sur ce corps sacré de venger sa mort. Ses derniers mots, descendus au fond de mon cœur, y ont déployé une force toute nouvelle... Je jure de poursuivre les Seize & les Espagnols, de m'armer contre ces infâmes oppresseurs, de mettre un frein à leur atrocité, de me dévouer tout entier au Roi légitime, de fermer la bouche à ces cruels Théologiens qui ont travaillé à éteindre dans le cœur des Catholiques toute fidé-

lité à leur Souverain, & qui, rompant les liens nécessaires de l'obéissance & de la subordination, établissant une autre autorité que celle du Prince, ont été cause de tous les maux horribles qui ont couvert le Royaume. Je jure enfin d'écraser le serpent du fanatisme, qui s'est replié de tant de manieres pour exhaler ses poisons. Je remets à Dieu qui m'a protégé jusqu'ici, & dont je crois suivre en ce moment l'auguste & sainte voix, je lui remets ma vie entiere, la consacrant à mes concitoyens. Si la mort m'enleve, mon trépas du moins ne sera pas infructueux; mes jours auront été prodigués pour ma patrie. Que je sois en butte à tous les traits des ennemis de la France, & qu'elle soit sauvée!.... Adieu; vous entendrez tous parler de moi: je rejoins le pere de Lancy.

HILAIRE pere.

Mon fils! que ton courage héroïque soit plus calme.

Mad. HILAIRE.

Hilaire, que ta vertu ne soit pas imprudente.

Mlle. LANCY.

Allons tous ensemble nous jetter dans le camp du Roi.

HILAIRE fils, *dans la plus grande agitation.*

Non, je veux être seul. Sa mort sera vengée, vous dis-je... O mes amis! mes concitoyens! vous me verrez, vous m'entendrez; accourez tous à mes cris douloureux; venez vous joindre à mon désespoir; venez, & délivrons la patrie de ses horribles persécuteurs. (*Il sort sans vouloir rien entendre.*)

SCENE VIII.

HILAIRE, Mad. HILAIRE, Mlle. LANCY

Mlle. LANCY.

IL va obéir à ses transports; il nous quitte, il va se perdre.

Mad. HILAIRE.

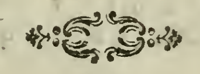
Hélas!

HILAIRE pere.

Que le Seigneur le couvre de ses aîles, pour récompenser sa piété filiale! Je ne compte plus sur un bras de chair, & n'espere plus qu'en Dieu.

Mlle. LANCY.

Quoi, tant d'assauts m'étoient réservés! Et comment pourrai-je les supporter! Tous les traits de la guerre civile sont venus se réunir contre moi; & pour un moment d'espérance, la crainte & la terreur m'agitent sans cesse... Mais que vois-je! Les voici encore. Ah, grand Dieu! Ils amenent quelques nouveaux désastres.... (*On voit une foule de satellites armés.*)



SCENE IX.

ACTEURS précédents, AUBRY, *ſuivi des ſatellites des Seize.*

AUBRY.

ENTREZ, entrez, vengeurs des Catholiques & de nos ſaints autels... Nous avons entendu ſoutenir dans cette coupable maiſon, qu'un hérétique relaps, impénitent, chef, fauteur, défenſeur public des hérétiques, ſoi-diſant Roi de France & de Navarre, condamné & excommunié par le Pape, pouvoit avoir quelque droit à la couronne; & comme une telle propoſition eſt viſiblement abſurde, ſchiſmatique, erronnée, blaſphématoire, ſacrilege, remplie d'impiété, & dictée par un eſprit de révolte contre l'Egliſe, & de ſédition contre les vrais citoyens, nous venons à l'effet que, défendant les privileges des Catholiques, vous faſſiez juſtice ſelon votre charge, qui eſt de traîner en priſon ces malheureux hérétiques, comme châtiment préliminaire du ſupplice qui leur eſt deſtiné. (*Les ſatellites environnent Hilaire & ſa famille, & les chargent de chaînes.*)

HILAIRE pere.

Impoſteur barbare, c'eſt toi qui te diſois mon ami!...

AUBRY.

Dieu l'emporte. Sa cauſe....

HILAIRE pere.

La cauſe de Dieu! Monſtre! j'ai été trop crédule. J'ai mérité mon malheur. Mais je m'éleve au-

deſſus de tes fureurs. Je ne m'attendris que ſur ces femmes. Tu ſignales contre elles tes lâches vengeances. Va, j'ai le droit de te mépriſer au fond de mon ame; mais mon fils, du moins, mon fils eſt à l'abri de tes coups. C'eſt une victime chere qui t'eſt échappée. (*Lui montrant le corps de ſa mere.*) Aſſouvis ta rage. Regarde! Ce n'eſt pas la cent millieme victime que tes pareils ont immolée. Jouis d'un ſpectacle fait pour ton cœur; repais-en tes avides regards... Acheve : ton triomphe ne ſera pas long....

AUBRY. *à part.*

La vieille eſt morte; mais elle a parlé. (*Haut.*) Que le corps de cette femme, décédée dans des ſentiments hérétiques, ſoit privé de la ſépulture des fideles. Elle eſt réprouvée également & de l'Egliſe & de Dieu, & livrée à cette heure à la damnation éternelle. Que ſon corps ſoit traîné à la voirie, en attendant qu'il reſſuſcite pour rejoindre aux enfers ſon ame abominable....

HILAIRE pere, *enchaîné, avec fureur.*

Démon de la terre! quel que ſoit le jugement de Dieu ſur elle, va, il y aura toujours un eſpace infini entre ſon ame & la tienne. Les tourments que tu inventes ici-bas, les bûchers que ta rage allume, tu voudrois en pouſſer, en attiſer les flammes juſques dans un monde inconnu; mais c'eſt-là qu'un Dieu t'attend! Ce Dieu que tu blaſphêmes, jugera qui de nous aura mieux ſuivi les ſaintes loix qu'il a données aux hommes. Tu oſes faire de l'Etre ſuprême le miniſtre obéiſſant de tes fureurs; & lorſque la mort, malgré toi, ſecourable aux malheureux, te dérobe & t'enleve tes victimes, tu voudrois l'établir bourreau éternel de tes vengeances! Tu le confonds donc avec les monſtres vils qui te ſervent & t'environnent!... Va, ſi tu ne trem-

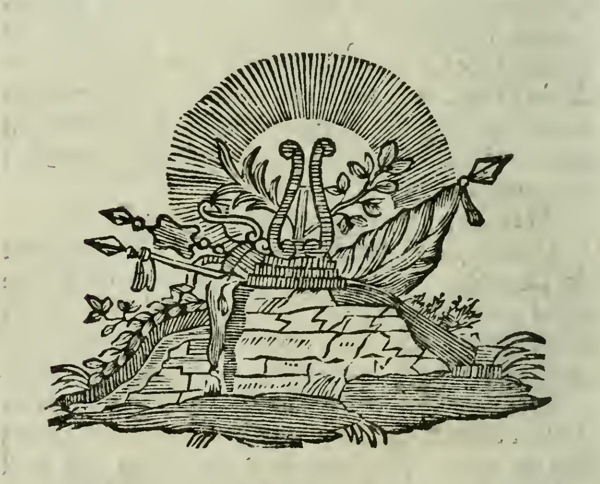
bles point devant ſon œil ouvert, tu n'en reſſentiras pas moins le poids redoutable de ſa juſtice.

AUBRY.

Délivrez-moi de ces huguenots. Plongez-les dans les plus affreux cachots, & que mes ordres ſoient exécutés en tout point. (*On entraîne Hilaire, ſa femme & Mlle. Lancy.*)

(*On enleve le corps de la vieille; & les ſatellites, en l'enlevant, ſe diſent entr'eux:*)

A la voirie; c'eſt une damnée; à la voirie.



ACTE IV.

(Le Théâtre repréſente l'intérieur de la Baſtille (1). Sur le côté droit eſt un cachot éclairé foiblement par une groſſe lampe ſuſpendue en-dehors. La grille du cachot laiſſe appercevoir Hilaire, ſa femme & Mlle. Lancy, enchaînés à différentes diſtances, & dans des attitudes qui laiſſent douter s'ils reſpirent encore. Le côté gauche de la priſon forme juſques ſur le devant de la ſcene un lieu ſéparé, dont la voûte s'enfonce dans les ténebres; elle eſt à demi-éclairée, & laiſſe voir une partie de ſa profondeur. Sur le devant de cette partie de la priſon, eſt une table gothique ſans nappe, ſur laquelle on voit des pieces froides, du bœuf ſalé, de gros pains, des cruches de vin. Pluſieurs Ligueurs mangent & boivent, ſe parlent à demi-voix & en geſticulant; ce demi-ſilence eſt interrompu par les cris plaintifs des priſonniers, dont la voix perce la voûte.)

---

(1) La Baſtille ne ſe rendit que quelques jours après. Ces infortunées victimes ne pouvoient être qu'au Châtelet. Le Châtelet eſt aujourd'hui une priſon des tribunaux juridiques; mais on a voulu imprimer à la Baſtille l'horreur dont tout citoyen eſt pénétré pour cette priſon d'Etat. Depuis lors, le Cardinal de Richelieu & Louis XIV y ont entaſſé aſſez de malheureux pour que ce mot rende à la poſtérité un ſon terrible; & comme je me flatte que cette piece, à l'aide du ſujet, vivra quelque temps, je veux, s'il eſt poſſible, que dans deux cents ans le mot de *Baſtille* faſſe treſſaillir d'horreur & d'effroi notre derniere génération. Voilà pourquoi j'ai placé ma ſcene dans ce *palais de la vengeance.*

SCENE PREMIERE.

TROUPE DE LIGUEURS SUBALTERNES.

UN LIGUEUR, *verſant du vin à un autre.*

A TOI, Louchard... à toi, Anroux... Tu as vigoureuſement aidé à porter la châſſe de Sainte Genevieve, qui fait tomber de la pluie dans la ſéchereſſe, & qui, à plus forte raiſon, doit empêcher le Béarnois d'entrer dans Paris... Tes larges épaules ployoient ſous le faix... Reprends des forces, pour reporter demain la patronne... Elle ne ſauroit manquer de faire le miracle qu'on lui demande (1).

UN AUTRE LIGUEUR.

Je ſuis tout en eau... J'ai aſſez crié dans les rues de Paris contre le Roi de Navarre, pour boire un coup.

LOUCHARD.

J'ai exhorté tout le monde à faire un maſſacre général des Royaliſtes, & à dire que le paradis ſeroit ouvert à tous les exécuteurs de cette bonne œuvre; mais chaque jour il y a du relâchement dans la foi... Il fut un temps où l'on auroit ſervi avec plus de zele la *ſainte union.* Qu'en dis-tu, Anroux?

ANROUX.

Il eſt bien vrai; mais il ne faut pas déſeſpérer... J'ai

(1) On fit des proceſſions où la châſſe de Sainte-Genevieve fut portée, pour obtenir par ſon interceſſion *la délivrance du Béarnois.*

J'ai répandu par-tout que nous avions des magasins d'armes, des lances à feu, de la poix, & toutes sortes de matieres combustibles toutes prêtes, pour embraser & consumer la ville, si l'on ne pouvoit autrement en fermer l'entrée au Navarrois... Ces menaces ont fait leur effet.

LOUCHARD.

Je ferai plus que des menaces, moi : qu'on me laisse agir. C'est moi, mes amis, qui, aidé d'un brave Jésuite, ai renversé de mes mains, il y a deux ans, l'échelle chargée d'hommes prêts à s'élancer sur le rempart du quartier Saint-Jacques; j'ai fait manquer l'escalade. J'ai réveillé le corps-de-garde; & les tambours, grace à moi, ont sonné l'allarme... (1).

UN LIGUEUR *lui versant à boire.*

Fort bien! Pour cela bois un coup.

UN AUTRE LIGUEUR.

Ma foi, me voilà bien repu.

UN AUTRE LIGUEUR.

Le vin des Espagnols est fort bon. Il donne courage à la besogne.

PLUSIEURS VOIX *sortant des cachots, dont quelques-unes sont éteintes.*

Ayez pitié de nous!... ayez pitié de nous!...

UNE VOIX SEULE.

Ou rendez-nous la vie... ou donnez-nous tout-à-fait la mort!

PLUSIEURS VOIX.

Au nom de Dieu... au nom de l'humanité... au nom de tout ce qui peut vous être cher... prenez donc compassion de nous!

LOUCHARD.

Oui, oui, pitié de vous, misérables Hugue-

(1) C'est un fait historique.

nots! Crevez, crevez; allez à tous les diables.

ANROUX.

J'aurois plutôt pitié d'un chien... Qu'ils crevent, ces damnés d'hérétiques... autant de places nettes pour ceux qui viendront.

LOUCHARD.

Mais, Messieurs, voici l'heure d'aller entendre à Saint-Merry le Curé de Saint-Benoît (1). C'est un bien habile homme que ce prédicateur. Quel foudre d'éloquence! Comme il tonne contre les Royalistes! Comme il terrasse l'hérésie! Comme il défend la cause de Dieu! Il a prouvé au doigt & à l'œil que la conversion du Béarnois n'étoit que feintise, hypocrisie, & que son absolution le rendoit encore plus damnable qu'auparavant. C'est avec des traits tirés des saintes Ecritures, qu'il rapproche les temps & les lieux; & les exemples héroïques qu'il offre à la multitude, sont bien choisis, vous en conviendrez. Ah! que n'est-il plusieurs auditeurs comme Barriere, qui sut mettre à profit toutes ces saintes exhortations! On ne saisit pas si bien aujourd'hui le sens des divines Ecritures; elles ordonnent manifestement la mort des impies. Si le succès n'a pas suivi l'acte méritoire de celui qui s'étoit dévoué pour la cause commune, son ame, mes amis, n'en est pas moins devant Dieu; & c'est du haut du Ciel qu'il nous exhorte aujourd'hui à l'imiter.

ANROUX.

Il faudroit douze prédicateurs de cette force pour

---

(1) Jean Boucher, Curé de St. Benoit, prêchant à St. Merry. Nous avons encore les Sermons de cet *énergumene*; il s'y trouve des morceaux éloquents. Il paroissoit intimement persuadé de la subversion de l'Eglise & de l'Etat, si Henri IV venoit à monter sur le trône. L'éloquence de ce temps-là a une originalité brusque & véhémente qui n'appartient à aucun autre siecle.

bien toucher les cœurs, car ils ſont endurcis; mais les grands talents ſont rares... Allons, je ne veux pas manquer le ſermon. Il prêcheroit dix heures de ſuite, que je l'écouterois avec la même attention. Quel ſtyle! quelle véhémence!... Meſſieurs, s'il ſe trouvoit dans l'aſſemblée quelqu'hérétique qui parût ne point goûter ſes diſcours, ayez ſoin de le ſuivre de l'œil, & qu'au ſortir de l'Egliſe il ſoit arrêté & enlevé ſur-le-champ.... Prenez-y garde...

TROUPE DE LIGUEURS, *en tumulte.*

Oui, oui, nous n'y manquerons pas; & ceux qui s'aviſeront de dormir, nous ſoutiendrons qu'ils ont ri.

UN LIGUEUR.

Nous aurons l'oreille en l'air, & l'œil ſur l'aſſemblée; laiſſez-nous faire.

SCENE II.

BUSSY-LE-CLERC, VARADE, MONTALIO, AUBRY.

(*Dès qu'ils arrivent, les Ligueurs ſubalternes ſe levent avec reſpect, ſe tiennent debout, & l'on ſert de nouveaux plats ſur une table plus large & plus commode.*)

BUSSY-LE-CLERC, *aux Ligueurs ſubalternes.*

PRÉSENTEMENT que vous avez repris des forces, retournez tous à vos poſtes... Eſpionnez les diſcours, devinez les regards, & interprétez juſqu'au ſilence. Au moindre ſoupçon, amenez ici

pêle-mêle & sans distinction, ceux dont la physionomie seroit équivoque. Il vaut mieux arrêter dix personnes, que de laisser échapper un hérétique... Allez, il y aura de la place pour tout le monde... Je fais creuser quelques cachots de plus, & ce sera bientôt fait... Parlez avec emphase de nos partisans; exagérez leur nombre & leur force, & venez me rendre compte de tout. (*Les Ligueurs subalternes saluent, & vont pour sortir. Il les arrête.*) Faites sur-tout comme si vous étiez exténués par la famine; & quand vous serez auprès de quelque bon Catholique prêt à rendre l'ame d'inanition, prenez garde que votre son de voix ne trahisse le bon repas que vous avez fait. (*Les Ligueurs subalternes se retirent.*)

SCENE III.

ACTEURS précédents, BUSSY-LE-CLERC.

BUSSY-LE-CLERC.

EH bien! Messieurs, nos provisions, comme vous voyez, ne manqueront pas de si-tôt. Vos craintes étoient bien frivoles. J'ai mis ordre à tout, & j'ai le plaisir de vous annoncer que nous avons des vivres pour six mois.

VARADE, *souriant.*

Bon! six mois!... L'élection qui va se faire, déterminera l'armée qui nous délivrera du Béarnois. Les troupes de Philippe II ne retourneront pas à Madrid sans coup férir. Ses intrigues ont amené à lui les secrets des Princes; & du fond de son cabinet, il suit de l'œil tous les mouvements de

l'Europe. Sa puiſſance eſt un coloſſe qui peut repoſer ſur plus d'un trône à la fois; ſes drapeaux flottants, & ſur-tout ſes tréſors, acheveront le reſte. Cette vieille loi Salique, loi puérile & ridicule, ſera annullée de plein droit. L'Infante Iſabelle, fille d'un Roi Catholique, ſuccédera à la Couronne, & donnera ſa main à un Prince du ſang. Vous voyez que déja les troupes de Philippe ſont maîtreſſes de la Capitale; & l'on ne ſauroit leur porter trop de vénération; car elles protegent l'Egliſe en conſervant le Catholiciſme ſur le trône.

BUSSY-LE-CLERC.

Pour jouir d'un ſi grand avantage, on peut bien ſoumettre la France à une domination étrangere. Eh! qu'importe après tout celui qui aura la couronne en tête, pourvu qu'il regne ſuivant notre volonté?

MONTALIO.

Mais, Meſſieurs, auroit-on jamais pu s'imaginer que le Navarrois eût réſiſté ſi long-temps à cette foule d'ennemis, à l'or des Eſpagnols, au glaive de Mayenne, aux foudres de Rome, à l'enthouſiaſme frénétique de tout un peuple? Rien n'a pu l'intimider. Cet homme-là eſt d'une intrépidité qui me fait toujours frémir. Nous ne ferons jamais tranquilles tant qu'il vivra.

AUBRY.

C'eſt ce que j'ai toujours dit. Ne chantons pas trop victoire. Il a un bras & une ſanté de fer: aucune fatigue n'abat ſon courage. Il faut le voir dans les batailles. Il eſt par-tout. Son activité le multiplie. C'eſt une tête forte, une tête, entre nous, comme il en auroit fallu une à notre parti. Depuis la mort de Guiſe, nous n'avons guere eu que des lâches ou des inſenſés... Il faudra, pour l'abattre, ſe porter à des réſolutions, j'oſe le dire, extrêmes.

MONTALIO.

Messieurs, ce qui m'intrigue le plus, c'est cette abjuration faite à St. Denis. Il s'est servi, cette fois, de nos propres armes. C'est un tour adroit de sa part, qui peut trancher bien des difficultés; & le chemin de la messe pourroit fort bien devenir la route du trône.

VARADE.

Il a été très-bien conseillé... C'est une ruse, pour un soldat, à laquelle nous ne nous attendions pas; mais, malgré cette démarche, il n'en est pas encore au point qu'il s'imagine : il faut que le Souverain Pontife prononce l'absolution, afin qu'elle soit valide aux yeux de l'Eglise, & Clément VIII ne se conduit pas aisément. Quand il ne feroit que temporiser, selon la politique Italienne la plus commune, il le meneroit encore loin... Savez-vous d'ailleurs, Messieurs, quelles sont les formules prescrites? C'est ici vraiment que nous l'attendons... J'en ris d'avance.

BUSSY-LE-CLERC.

Nous ne sommez pas trop au fait; mais plus on inventera de difficultés, plus nous pourrons nous flatter de la victoire...

MONTALIO, *à Varade.*

Vous pouvez détailler ici sans crainte tous les artifices que Rome compte employer... Enseignez-nous...

VARADE, *avec emphase.*

Eh bien, Messieurs, sachez que, pour que Henri de Bourbon soit absous, il faut que ses représentants se mettent préalablement à genoux, à la vue de tout le monde, devant le Pape; qu'ils soient frappés sur les épaules de sa baguette, comme pénitents publics, tandis que le chœur récitera le *Miserere*,

(1) dont le chant précede ordinairement le supplice des criminels ; & pour parvenir à cet avantage-là seulement, il y aura des conditions si amples, si dures, si extrêmes, dont j'ai déja pris soin d'envoyer le modele, que toutes ces obligations personnelles révolteront un caractere aussi vif que le sien... Il n'y tiendra pas, & je vous le garantis encore non absous dans trente ans.

MONTALIO.

Tant mieux ! Qu'il soit toujours hérétique, cela est très-important pour nos intérêts.

AUBRY.

J'ai furieusement déclamé contre lui toute la journée ; j'en ai gagné une altération... (*Il boit.*)

MONTALIO.

Je suis insatiable aujourd'hui. En courant exhorter les autres à souffrir la disette, on gagne un violent appétit. (*Il mange.*)

BUSSY-LE-CLERC.

Allons, mes amis, prenons force & courage; vive la Ligue ! Les Bourbons étant hérétiques, ne peuvent occuper le trône. Chassés à jamais eux & leur postérité... (2) Vous souvenez-vous, quand

---

(1) On prétend que la même cérémonie fut répétée à Paris par le Légat, que Henri IV y comparut *en personne*, & qu'il y fut *traité* comme ses Ambassadeurs l'avoient été à Rome. Il est vrai que le Légat eut la complaisance de ne frapper que légérement le Roi de sa baguette, & qu'il ne lui en donna, dit Brantome, que jusqu'*ad vitulos*. Rien ne put épargner cette humiliation à Henri IV ; & après avoir long-temps négocié avec Rome par le ministere du Cardinal d'Ossat, il consentit enfin à la *génuflexion* & au *coup de baguette*. Les Réformés taxerent Henri IV de mollesse, & dirent qu'il s'étoit soumis *à la gaulade*. C'étoit, à ce qu'il nous semble, acheter un peu trop cher le plaisir & le danger de régner.

(2) Les Prédicateurs prenoient pour texte de leurs sermons : *De luto facis eripe nos, Domine ;* & ils traduisoient

j'ai amené ici tout le Parlement comme un troupeau de moutons? Ces vieilles robes noires, si redoutées, si redoutables, n'ont pas fait la plus légere résistance (1). Je rirois bien, si un jour j'allois tenir de même le Navarrois! Je serois homme à l'arrêter tout comme un autre.

MONTALIO.

Et pourquoi pas?

BUSSY-LE-CLERC.

Il seroit sous bonne garde, je vous en réponds. Les Députés du Conseil des Douze lui feroient son procès à huis clos, pour éviter le scandale, comme aux Conseillers... Eh, Messieurs! n'a-t-il pas entretenu commerce avec les hérétiques, avec les ennemis de la Religion & du Royaume?... Jugez-le vous-mêmes. La loi est formelle... La tête sur l'échafaud.

MONTALIO.

Oh! cela iroit sans difficulté.

VARADE.

Mais le tout seroit de l'arrêter; & il n'est pas aisé à prendre (2).

---

ainsi pour le peuple : *Seigneur, débourbonnez-nous ; par un effet de votre miséricorde, débourbonnez-nous, Seigneur.* Ce misérable Calembour fit grande fortune ; tant le peuple haïssoit & rejettoit la Maison de Bourbon, pour idolâtrer les Guises.

(1) Le Parlement, donna, le 28 Juin 1593, ce fameux arrêt, par lequel il réclamoit *les loix fondamentales* du Royaume, & notamment *la loi Salique.* Il s'opposoit à ce qu'on mît sur le trône de nos Rois une Maison étrangere. Cet arrêt fut alors d'un très grand poids dans la balance, & la fermeté du Parlement ne contribua pas peu à faire monter Henri sur le trône de France. Il ne seroit pas difficile de prouver que les Parlements ont soutenu & augmenté en tout temps les prerogatives royales.

(2) Henri IV, ayant affronté tant de périls, ne fut blessé qu'une seule fois à la retraite du pont d'Aumale. Il reçut

AUBRY, *riant.*

Bien dit... Mon avis à moi, eſt qu'il faudroit imaginer un moyen plus court & plus ſûr; un moyen autoriſé ſur-tout par quelqu'exemple puiſé dans les ſaintes Ecritures : il n'en manque point, comme vous ſavez... Mais, je le répete en gémiſſant, on ne ſait point prendre un parti déciſif. On eſt trop circonſpect dans de pareilles circonſtances.

VARADE.

Ces mêmes circonſtances exigent que l'on attende encore.

AUBRY.

Vous le voulez, ſoit. (*Préſentant un morceau à Varade.*) Avouez que c'eſt un grand plaiſir d'avoir de quoi manger, lorſqu'on entend dehors crier famine.

VARADE.

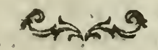
Meſſieurs! les priſons nous ſervent de fortereſſes, en attendant que les palais nous ſervent de récompenſe.

AUBRY.

Bonne prédiction! Mais faiſons qu'elle ſe réaliſe...

---

un coup de feu dans les reins; la bleſſure fut légere. Il admit dans la ſuite parmi ſes Gardes, le ſoldat qui l'avoit bleſſé. Quand on ſonge que quelques grains de plus dans le canon du fuſil auroient donné une toute autre face à la France & à l'Europe, on ſe perd dans l'enchainement incompréhenſible des événements.



SCENE IV.

ACTEURS précédents, GUINCESTRE, *& plusieurs autres Ligueurs distingués.*

(Ils entrent, ferment la porte, & joignent la table, où on leur fait place.)

GUINCESTRE, *à Aubry, en entrant.*

Tu les as fait arrêter?

AUBRY.

Je t'ai dit que j'en faisois mon affaire. Nos satellites ont investi la maison, & y sont entrés sans autres formalités. Il s'est répandu en déclamations vagues que je n'ai point écoutées... Je les ai fait jetter dans un cachot, où je doute qu'ils respirent encore.

GUINCESTRE.

Il étoit à craindre que l'on ne vînt à ébruiter nos discours. Il ne faut qu'une voix pour en ameuter cent, puis mille, puis tout un peuple; & celui que nous dominons est si inconstant!... Et cette vieille est morte?

AUBRY.

Oh! très-morte... & de plus à la voirie.

GUINCESTRE.

Bon, tout est en regle. *(S'asséyant à la table.)* Présentement je suis à vous, Messieurs.

BUSSY-LE-CLERC.

Et toi, qu'as-tu fait, Guincestre, depuis que nous nous sommes quittés?

GUINCESTRE.

J'ai couru par-tout pour intimider ceux qui sont

enclins à parler de capitulation. Quand quelqu'un crioit, *la paix*, *la paix*, & qu'il ne valoit pas la peine d'être arrêté, trente voix, jointes à la mienne, abſorboient ce foible murmure, en criant bien plus haut : *Mort, mort aux lâches Chrétiens qui parlent de ſe rendre !* J'ai répandu que les flambeaux n'attendoient que le ſignal pour conſumer les maiſons, ſi les Pariſiens ſe montroient ſans foi & découragés; & tout en même temps je leur donnois la ferme eſpérance de repouſſer les aſſaillants. Enfin, maîtriſant à mon gré les imaginations craintives, j'ai gravé dans les ames les impreſſions les plus utiles à nos projets. J'ai parlé avec ce ton qui ſoumet les plus incrédules; je leur ai montré des convois nombreux & imaginaires, qui ſont à la veille, diſois-je, de rafraîchir la ville. Ils ſont ſouffrants, par conſéquent diſpoſés à croire : les acclamations de joie ſortoient, je ne ſais comment, de leurs poitrines épuiſées.

BUSSY-LE-CLERC.

Mayenne eſt auſſi d'une lenteur... Cet homme-là eſt inexplicable... Toujours incertain... Il fera bien d'arriver promptement, & avec une bonne armée: autrement nous ferons un coup de déſeſpoir, & alors on verra beau jeu.

AUBRY.

Je ſuis de cet avis. Pour punir l'irréſolution de Mayenne, il n'y aura qu'à lâcher cette populace obéiſſante & féroce, & l'armer de flambeaux. Prompte à s'émouvoir, elle ſe répandra comme un torrent; elle ne connoît plus de frein, dès qu'elle eſt une fois livrée à ſa fougue... Le Navarrois, en entrant dans la ville, n'y trouvera plus que des ruines & des cendres.

GUINCESTRE.

Ce ſera là notre derniere reſſource; mais il ne

faut pas l'employer encore. Ne détruiſons pas aujourd'hui imprudemment ce qui pourroit nous appartenir demain. J'ai conçu de nouveaux ſoupçons qu'il faut que je vous confie. J'appréhende des intrigues de la part de pluſieurs de nos chefs. Malgré la confiance que nous ſommes obligés de témoigner au Gouverneur, j'ai lieu de me méfier de lui. On trame, on négocie ſecretement. Si Briſſac alloit faire ſa paix à nos dépens, s'il alloit vendre les clefs... Il faut que toutes ſes démarches ſoient éclairées.

AUBRY.

Vos craintes ſont fondées. Je n'aime point Briſſac, & ne lui ai point vu donner le Gouvernement de cette ville avec plaiſir. Depuis peu ſur-tout, il a changé différents poſtes, & cela doit inquiéter... Je ne ſais trop ce qu'on en doit penſer.

VARADE.

Meſſieurs, ne vous forgez point de chimériques terreurs. Il faut ſavoir enviſager les divers événements d'une guerre civile d'un œil ferme, ſans crainte & ſans audace. Les Seize, ſous main, ont tenu une aſſemblée, il eſt vrai, mais ſous les auſpices même de Briſſac; & cette circonſtance déciſive doit calmer vos allarmes. Briſſac n'en eſt pas moins gardé à vue; car il pourroit faire ſes arrangements particuliers, par foibleſſe ou par ambition. On a mis Halfrenas & Turiaf à ſa ſuite; ils ont avec eux des gens déterminés : ils ſont tous déguiſés; leurs poignards l'environnent, ſans qu'il s'en doute... Au moindre ſoupçon, c'eſt fait de lui.

AUBRY, *avec emphaſe.*

Voilà ce qui s'appelle prévoir avec génie.

VARADE.

S'il vous faut un œil vigilant & toujours ouvert,

reposez-vous sur moi, j'ose le dire... Mais qui nous vient encore?

AUBRY.

C'est Turiaf lui-même & Halfrenas.

SCENE V.

ACTEURS précédents, TURIAF, HALFRENAS.

(En entrant, ils se dégagent de leurs manteaux, & posent leurs poignards sur la table.)

VARADE.

Eh bien, mes amis! où en sommes-nous?

BUSSY-LE-CLERC.

Sachons ce qui s'est passé de nouveau.

(Tout le monde se leve & écoute en silence.)

TURIAF, *au milieu des Ligueurs.*

Rassurez-vous; tout est tranquille & dans l'ordre : nos craintes étoient vaines. Brissac, observé de toutes parts, n'a laissé échapper aucun signe de trahison; mais on ne sauroit jamais pécher par excès de vigilance. Nous avons épié ses moindres actions ; nous avons suivi tous les mouvements qu'il s'est donnés & qui nous inquiétoient. Tous sont favorables à la défense de la ville. Il n'y a eu aucune sorte de communication entre lui & l'armée ennemie; ses dispositions y sont même contraires. Nous vous avions promis de ne pas le quitter de vue qu'il ne fût rentré chez lui; il est présentement dans son hôtel, & va prendre du repos. Mais quatre espions veilleront à sa porte. Nous al-

lons profiter du moment où il ſommeillera, pour fermer un peu l'œil ; car nous tombons de laſſitude... Il n'y a rien à craindre pour cette nuit, nous en ſommes garants.

BUSSY-LE-CLERC.

En cas d'alerte, nous ſerions bientôt éveillés & ſous les armes.

TURIAF.

Vous pouvez dormir tranquillement.

AUBRY, *à Halfrenas & Turiaf.*

Mais dans quelle bonne rencontre vous êtes-vous donc trouvés, que vous ne voulez rien prendre ?

HALFRENAS, *avec une certaine dignité.*

Nous ſortons de chez Landriano.

AUBRY.

Ah, je ne m'étonne plus ! Il eſt pour le moins auſſi bien fourni que nous.

TURIAF.

Je vous en réponds... Je lui devois rendre un compte exact de notre marche. Il m'a fort applaudi. Nous nous ſommes entretenus de nouveaux projets, au conſeil deſquels vous êtes invités pour demain à dix heures.

VARADE.

J'en étois déja inſtruit... Nous nous y rendrons. Allons, mes amis, à demain à dix heures.

GUINCESTRE, *ſaluant Varade.*

A demain, vénérable... Toi, viens, mon cher Aubry : nos travaux, à nous, ſe prolongent quand les autres repoſent. Nous n'avons pas encore tout achevé. Allons nous rendre à notre poſte ordinaire. Dans quelques jours, nous ſerons amplement dédommagés de nos fatigues journalieres.

(*Ils ſe ſaluent en ſe ſéparant, les uns paſſant par une porte, les autres par une autre.*)

SCENE VI.

HILAIRE pere, Mad. HILAIRE, Mlle. LANCY, *après un silence.*

Mlle. LANCY, *du fond des cachots, avec un longue soupir.*

O MON Dieu!... où suis-je?

HILAIRE pere.

Lancy!.. tu respires encore!... Infortunée!... Ton sexe & ton âge n'ont point attendri tes bourreaux!

Mlle. LANCY.

Les barbares! comme ils vous ont traité! comme ils ont traité votre épouse!

HILAIRE pere.

Aura-t-elle succombé dans l'horreur de ces lieux? Chere épouse, unique amie!... tu ne m'entends donc plus!....

Mad. HILAIRE.

Hilaire! mon époux! mon ami!... Je renais à ta voix!

HILAIRE pere.

O nouveau tourment! je frémis de vous entendre. Je suis coupable de ne vous avoir pas crus plus tôt.... Je suis la cause de vos maux... Je voudrois réunir sur moi seul tous ceux qui vous accablent... O malheureuse compagne! si je pouvois seulement te toucher la main, la presser dans la mienne, pour dernier témoignage de ma tendresse!.. Ne pouvant te voir, je te tends du moins les bras.

Mad. HILAIRE.

Les miens sont brisés sous la pesanteur des chaî-

nes, & mes efforts ſont vains... Et toi, pauvre Lancy! chere fille, toi l'objet des vœux conſtants de mon fils, voilà donc ta deſtinée!.. Pourquoi es-tu venue au-devant de ton malheur!.. Hilaire eſt abſent de ce lieu d'horreur... Mais l'eſpérance de le revoir s'éteint, hélas, avec ma vie!...

Mlle. LANCY.

Son image ne m'abandonne point... Mes derniers ſoupirs s'adreſſeront à *lui*... Qu'il vive, & que j'expire... Je ſens plus que jamais combien mon cœur étoit à lui... Vous le dire en mourant, afin qu'il l'apprenne de vous après ma mort, eſt une eſpece de conſolation qui me ſoulage en ces moments... Oui, j'étois née pour l'aimer... & je meurs. (*Ici on entend le bruit éloigné des tambours. Bruit ſourd & confus.*)

HILAIRE pere.

Quel bruit ſourd interrompt le ſilence de cette affreuſe ſolitude?

Mad. HILAIRE.

Le ſon du tambour ſemble réſonner au loin, & vient mourir ſous ces voûtes lugubres.

HILAIRE pere.

Ecoutons! On diroit des ſoldats qui marchent en ordre de bataille.

Mad. HILAIRE.

Si c'étoient des ſoldats de Henri, de ce Prince magnanime!..

Mlle. LANCY.

Des cris de joie ſemblent percer confuſément à travers ce tumulte.

CRIS DES PRISONNIERS *qui occupent le haut de la priſon.*

Délivrez-nous! Nous périſſons! Nous périſſons! Délivrez-nous.

UNE

UNE VOIX SEULE.

Sauvez-nous ! Nous mourons !

HILAIRE pere.

Entends-tu les cris de nos compagnons d'infortune ? . .

Mad. HILAIRE.

Ils augmentent ma terreur... C'est à coup sûr quelqu'événement extraordinaire.

HILAIRE pere.

Je le crois... Mais, hélas ! séparés des vivants, nous ne pouvons savoir ce qui se passe au-dessus de nos têtes. . Et toi, Lancy, ma chere fille, que penses-tu ?

Mlle. LANCY.

C'est peut-être l'appareil de quelqu'assaut, ou le sang va couler encore. . O Dieu, épargne mon pere !

HILAIRE pere.

Nous sommes dans ces mêmes antres où ils ont traîné ces vénérables Magistrats que leurs mains meurtrieres ont osé attacher à un infâme gîbet (1). Ligue odieuse, désolation de ma patrie, je te confondois avec l'auguste Religion ! . . Ah ! je le vois trop tard, l'on s'est toujours servi du nom de Dieu pour faire le malheur des hommes . . Pardon, ô mon Dieu ! j'étois trompé. Ta loi seule est adorable ; ta loi ne commande qu'amour, que charité . . Toute autre est dictée par l'imposture . . Les perfides, comme ils sont doux, flatteurs, hypocrites, quand ils veulent persuader ! Comme ils sont cruels, féroces, dénaturés, quand ils ont la force en main !... Je ne l'aurois jamais cru.

(Un bruit très-fort se renouvelle & s'approche

---

(1) Fait historique suffisamment connu.

jusqu'aux portes. On entend un geolier ouvrir; il traverse la scene, va frapper à une porte : il est suivi d'Aubry, qui arrive à la même porte à la hâte, & qui appelle à haute voix le Gouverneur de la Bastille. Le Gouverneur descend, accompagné de Turiaf & de Halfrenas.)

SCENE VII.

ACTEURS précédents, BUSSY-LE-CLERC, TURIAF, HALFRENAS, AUBRY.

BUSSY-LE-CLERC, *à Aubry.*

EH bien, qu'y a-t-il donc? Vous êtes tout interdit, votre visage est altéré.

HALFRENAS.

Parlez-nous donc.

AUBRY.

Que je reprenne halaine; j'ai peine à retrouver mes sens... Des troupes que je ne connois point, à la faveur des ténebres, se répandent dans tous les quartiers, & s'emparent, les drapeaux au vent, des places & des carrefours.

BUSSY-LE-CLERC.

Seroit-il possible?

TURIAF.

Mais ce ne peut être que l'armée que l'on attendoit... Remettez-vous...

AUBRY, *avec colere.*

Et non, non, vous dis-je... J'ai des yeux... Ce ne sont pas là les soldats de la Ligue.

SCENE VIII.

ACTEURS précédents, GUINCESTRE.

GUINCESTRE, *arrivant hors d'haleine.*

NOUS sommes perdus ; la ville est livrée ; les portes sont ouvertes à Henri. Ces tambours que vous entendez, ce sont ses troupes.... Brissac nous a trahis...

TURIAF.

O fureur ! malheureux que je suis !... Mon poignard étoit si près de son cœur ; pourquoi ai-je différé de frapper !

HALFRENAS.

J'avois un pressentiment confus ; que ne l'ai-je écouté !... Comme il a su nous tromper ! O rage ! (*Il enfonce son poignard dans une porte, comme s'il assassinoit Brissac.*)

AUBRY.

Rougissez de l'avoir été...

SCENE IX.

ACTEURS précédents, VARADE.

VARADE, *en entrant.*

INDIGNES & lâches espions !.. Remettez à de pareilles gens le sort des états ! Que n'ai-je pu tout voir, tout examiner, tout suivre de mes propres yeux ! (1)

(1) Le Cardinal de Pellevé mourut *de dépit*, en apprenant

HALFRENAS.

Vous étiez vous-même dans la plus parfaite sécurité...

VARADE, *avec un cri sourd.*

Eh, oui, d'après vos malheureuses instructions... Je me déteste, je me méprise moi-même de vous avoir écoutés. Brissac s'est vendu au Navarrois. Henri entre victorieux... Quelle honte pour notre parti ! Et comment n'avons-nous pas su prévoir que Brissac céderoit à la soif de l'or & de la faveur ?

BUSSY-LE-CLERC.

Mais nous pouvons tenir quelque temps dans cette forteresse, canonner la ville ; & qui sait encore ce qui arrivera ?

VARADE.

Espoir inutile ! Nous sommes environnés & sans défenses. Le peuple ignore même ce qui s'est passé ; il s'éveille à peine... Brissac attendoit les troupes qu'il avoit fait cacher... Les portes s'ouvrent à son ordre, les barrieres tombent, & les soldats royalistes sont entrés en silence ; ils se sont emparés sans bruit des places & carrefours (1). La bra-

---

que le Roi étoit entré dans la ville. Les Capucins, les Jésuites & les Chartreux refuserent de prier Dieu pour le Roi ; & le *Salvum fac Regem* ne fut chanté par eux que sept ou huit années après. Henri eut le bon esprit de les laisser faire, moyen plus court & plus facile : ils le chanterent d'eux-mêmes, parce qu'on ne le leur avoit pas ordonné.

(1) Le lendemain de son entrée à Paris, le Roi ayant fait venir à son dîner le Secretaire Nicolas, gros réjoui, dit Brantôme, bon compagnon, d'un esprit facécieux : M. Nicolas, lui dit le Roi, quel parti suiviez-vous pendant les troubles ? --- A la vérité, Sire, j'avois quitté le *soleil* pour suivre la *lune*. --- Mais que dis-tu de me voir à Paris comme j'y suis? --- Je dis, Sire, qu'on a rendu à César ce qui

voure anime un ſeul corps-de-garde Eſpagnol, qui veut s'oppoſer au paſſage. Ce corps fidele eſt enveloppé & maſſacré... (1) Henri s'avance au milieu d'un gros corps de Nobleſſe. Mais, ce qui m'indigne le plus, c'eſt que cette marche reſſemble moins à une entrée militaire qu'à un triomphe pacifique; on le diroit affermi ſur le trône depuis long-temps. Le croirez vous? après une ſi longue réſiſtance, & marquée par tant d'actes de courage, pas un ſeul catholique, vengeur de la Religion & de l'Etat, n'a tendu une chaîne, n'a élevé une barricade; pas une ſeule main furieuſe ou déſeſpérée n'a ſu lancer de deſſus un toît une pierre, une poutre, une tuile. Il ne falloit qu'un coup tiré par un brave & digne citoyen, pour mettre tout en mouvement & ſauver la ville & la France... Quel peuple! Il n'aura jamais une baſe ſtable...

CRIS DU PEUPLE.

Vive Henri! Victoire au grand Roi!

CRIS DES PRISONNIERS, *qui percent la voûte.*

Vive Henri! Vive celui qui nous délivre!

GUINCESTRE.

J'entends la hache qui enfonce les portes...

CRIS DU PEUPLE.

Vive Henri! Victoire au grand Roi!

---

appartenoit à Céſar, comme il faut rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu. --- *Ventre-Saint-Gris! on ne me l'a pas rendu à moi, on me l'a bien vendu.*

(1) Outre le corps-de-garde Eſpagnol, il y eut deux ou trois bourgeois tués; ce qui affligea le Roi. Il a répété ſouvent qu'il auroit voulu racheter pour beaucoup la vie de ces trois citoyens, pour avoir la ſatisfaction de faire dire à la poſtérité, qu'il avoit pris Paris ſans répandre du ſang. Voilà de ces traits qu'on aime à trouver & à citer.

HALFRENAS.

Entendez-vous ces cris? O rage! Où nous sauver?

BUSSY-LE-CLERC.

Puisqu'il faut céder pour le moment, cédons. Venez, suivez-moi tous... Je vous menerai par les détours d'un souterrein qui nous conduira d'un côté favorable : notre retraite sera dans l'armée de Mayenne; & de-là, plus furieux, plus intrépides, nous lui susciterons de nouveaux ennemis.

CRIS DES PRISONNIERS.

Vive Henri! Vive le Prince qui nous délivre!

AUBRY, *jettant un œil farouche sur les cachots.*

Si nous égorgions nos prisonniers?

VARADE.

Ce n'est point là une ressource... Est-ce un sang vil qu'il faut s'amuser à répandre?

GUINCETRE.

Détestable Navarrois, je voue à toi & à ta race une haine éternelle!

AUBRY.

Eh! que lui fait notre haine? Que nous reste-t-il contre lui?

VARADE.

Le poignard (1). Venez.

---

(1) On prétend que Henri IV, ayant eu la levre inférieure percée par Chatel lorsqu'il se baissoit heureusement pour embrasser quelqu'un de sa Cour, & le coup lui ayant cassé deux dents, dit ces paroles assurément remarquables, & sur lesquelles on a fondé le mot terrible de cette piece : *Je savois déja par la bouche de gens dignes de foi, que les Jésuites ne m'aiment pas; je viens d'en être convaincu par la mienne.* Ravaillac lui perça le cœur, rue de la Ferronnerie. Un voile éternel semble étendu sur les véritables auteurs de sa mort. Ravaillac, comme tant d'autres, fut un instrument aveugle; mais qui arma son bras? Il transpire assez de clarté pour qu'on n'attribue pas uniquement cette

(*Tous les Ligueurs ſortent, & on les voit entrer l'un après l'autre par la porte d'un ſouterrein.*)

SCENE X.

HILAIRE pere, Mad. HILAIRE, Mlle. LANCY.

Mad. HILAIRE.

HILAIRE!... Ces cris, les as-tu entendus?... Ciel!... Oſerions-nous l'eſpérer?... O clémence divine!... O mon Dieu!... De quelle incertitude je ſuis agitée!

HILAIRE pere.

Paix, ma chere épouſe, paix... Gardons-nous de nous faire entendre... Je tremble comme toi... Un eſpoir inattendu frappe mon cœur.... Mais craignons encore... Les monſtres qui nous oppriment, ne ſont pas éloignés... Ils pourroient revenir ſur leurs pas... Quel bruit!... Eſt-ce notre délivrance ou notre mort qui s'approche?

(*On entend briſer les dernieres portes, elles tombent. L'Officier Lancy entre à la tête d'une troupe de ſoldats armés comme lui de haches & d'épées; le bruit des tambours & des troupes ſe fait toujours entendre.*)

---

mort à l'eſprit du temps. Ainſi l'hiſtoire, dans les ſcenes les plus curieuſes & les plus intéreſſantes, eſt obligée de ſe taire, ou réduite à mentir.

SCENE XI.

ACTEURS précédents, LANCY, SOLDATS ARMÉS.

LANCY, *avant que la porte tombe tout-à-fait, avec une forte exclamation.*

Hilaire, cher Hilaire, respires-tu dans ces horribles lieux?

(*Ils répondent très-fortement d'un seul cri :*)

Oui, oui, nous y sommes.

LANCY.

Ah! mon ami, où es-tu? où est-elle?

TOUTES LES VOIX.

Ici, ici, ici.

Mlle. LANCY.

C'est sa voix, c'est mon pere, c'est lui...

LANCY, *se précipitant avec sa suite dans le cachot.*

Je la retrouve, ma fille... Je viens assez à temps... La joie me suffoque. (*A sa suite.*) Aidez-moi à soulever, à briser ses chaînes... Je ne puis parler.

(*Cet endroit de la prison se remplit de prisonniers délivrés & de soldats libérateurs. On a enfoncé toutes les portes. Ils s'embrassent. On entend à différents intervalles les cris de Vive Henri, vive Henri! mêlés du bruit des tambours & des trompettes.*)

PRISONNIERS ET SOLDATS, *s'embrassant dans la prison avec ame.*

Mon ami... Mon frere... Mon cousin... Mon oncle... Mon bienfaiteur...

(*Lancy avec sa fille, Hilaire avec sa femme, for-*

ment ſur le devant de la ſcene un tableau muet & touchant. Les ſoldats les portent ſur les bras. Ils ſont immobiles de ſaiſiſſement.) (Après un repos.)

LANCY, *à Hilaire.*

Mon ami, quel moment!... Comme d'un inſtant à l'autre le ſort de cette malheureuſe ville eſt changé!... En vous quittant, je n'eſpérois pas ſitôt vous revoir... A peine ſuis-je de retour au camp, que l'ordre arrive aux troupes de marcher vers les remparts. Je gémiſſois d'être forcé encore une fois de rougir mon épée du ſang de mes compatriotes. Nous comptions aller à l'aſſaut... Quel a été notre étonnement & notre joie! Les portes s'ouvrent à l'approche de Henri. Briſſac lui préſente les clefs; tout ſe ſoumet : les factieux diſparoiſſent... Nous avançons... Non, ce n'eſt point une ville qui ſe ſoumet à ſon vainqueur; c'eſt un Roi paiſible qui entre en triomphe dans ſa Capitale... Entendez-vous ces cris d'allegreſſe?... Ils vont aux pieds des autels rendre hommage au Dieu des armées, d'une victoire d'autant plus chere à ſon cœur, qu'elle ne lui coûte point de ſang. Le Louvre va recevoir ſon Roi. La pompe du Monarque eſt dans l'ivreſſe de tout un peuple qui l'adore & le bénit. Tous les veſtiges de la guerre civile ſont effacés, il n'en reſte plus la moindre trace. L'abondance, ſur cent chars couronnés de verdure, apporte à la ville ſes dons variés. L'artiſan dans cet inſtant même peut reprendre paiſiblement ſes travaux accoutumés. L'ordre regne comme s'il n'eût jamais été interrompu... Viens, mon cher Hilaire, viens contempler ce miracle, viens apprendre à connoître Henri... Ne te refuſe pas, je t'en ſupplie, au bonheur de l'aimer comme nous.

HILAIRE pere.

Ah, que me dis-tu ! Vas, je ſuis bien déſabuſé... Victime crédule de cette Ligue perfide, je ſuis trop éclairé ſur ſes nombreux attentats ; & ſi tu me vois ici, c'eſt qu'on a voulu étouffer la voix qui alloit divulguer les plus affreux complots.

LANCY.

Embraſſons-nous encore... Victoire entiere... Le cœur de mon ami nous eſt rendu... Il eſt délivré de la ſéduction des traîtres... Allons jouir de ce double triomphe.

HILAIRE pere.

Hélas, pourquoi faut-il que mon fils ſe ſoit écarté de nous !... Il ne manque à ma joie que de le revoir.

Mad. HILAIRE.

O mere déſolée ! que vas-tu devenir ! Que t'importe un jour ſi beau, ſi ton fils ne le partage !

Mlle. LANCY.

Ah, mon pere ! ces moments ceſſent d'être fortunés par l'abſence d'Hilaire... Je vous l'avoue comme je le ſens.

Mad. HILAIRE.

Que nous le revoyions !... C'eſt à ce ſeul prix que tous nos maux pourront être effacés.

LANCY, *à ſa fille.*

Je vous ai toujours regardés comme deſtinés l'un pour l'autre... Que le Ciel vous raſſemble, & je conſens à vous unir.

Mad. HILAIRE.

Cet eſpoir eſt bien flatteur ; mais le Ciel nous accordera-t-il cette derniere marque de ſa miséricorde ?

LANCY.

Et ſur quel fondement vous déſeſpérez-vous ? Il eſt jeune, plein de force & de courage ; il ne man-

que point, d'ailleurs, de prudence... Armez-vous plutôt de confiance, & telle que vous devez la concevoir, après tant d'heureux miracles. Pourquoi ſe plaire dans des idées funebres, quand tout annonce la clémence du Ciel? Le changement que vous venez d'éprouver, n'eſt-il pas un témoignage des graces toujours inattendues que la Providence tient en réſerve?

Mad. HILAIRE.

J'eſpere en elle; je l'ai toujours adorée : mais la crainte eſt la plus forte; un preſſentiment ſecret & fatal me dit que je ne le verrai plus. (*Après un ſilence, on voit paroître Hilaire fils.*)

LANCY, *s'écriant.*

Il eſt trompé, il eſt trompé, ce preſſentiment... Le voici!

SCENE XII ET DERNIERE.

ACTEURS précédents, HILAIRE fils.

HILAIRE fils, *ſe jettant éperdument dans les bras de ſa mere.*

ILS vivent encore, & je ſuis dans leurs bras!

Mad. HILAIRE.

Mon enfant!...

HILAIRE pere.

Mon fils!...

Mlle. LANCY.

Cher Hilaire!...

HILAIRE fils.

Ah, Lancy!... Ah, mon pere!... Quel coup du Ciel!... Nous voilà tous réunis, nous voilà tous

heureux!... Oui, le Ciel m'a récompensé d'avoir été un des soldats de Henri. Sa cause étoit juste; je me suis rangé sous ses drapeaux, prêt à verser mon sang pour le libérateur de la patrie. Je l'ai vu, ce grand Roi que nous refusions de connoître, ce Roi que d'indignes factieux nous peignoient sous de si noires couleurs. Mon pere! d'un seul regard il m'a attaché à lui pour jamais. Ce n'est point un ennemi courroucé qui cherche la vengeance, c'est un Monarque bienfaisant qui veut commencer le bonheur du peuple. Il n'a fallu que sa présence, pour réveiller le patriotisme dans le cœur des Parisiens. Vous ne savez pas comme il reçoit tous ceux qui vont à lui, avec quel ton affable il répond à leurs demandes. Sous des traits guerriers, on reconnoît un bon Prince, un cœur françois, le meilleur des hommes & des Rois; & l'imposture vouloit le dépouiller de son héritage... Venez, venez tous jouir du plaisir de le voir. Allons tous nous réunir au transport de ceux qui l'entourent. On accourt, on le voit, & l'on ne peut se rassasier de le voir, & l'on ne peut se défendre de l'aimer. C'est qu'il a ce front ouvert, où la grandeur s'allie à la générosité; il semble pere de cette foule immense qui l'environne; son geste, son regard, tout dit qu'on peut l'approcher; il a enfin la confiance du héros. *Laissez, laissez les venir à moi*, dit-il, *ils sont affamés de voir un Roi*... Au Louvre, soulevant une tapisserie qui le cachoit, il a dit: *Qu'il n'y ait point de voile entre mon peuple & moi!* J'ai embrassé ses genoux; il a daigné me sourire. Je ne pouvois m'arracher d'auprès de lui; j'étois dans une ivresse dont je ne suis sorti que pour songer à vous. Désespéré de ne plus vous trouver, j'errois par-tout en vous cherchant, lorsqu'un ami, témoin de votre derniere infortune, vient de préci-

piter ici mes pas... J'entre avec la terreur & l'effroi... Je vous embrasse avec joie, & je bénis mille fois le Ciel qui a mis fin à nos maux, en nous réunissant, en nous donnant un bon Roi & la paix (1).

NOUVEAUX CRIS DU PEUPLE.

Vive le grand Henri! Vive le grand Henri!

LANCY.

Entendez-vous ces nouveaux témoignages de l'ivresse publique?..... Ils nous appellent..... Ne formons plus qu'une famille; allons nous jetter aux pieds du grand Roi: ce nom qu'on lui donne, lui est dû; il est l'expression de l'amour qui ne s'accorde qu'à la bonté. Elle va s'asseoir avec lui sur le trône; les exploits guerriers les plus célebres disparoissent devant cette nouvelle gloire que lui attribue la clémence.

Mad. HILAIRE.

Jour mille fois heureux qui nous réunit!

HILAIRE pere.

C'est sortir du tombeau pour revenir à la vie.

LANCY.

Oh, que d'actions de graces vous devez au Ciel, ma chere fille!

Mlle. LANCY.

Du moment que je vous ai revu, mon pere,

---

(1) Henri IV marchant vers la Cathédrale, étoit pressé par la foule de tous les côtés. Les Capitaines des Gardes voulurent faire retirer cette multitude pour lui faciliter le passage: *Non*, leur dit-il, *j'aime mieux avoir plus de peine, & qu'ils me voyent à leur aise.* Il écrivit à Gabrielle d'Estrées: J'ai reçu un plaisant tour à l'Eglise. Une vieille femme âgée de quatre-vingts ans, m'est venue prendre par la tête & m'a baisé. Se mettant à table à l'Hôtel-de-Ville pour souper, il dit en riant & en regardant ses pieds, qu'il s'étoit crotté en venant à Paris, mais qu'il n'avoit point perdu ses pas. C'est alors qu'il pouvoit dire à l'oreille de ses amis: *Paris vaut bien une messe*.

mon ame eſt en prieres & loue le Maître ſuprême des événements. Ce qu'Hilaire vient de nous expoſer m'a vivement touchée, & chaque mot qu'il a poononcé élevoit un hymne au fond de mon cœur. O mon Dieu! oui, j'aurai toujours confiance en votre miſéricorde... Je retrouve en un moment tout ce que j'avois perdu...

HILAIRE fils, *à Lancy.*

Lancy! le Ciel connoît nos cœurs, comme vous les connoiſſez.... Il ſait que j'aſpire à un bonheur.

HILAIRE pere.

Et Lancy & ton pere approuvent ton amour. Tu ſeras heureux, & vous allez être unis. (*A Lancy en ſouriant.*) Mon ami, te rappelles-tu, que, dès leur plus tendre enfance, nous nous ſommes flattés de voir un jour former ſous nos yeux cette douce union?

LANCY.

Pouvoit-elle commencer ſous de plus heureux auſpices? (*On entend les cris de* VIVE LE GRAND HENRI!) Allons mêler nos voix à ces acclamations univerſelles. Le regne d'un héros qui a connu le malheur, eſt fait pour accomplir la félicité de ſon peuple.

FIN.


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 797 144 3

